

UNIVERSITÉ DE LYON  
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

---

MEMOIRE

de maîtrise d'histoire

par

**NADIRAS Daniel**

Sous la direction de M. J. GADILLE

---

**LA VIE SOCIALE ET CULTURELLE A LYON  
SOUS la MONARCHIE de JUILLET,  
A TRAVERS LES REVUES DE L'EPOQUE  
ET PARTICULIEREMENT la REVUE DU LYONNAIS**

---

EDITIONS DE L'A. G. E. L.  
20, Rue François-Garcin - LYON (3<sup>e</sup>)  
1969

---

## ERRATA

- page 37 3ème paragraphe - ligne 13 :  
Lire " Avec les feuilles d'automne, nous avoc..s là  
(le verbe "avons" a été omis).
- page 42 ligne 15  
Lire " Angelo " d'A. Dumas  
( et non de V. Hugo ).
- page 75 1er paragraphe - 3ème ligne :  
Lire : superstructure culturelle lyonnaise  
( au lieu de infrastructure ).
- et à la 4ème ligne :  
Lire : infrastructure sociale  
( au lieu de superstructure ).

Abréviations utilisées

R. L.	Revue du Lyonnais.
R. P.	Revue <del>s</del> provinciales <del>s</del> .
R. H. L. F.	Revue d'histoire littéraire de la France.
M. D. V.	Marceline Desbordes-Valmore
R. H. L.	Revue d'Histoire de Lyon

---

## AVANT-PROPOS

### METHODE ET PROBLEMATIQUE

L'histoire provinciale est souvent présentée comme une discipline mineure. Les centres provinciaux semblent toujours avoir été éclipsés par l'ombre portée de Paris qui s'étend sur la France depuis le Moyen-Age.

Il semble bien nécessaire d'infirmar cette opinion qui fait encore autorité dans les sciences historiques. A une époque où il est fait fréquemment allusion à diverses formes de régionalisation, il peut en effet paraître fort intéressant de jeter un éclairage nouveau sur une brillante période de l'histoire de Lyon, où cette volonté de rendre à Lyon une vie culturelle et intellectuelle autonome par rapport à Paris a permis d'engager un remarquable mouvement de décentralisation artistique et littéraire.

Nous nous efforcerons ainsi d'esquisser, dans les dimensions réduites de par sa nature même de notre étude, une analyse de ce processus de décentralisation culturelle qui se développe à Lyon sous la Monarchie de Juillet. C'est ainsi que nous avons entrepris de mener notre étude à travers les organes qui se firent les champions de cette prise de conscience par Lyon de son originalité littéraire et artistique. Notre étude se fondera donc principalement sur des textes publiés dès les années 1833 dans "Lyon vu de Fourvière", puis surtout dans la "Revue du Lyonnais", à partir de 1835. Ce sont là à notre avis, les reflets les plus significatifs de la vie culturelle lyonnaise.

Nous apporterons d'abord des faits nouveaux montrant la spécificité des courants d'idées qui s'épanouissent à Lyon sous la Monarchie de Juillet. Les Lyonnais, ainsi que nous le montrerons, ont su tenter ce mouvement de décentralisation littéraire et artistique, sans attendre une hypothétique décentralisation politique qu'ils attendraient toujours. Comme Petetin, un des promoteurs de ce mouvement, ils ont osé agir, même s'ils estimaient qu'une décentralisation littéraire et artistique ne pouvait se concevoir sans décentralisation politique. Puis nous décrirons les diverses composantes de ce mouvement culturel Lyonnais, dont la ligne de force essentielle est constituée par un courant philosophique et littéraire, issu de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui traverse tout le XIX<sup>e</sup> siècle lyonnais : "l'Ecole mystique", suivant l'expression de J. Buche. Ce courant, tentant une synthèse de la foi et de la Raison, voulant

concilier la croyance dans le Progrès avec le respect de la Tradition, est présent dans tous les secteurs de la vie culturelle lyonnaise. Il donne une tonalité bien particulière au romantisme lyonnais. Bien loin d'être une copie conforme du romantisme parisien, qui représente dans les manuels le romantisme français, le romantisme lyonnais a eu, en des hommes comme Ballauche ou Blanc de Saint Bonnet, des précurseurs. Les représentants les plus marquants de ce courant mystique et romantique Ballauche, U. de Laprade, Blanc de Saint Bonnet sont restés des hautes figures de la pensée lyonnaise.

Mais notre étude ne se contente pas de décrire le mouvement des idées à Lyon, sous la Monarchie de Juillet. Elle essaie, dans les limites qui sont imposées à ce genre de travaux, ce qui exclue parfois de plus longues analyses de s'élever à l'explication, c'est-à-dire à la recherche des causes historiques, sociologiques et économiques qui peuvent, avoir, dans des circonstances objectives données, avoir donné naissance à un mouvement de décentralisation d'une telle ampleur. L'état de développement de la société assure, en effet, les conditions objectives de toute pensée, de tout mouvement littéraire ou politique. Cela revient à dire que les diverses composantes économiques, sociales, culturelles de la superstructure lyonnaise, en liaison avec celles de la superstructure française, se conditionnent réciproquement et interagissent entre elles pour déterminer l'évolution du processus historique. Nous nous attachons à l'étude de ces diverses composantes et de leurs relations. Nous ne nous limiterons cependant pas à cette tâche. La réussite de toute entreprise, qu'elle soit d'ordre artistique ou politique, reste d'abord le fait d'hommes.

C'est pour cela que nous étudierons avec attention à la fois les conditions concrètes de développement d'un mouvement culturel autonome à Lyon, mais aussi les protagonistes de ce mouvement. Leur talent et leur génie, et non pas seulement des conditions géographiques, historiques et sociologiques favorables ont été à l'origine d'un rayonnement unique et sans précédent de la pensée lyonnaise durant les années 1830 à 1852 : l'année de l'abandon de la Revue du Lyonnais de Boitel à Vingtrinier et de la mort de François Zénon Collombet, son principal collaborateur dans l'oeuvre de décentralisation artistique et littéraire, et de "défense des privilèges lyonnais" qu'avait entreprise la Revue du Lyonnais.

Nous nous intéresserons ainsi tout à la fois aux structures qui conditionnent l'action des hommes, mais aussi à l'activité concrète des hommes qui peuvent faire éclater les structures. Nous considérons ainsi l'interaction entre les structures dans lesquelles se situe l'action de l'homme, et la praxis humaine, qui peut tirer d'un certain donné, des résultats dépassant ce donné et le niant finalement.

C'est en partant de cette problématique que nous tenterons d'approfondir le mouvement culturel lyonnais. En introduction, nous donnerons la parole à des contemporains qui connurent Lyon et furent d'attentifs scrutateurs de la mentalité lyonnaise, en communion avec l'âme lyonnaise comme Michelet, ou franchement hostile comme Stendhal.

Puis, pour cerner la nature profonde de ce mouvement, nous nous attacherons d'abord, à définir dans un premier mouvement les fondements sociaux et historiques de la vie intellectuelle lyonnaise au XIX<sup>e</sup> siècle. Des caractéristiques immanentes à la vie culturelle et intellectuelle lyonnaise seront ainsi déterminées qui nous permettront de mieux comprendre la nature sociale de ce mouvement régionaliste qui s'est épanoui sous la Monarchie de Juillet.

Nous présenterons ensuite dans un second mouvement, la renaissance intellectuelle lyonnaise du début de la Monarchie de Juillet. Nous nous situerons d'abord au niveau des faits pour montrer la prodigieuse richesse et la grande diversité de la pensée intellectuelle lyonnaise autour des années 1830. Libelles, journaux, se succèdent alors et prennent ardemment position pour ou contre la nouvelle littérature romantique. Boitel fonde "Lyon vu de Fourvière" (1833), puis la "Revue du Lyonnais" (1835). Dès la préface du premier numéro de cette revue, il lance un appel à la décentralisation littéraire et artistique qui semble avoir été entendu.

Puis nous essaierons, après avoir décrit cette Renaissance culturelle qui s'exprime par un foisonnement de journaux, d'expliquer par la conjoncture historique et la structure sociale de l'intelligenza lyonnaise, la formation progressive d'un mouvement culturel lyonnais, qui au-delà

des antagonismes antérieurs prétend unifier l'intelligenza lyonnaise autour de la défense des privilèges lyonnais et d'une culture lyonnaise autonome par rapport à Paris.

Les conclusions tirées sur la nature sociale de l'élite intellectuelle lyonnaise vont s'approfondir et se compléter dans l'analyse concrète de l'idéologie de la Revue du Lyonnais et confirmer la nature bourgeoise de l'intelligenza.

Cette étude concrète de l'idéologie de la Revue du Lyonnais, nous la mènerons selon deux directions, d'abord nous étudierons l'idéologie des principaux collaborateurs de l'organe de Boitel, puis nous analyserons les diverses positions de la Revue du Lyonnais, lors des grandes polémiques de l'époque : bataille romantique, querelle sur le monopole universitaire. Nous élargirons enfin l'espace de notre étude en analysant le rôle des autres organismes de décentralisation, et en établissant les rapports de ces organismes avec la Revue du Lyonnais. Ainsi, à partir des éléments que nous aurons dégagés par nos analyses, nous pourrons caractériser le mouvement culturel lyonnais dans ses finalités profondes.

En conclusion, enfin, nous allons proposer quelques éléments pouvant justifier le déclin si rapide d'un mouvement qui avait pu sembler si florissant.

I N T R O D U C T I O N

LYON VU PAR DES CONTEMPORAINS AUTOUR DE 1830

Lyon n'est plus limité à la presqu'île. Certes, en 1830, Lyon a franchi le Rhône, et commence à s'étendre dans la plaine des Brotteaux, mais tout comme à la veille de la Révolution, malgré les importantes destructions accomplies sous la Convention, la ville est un monstrueux amoncellement de maisons de 7 ou 8 étages, vrai dédale de ruelles tortueuses, boueuses et sombres, périodiquement inondées par le Rhône ou la Saône : Ainsi, en 1840, tout l'espace compris entre Rhône et Saône, depuis la colline de la Croix-Rousse jusqu'à la presqu'île Perrache est inondé. Brumes et brouillards s'appesantissent sur la ville six mois durant. Certaines vieilles rues de Saint Jean et de Saint Georges évoquent, malgré les travaux d'aménagement qu'elles ont subis "ces rues sales et noires de six pieds de large, y compris le ruisseau, où l'on entendait le bruit du piétinement dans la fange, au lieu de celui des voitures" selon le témoignage de J. J. Ampère, le fils du grand physicien qui décrivait Lyon à son ami Bastide (1)

On ne s'étonne donc pas que les jugements de voyageurs de passage à Lyon à cette époque, soient aussi défavorables. Ainsi, en 1831, A. Barbier et Brizeux allant en Italie s'arrêtèrent à Lyon. Brizeux, qui était un ami de Marcelline Desbordes Valmore, entraîna Barbier à sa recherche. Ils la découvrirent près du quai de la Saône, presque en face de l'église Saint Jean. La rue était étroite et assez triste, l'habitation vieille et laide. On montait par un escalier tout en pierre, et dont les murs humides suintaient l'eau à grosses gouttes. (2)

Ce premier contact de Barbier avec Lyon explique bien ce que Barbier peut écrire de Lyon. Ne nous étonnons donc pas qu'il ait jugé "la ville prosaïque avec ses hautes maisons pleines d'ouvriers, tisserands, ses quartiers peuplés d'usines, était plus faite pour charmer l'oeil d'un commerçant, exciter l'intérêt d'un économiste que pour plaire à un artiste ou à un poète". (3)

(1) André Marie Ampère et J. J. Ampère - Correspondance et Souvenirs 1805-1864 par Mme Henriette Chauvieux - Paris Metzel.

(2) A. Barbier - Histoires de voyage 1830-1832 - p. 45

(3) Cf. Roustand et C. Lapeille - Lyon contre Paris (R. H. L. 1904 - p. 24.



Pour un grand écrivain comme Stendhal, Lyon ne semble guère une ville où il fasse bon vivre. Il la voit en 1837, dans les Mémoires d'un touriste avec les mêmes yeux que Jean-Jacques Ampère et Barbier. Il retrouve des expressions similaires pour un même spectacle "le pays de la bourgeoisie et des brouillards épais... on ne voit pas à dix pas au fond de ces rues étroites formées par des maisons de sept étages, où jamais le soleil n'atteint le pavé. Ce pavé qui est formé de petites pierres pointues qui ont la forme d'une poire et sur lequel l'étranger ne marche qu'avec l'air d'un goutteux..."

Il note avec malice que la ville n'est faite que pour le travail. Le luxe et l'art n'y ont aucune place. Il ne voit dans l'industrie de la soie qu'un commerce qui exige surtout de la patience, une attention soutenue aux détails, l'habitude de dépenser moins qu'on ne gagne, et la crainte de tout ce qui est extraordinaire. Ce qu'un bon Lyonnais fuit avant tout, c'est le luxe extérieur, M N disait en présence de Stendhal : "Vous savez qu'à Paris, je ne vais jamais à pied, eh bien, à Lyon, je n'oserais me montrer dans ma voiture". Stendhal ajoute : "De quoi a-t-il peur ? La réponse est facile. Il a peur d'exciter la jalousie ou l'inquiétude. Il ne faut pas qu'on puisse dire : Cet homme gagne trop, ~~ou~~ cet homme dépense trop. Cette communauté de pensées et d'efforts pour conserver la primauté de la fabrique, a créé un esprit social et municipal. Le Lyonnais est amoureux de sa ville, et toujours prêt à lui donner sa vie" (1).

Même un Lyonnais, ou presque lyonnais Jal (né à Montmerle) voit les aspects peu séduisants de sa ville en 1835. Dans de Paris à Naples, n'écrit-il pas : "Sans doute, c'est une jolie chose que le quai de la Saône... Sans doute, c'est une belle chose que le quai du Rhône... Sans doute il y a à Lyon de belles manufactures. Je reconnais tout cela, et pourtant je n'aime pas Lyon.

Il y a une pensée constante qui domine toutes les autres : gagner de l'argent, faire des affaires. Aucun sentiment de délicat à Lyon, car Lyon a un musée comme les fermiers généraux avaient des galeries, par luxe et non par amour de la peinture".

Poursuivant, il ajoute que "les esprits distingués sont malheureux à Lyon, ils périssent d'ennui. J'en connais plusieurs dit-il, qui se regardent comme prisonniers de cette cité riche que Voltaire flatta, le hardi menteur qu'il était, quand il écrivait à mes chers compatriotes, qui l'avaient adoré, à son passage dans leurs murs".

(1) Cf. J. Buche : L'école mystique de Lyon - Chap. I. - p. 5 et sq.

"J'ai vu couler dans vos remparts les ondes du Pactole, et les eaux du Permesse. Les ondes du Pactole oui, mais les eaux du Permesse... Il y a longtemps que le petit bras du ruisseau sacré qui coulait à Lyon est à sec".

"Fourvière, la côte des capucins où fleurit la condition des soies, les hauteurs de la Croix-Rousse et de Saint-Just, où la fabrique a son quartier général, ce sont là les collines célèbres du pays mais le Mont Parnasse, allez en demander des nouvelles". On ne connaît que le Mont Pilat, baromètre de la contrée, qui annonce la pluie, quand il met son bonnet dans les nuages".

et D'autres auteurs semblent moins sévères envers Lyon, ainsi Marcelline Desbordes Valmore, arrivée à Lyon avec son mari l'acteur Valmore, dès 1827 pour un premier séjour, //dont Baudelaire admira fort les poésies : Certes, elle a, dans un jour d'amertume, maudit, l'humidité de la presque lyonnaise "où tout est encombré de boue et de marchandises" (1). L'humidité du climat lyonnais ne fut pas, certes, pour elle peu éprouvant pour sa santé, mais elle était en fait, de complexion délicate, et son teint pâle, sa maigreur, ses malaises continuels la suivirent aussi bien à Paris qu'à Lyon.

Mais cette réaction est fort compréhensible de sa part, elle qui avait habité plus d'une fois dans de vilaines rues, des appartements plus que modestes. Mais elle était sensible "à la beauté des côteaux harmonieux qui font à Lyon, une couronne où la verdure et la pierre alternent presque toujours baignées dans une molle vapeur qui adoucit la crudité des tons."

Mais le 10 Juillet 1843, dans une lettre inédite (2), elle écrivait à Collombet, le critique ultramontain, un de ses plus fidèles amis, qui exerça une profonde influence sur elle, en la ramenant notamment à la religion : "Lyon, ville inoubliable pour moi, sous bien des rapports".

M. Bleton a d'autre part, défendu sa ville natale du reproche qu'on lui avait fait d'avoir laissé dans l'isolement Mme Valmore (3).

(1) Cf. R H L 1902 - A Mélonce Victor - 6 décembre 1834 - p. 265 et sq.

(2) Cf. R H L 1902 - P: 265 et sq.

(3) Cf. Bleton : M. D. V. à Lyon - Lyon Rey 1896.

Michelet, quant à lui, fut ~~façonné~~ <sup>inspiré</sup> par Lyon, son atmosphère et ses courants d'idées (1). "Il est une ville entre toutes, où l'antagonisme des deux âges, de l'esprit des vieux temps et de l'esprit nouveau apparaît dans toute sa grandeur... Ni Paris, ni Rome, n'a sur moi ce pouvoir de fascination mystérieuse". Cette ville, c'est Lyon. "Cette ville exerce sur mon âme, avoue Michelet, une inexplicable puissance d'émotion".

De ces jugements fort divers, ~~quel~~ <sup>peut-on</sup> conclure ? Une ville qui exerce un mystérieux pouvoir de fascination sur Michelet, n'est pour Stendhal qu'une cité de boutiquiers. En dépit de leur diversité apparente, des traits communs apparaissent. Lyon a une vie intellectuelle, culturelle sociale florissante et attirante selon Michelet, ou une absence de vie intellectuelle caractéristique. Les points de vues diamétralement opposés de Michelet et de Stendhal se rejoignent pourtant en ce qu'ils admettent la profonde originalité de l'univers lyonnais. Paris et Lyon comme le montre concrètement Stendhal ou lyriquement Michelet n'ont pas du tout la même conception du monde. Comme Paris ou Rome, Lyon constitue tout un monde avec ses moeurs ou ses coutumes, fort jaloux de son autonomie et de ses privilèges.

Pour comprendre le renouveau de la vie intellectuelle et culturelle à Lyon en 1830, il convient d'étudier les facteurs ~~simmanents~~ <sup>simmanents</sup> à la vie littéraire et artistique lyonnaise. Ces facteurs constitutifs de l'univers lyonnais, nous allons les analyser dans un premier mouvement.

(1) Cf. Trénard - Lyon de l'Encyclopédie au préromantisme. Conclusion. p. 779 et sq. P U F - 1958.

## LES FONDEMENTS GEOGRAPHIQUES SOCIAUX ET HISTORIQUES

---

### DE LA VIE INTELLECTUELLE LYONNAISE

---

#### a) Les limites.

Quelles sont d'abord les limites géographiques de cet univers lyonnais, déjà florissant depuis des siècles ?

Une première constatation s'impose. Concernant le passé lyonnais, le cadre régional n'emprisonne pas. Sans délimitation rigoureuse, il est plus que tout autre province une réalité sociale. Lyon n'était pas, sous l'Ancien Régime, la capitale d'une province, comme Grenoble, qui était la capitale de la province du Dauphiné. Le Beaujolais et le Forez étaient des seigneuries indépendantes de Lyon. Il y a eu un Lyonnais dans la mesure où Lyon a grandi, s'est affirmé. Les Hommes y ont pris des habitudes communes, nées d'intérêts semblables. Ils y ont acquis des façons d'agir, des mentalités particulières et originales. A la manière des villes rhénanes, Lyon est en quelque sorte une ville "libre". Ici donc, rien de fermé, rien de précisé par des bornes naturelles, rien qui ressemble à un compartiment, à un canton (1). Lyon, dès la Renaissance est une ville ouverte sur l'extérieur. Les relations avec l'étranger, Suisse et Allemagne sont très développées et régulières.

Cela explique que, depuis de nombreux siècles, Lyon soit une cité de boutiquiers, mais aussi un centre intellectuel florissant qui a brillé d'un éclat original et a donné naissance à de nombreuses écoles de poésie et de pensée. Ainsi, Lyon a pu être appelé la ville de Louise Labbé et de Ballauche. Mais son génie particulier a souvent déconcerté les auteurs étrangers à la ville.

(1) Cf. L. Trénard. Lyon de l'Encyclopédie au préromantisme - Conclusion - p. 779 et sq.

b) Les structures mentales et sociales de l'Univers lyonnais.

La société lyonnaise et la mentalité sont, en effet, caractéristiques. Plongé dans un labeur tenace, âpre, silencieux, qu'a glorifié E. Quinet, le Lyonnais aime l'effort en commun. C'est ainsi que Lamartine a pu écrire : "Lyon a montré souvent un grand peuple, rarement de grands hommes". En effet, "son travail dominant, celui de la soierie, résulte d'une coordination des talents et des énergies. Du cocoon au lampas, du moulinier qui prépare les grèges au dessinateur et au courtier, les opérations sont innombrables, et elles aboutissent à un chef-d'oeuvre qui ne porte pas de signature" (1).

Ainsi, l'activité professionnelle du Lyonnais a modelé sa vie, déterminé ses relations avec l'extérieur, satisfait son désir de promotion sociale. "Cet envahissement de la personnalité par le métier" explique selon Trénard, les jugements relatifs au béatisme avéré, et au prosaïsme du Lyonnais". La génération romantique de Théophile Gautier, opposa l'artiste à l'affairiste, pour condamner la bourgeoisie. Ne nous étonnons pas donc, que Lyon soit alors honnie. Lyon, en effet, est une ville essentiellement bourgeoise. L'histoire de Lyon depuis le Moyen-Age le confirme. La ville au Moyen-Age, après s'être détachée du Saint Empire Romain Germanique, fut gouvernée par ses évêques. Les habitants de la ville se révoltèrent bientôt contre la tyrannie des évêques, et Lyon devint une commune libre, où l'échevinage était tout puissant. Dès le XIV<sup>e</sup> siècle, elle fut rattachée au Royaume de France, mais en conservant ses privilèges et son organisation communale. La police, encore sous la Monarchie de Juillet, était placée directement sous l'autorité du maire, ce qui battait sérieusement en brèche, l'autorité du préfet. Ce privilège représentait un vestige de l'ancienne époque, où Lyon possédait ses propres forces armées, financées par les riches marchands de la ville. Certes, en 1830, il existait encore une noblesse lyonnaise, mais de peu de renom. Elle ne comptait dans ses rangs aucun de ces vieux noms qui ont marqué dans l'histoire, mis à part les familles des Villars et des Villeroy. C'est une noblesse sortie du commerce. Une étude de ses blasons le confirmerait aisément, et elle méprise bien à tort, la nouvelle aristocratie de la ville, les fabricants qui habitent aux Terreaux, dont c'est alors l'âge d'or. Cette vieille noblesse commerçante qui a renié ses origines bourgeoises, habite l'hiver à Bellecour, des habitations souvent peu luxueuses. Dès les premiers beaux jours, les "nobles" s'enfuient dans leurs maisons de campagne, car leurs splendides fortunes ont passé aux mains de la bourgeoisie, et ils n'ont plus ni hôtels, ni châteaux. Leurs salons sont

(1) Trénard - Lyon de l'Encyclopédie au Préromantisme. - P U F 1958. p. 799 et sq.

désertés, malgré la réputation de haute politesse, qu'ils ont su défendre. Ils sont ainsi de peu d'influence, et demeurent des bourgeois de par l'origine même de leur fortune acquise autrefois dans le négoce. L'aristocratie, ainsi, dès l'Ancien Régime, était pour ainsi dire inexistante (1) à Lyon (2).

Les structures, l'organisation communale et la nature sociale des classes dirigeantes permettent de rapprocher Lyon des villes rhénanes (Mayence, Cologne) ou hanséatiques (Hambourg). Comme celles-ci, la classe dominante y est la bourgeoisie, enrichie par les affaires et le négoce.

Les structures sociales et mentales de Lyon sont donc bien particulières. La classe dominante à Lyon, dès l'Ancien Régime, est la bourgeoisie.

Par son industrie, son commerce, sa banque, la bourgeoisie lyonnaise se trouve en rapport avec les éléments les plus divers, les armateurs de Gênes et de Marseille pour les produits exotiques, les financiers genevois, les protestants helvétiques, les commissionnaires de Leipzig et de Francfort et dans ces conditions, la ville recueille les germes d'idées les plus singulières. Ainsi, du règne de Louis XVI à la chute de Napoléon, Lyon se trouve, constamment en liaison avec l'Europe méditerranéenne et l'Europe Centrale. Beaucaire et Leipzig comp- taient plus que Paris. La diversité des tendances intellectuelles, ce qui peut paraître une caractéristique de toute vaste agglomération est ainsi accentuée par cette constante de la vie intellectuelle lyonnaise : le cosmopolitisme. Ce cosmopolitisme peut être considéré comme à la base de ce qu'on a pu appeler le localisme lyonnais au sein de la communauté française. Cette civilisation rayonnante, qui prospère dans le carrefour lyonnais reçoit sans cesse des apports de la Suisse et de l'Allemagne ou de l'Espagne. Des migrants, arrivent sans cesse dans ses murs, migrants puis ensuite définitivement émigrants, d'origine montagnarde le plus souvent : des Auvergnats au XVIII<sup>e</sup> siècle, des Savoyards et des Dauphinois au XIX<sup>e</sup> siècle. "Ces ruraux venus de provinces pauvres, introduisent dans la société leurs qualités d'endurance, de stricte

(1) Cf. Francis Linossier : Les mystères de Lyon - Ed. Ballay et Conchon - 1858 - p. 58 et 77.

(2) Cf. Trénard - Lyon de l'Encyclopédie au préromantisme - P U F - 1958. f. - ?

économie, d'entraide et de complaisance à l'égard du modeste débutant" (1).

La grande diversité des courants d'idées, qui se rencontrent ainsi à Lyon n'empêche pas paradoxalement la vie intellectuelle lyonnaise de se caractériser par une grande continuité des courants d'idées qui la traverse entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et 1830. Certains courants cheminent longtemps avec discrétion dans les esprits lyonnais demeurent longtemps dans une relative obscurité, avant que de connaître soudain une brillante consécration. Tel est le cas du courant mystique chrétien, dont Ballanche peut être considéré comme le principal initiateur, qui influencera maints collaborateurs de la Revue du Lyonnais. C'est pour cela qu'il paraît nécessaire de rappeler brièvement les grands courants de pensée qui ont parcouru la vie intellectuelle lyonnaise depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le passé explique, en effet, en partie le présent. 1793 explique pour une bonne part le courant mystique chrétien. Les Lyonnais ont été "traumatisés" par la Révolution Française ; cela, nous le montrerons au cours de notre étude, mais ce qu'il convient de constater tout d'abord, c'est que 1830 ne marque pas une rupture avec le passé, mais simplement une étape de son histoire. Cela, une analyse de la vie intellectuelle lyonnaise depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle va le prouver.

c) La vie intellectuelle à Lyon à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Traumatisme de la terreur.

Ainsi, à la veille de la Révolution, les échanges commerciaux rendent plus aisés les relations avec les élites européennes, en particulier avec celles de l'Espagne et de l'Italie d'une part, de la Suisse et de l'Allemagne d'autre part. Au contact des loges allemandes et Suisses, apparaissent alors des courants spiritualistes et même illuministes, que des hommes comme Willermoz et Saint Martin vont illustrer. De nombreuses sociétés favorisant le progrès des lettres, des sciences ou des Arts se créent alors, telle la Société littéraire fondée en 1778 par Thomas Riboud. Les idées de la philosophie des lumières influencent les cercles éclairés de l'intelligenza lyonnaise. Les croyances optimistes dans le progrès indéfini de l'humanité et dans la bonté naturelle de l'homme semblent partagées par les cercles éclairés de l'intelligenza lyonnaise. Mais Lyon n'est pas en vain un carrefour des

(1) Cf. Trénard - Lyon de l'Encyclopédie au préromantisme - 1958.  
P. U. F.

idées européennes, les influences mystiques venues d'Allemagne s'opposent souvent victorieusement dès avant la Révolution Française aux idées rationalistes alors en vogue.

La chute de l'Ancien Régime va à Lyon comme partout ailleurs en Europe bouleverser les hommes et les courants de pensée établis. On peut considérer que dans les convulsions qui accompagnent la fin du vieux monde aristocratique et l'agonie du système de pensée qui se fondait sur la monarchie de droit divin, le Siège de Lyon par la Convention marque une date importante (novembre 1793). Elle signifie d'une certaine façon la mort des vieilles libertés lyonnaises, au nom de la liberté. C'est concrètement le choc des anciennes et des nouvelles idées. La Raison et la Liberté affrontent les vieux concepts de libertés, et la vieille conception hiérarchisée, et aristotélicienne que le Lyonnais se faisait de l'Univers.

Nous ne décrivons pas le siège de Lyon. Notre propos ne sera pas de rechercher les causes qui ont pu décider la majorité des Lyonnais à se rallier au parti Girondin et à s'emparer de l'Hôtel de Ville, où siégeait la faction jacobine, dirigée par Chalier. Il semble simplement qu'en l'occurrence, Lyon ait voulu retrouver ses libertés communales perdues. Le fédéralisme girondin n'était-il pas d'abord une expression de la volonté des provinces de défendre leurs prérogatives contre Paris. Et en cela il existe une filiation certaine, entre ce mouvement fédéraliste dont les girondins se firent les champions, et le mouvement de décentralisation entrepris dès le début de la Monarchie de Juillet. N'oublions pas le manifeste de Petetin paru dans Lyon vu de Fourvière, où celui-ci affirmait la nécessité d'une décentralisation politique, préalable nécessaire à toute décentralisation artistique et littéraire.

L'attitude des Lyonnais sous la Monarchie de Juillet, comme déjà sous la Convention, a sans nul doute, de profondes racines historiques. La répression féroce de la tentative de résistance à la Convention de Lyon ne fera que renforcer la méfiance de Lyon envers la capitale, et entretiendra une volonté d'autonomie de la vie intellectuelle lyonnaise par rapport à Paris. Kellermann, en effet, avec 20 000 hommes, arriva devant Lyon, le 8 août 1793. Le bombardement commença le 22 août sous la direction de Dubois Crancé, recommença le 24 du même mois, et la malheureuse cité fut prise le 9 octobre 1793, malgré l'héroïque défense du Comte de Précý. L'insurrection fut noyée dans le sang. La destruction de Lyon fut décrétée le 12 octobre 1793 par la Convention. Son nom même devait disparaître. La ville fut, en effet, rebaptisée



Ville Affranchie. C'est Couthon qui frappa de son marteau les façades de Bellecour. C'est Collot d'Herbois et Fouché qui, en novembre, remplacent Couthon et le font regretter. On fusille place Bellecour, on guillotine place des Terreaux (1).

Toute l'intelligenza lyonnaise demeurera marquée par cet évènement. Les philosophes Ballanche et Bredin, le pionnier de l'électricité et métaphysicien André Marie Ampère, tous trois élevés dans le culte de Jean-Jacques et de Voltaire verront la Terreur frapper durement leurs familles. Le père de Ballanche, propriétaire d'une petite imprimerie, fut arrêté comme suspect d'avoir porté les armes contre la Convention. Il ne dut la vie qu'à l'intervention et au témoignage de ses ouvriers qui le défendirent des accusations portées contre lui (2).

Le père d'André Marie Ampère, le futur grand physicien, Jean-Jacques Ampère, qui avait pendant le siège rempli les fonctions de juge de paix dans le quartier de la Halle, et fait partie des jurés qui condamnèrent, à mort Chaliier ne pouvait échapper aux représailles, et n'y échappa pas. André Marie Ampère, dans sa jeunesse avait été un grand autodidacte, sur lequel s'était exercée sans aucune contrepartie l'influence philosophique et encyclopédique. Diderot, d'Alembert, Rousseau, les infolios de l'Encyclopédie et la nature directement observée dans les taillis et les combes du Mont d'Or, furent ses uniques maîtres. Pourtant il devait à partir de 1803 se convertir au catholicisme, et renier les idéaux de sa jeunesse. Nul doute que la féroce répression exercée à Lyon par la Convention et ses conséquences, sur sa famille aient joué un rôle certain dans l'évolution intellectuelle d'André Marie Ampère. Le siège, et ses conséquences ainsi, a bouleversé la bourgeoisie lyonnaise, et l'intelligenza qui en est issue. Dès lors, les idées de ses maîtres les philosophes, vont lui sembler par trop optimistes, et receler par trop d'idées utopiques. Les idées rationalistes perdront dorénavant leur prééminence sur les esprits lyonnais, et les doctrines spiritualistes et illuministes, introduites à Lyon par Willermoz et Saint Martin verront leur influence grandir, sans cesse. Comme à Joseph de Maistre, la Révolution leur apparaîtra comme un châtimeut nécessaire envoyé aux hommes pour les punir de leurs péchés. Dans cette attitude, on trouve une racine de ce que sera la conception contre-révolutionnaire ultraciste, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, et dont les plus célèbres théoriciens sont de Bonald, rallié d'ailleurs à l'Empire, et

(1) J. Buche : L'école mystique de Lyon. Chap. 2 - p. 11 et sq.

(2) J. Buche : L'école mystique de Lyon - p. 11 et sq.

devenu préfet et J. de Maistre. Il convient d'ailleurs de signaler que J. de Maistre était savoyard et franc maçon, et que d'assez étroits rapports ont persisté entre Lyon et la Savoie, et en particulier entre les loges lyonnaises et savoyardes. Ne nous étonnons donc pas de la localisation à Lyon de ce courant mystique à résonnance très contre-révolutionnaire à ses débuts, qui va marquer de son empreinte Lyon, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. De nombreuses circonstances l'expliquent.

#### d) L'école mystique de Lyon, et Ballanche.

Pourtant l'itinéraire spirituel de ces hommes qui vont fonder ce que J. Buche a appelé "l'école mystique de Lyon" ne fut parfois pas exempt d'hésitations. Nous savons par Bredin (1) à la date d'Août 1795, qu'Ampère et lui étaient aigris contre la seule idée de la religion catholique. Bredin opposait au catholicisme le texte des Ecritures, Ampère quant à lui, n'entama la lutte, aux côtés de Ballanche, pour la contre-révolution politique, et la restauration de la foi religieuse qu'en 1803 après la mort de sa femme Julie Caron. Certes, depuis de nombreuses années, la poésie et les lettres, avaient tissé des liens d'amitié entre Ampère et Ballanche. Tous deux firent partie en 1795 d'une société, résurrection de l'Ancienne Société Littéraire fondée en 1778, et détruite par la Révolution. La nouvelle société littéraire reprit la devise de l'Ancienne : Amicitiae et litteris. Leur lutte pour l'apologie de la religion chrétienne se termina en 1804 par la fondation de la Société chrétienne. A l'intérieur de la Société, un groupe plus étroit, constitué par Ballanche, Ampère, de Gasparin, J. Bredin et Jacques Roux Bordier se constituera sous le nom de Petite Académie, ou Société psychologique (2). Si la Société chrétienne ne devait pas survivre longtemps, en revanche un courant mystique et philosophique devait naître d'elle et influencer la vie intellectuelle lyonnaise, tout au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le véritable chef de file de cette "Ecole Mystique" fut le philosophe Ballanche, avec ses amis fidèles Ampère et Bredin. Dès 1802, il publie "Du Sentiment". On peut retrouver dans cet ouvrage des thèmes du Génie du christianisme de Chateaubriand, dont la parution est postérieure à celle de l'ouvrage de Ballanche. D'après J. Buche, il semblerait bien que Ballanche ait été un précurseur de Chateaubriand.

(1) Cf. J. Buche - L'école mystique de Lyon - Chap. 6 - p. 42 et sq.

(2) J. Buche - L'école mystique de Lyon. Préface d'E. Herriot - p. IX. F. Alcan - 1935.

De fait, "Du Sentiment" et le "Génie du christianisme" ne sont en somme que deux traductions libre du Concordat (1) (E. Herriot). Ballanche publie, en 1829, la Palingénésie sociale son autre ouvrage fondamental où sa conception du monde se trouve exprimée.

Les liens spirituels noués par Ballanche avec Ampère, et ce curieux Bredin dont les lettres apportent de précieux renseignements sur l'Ecole Mystique ont joué un grand rôle dans l'élaboration de son système philosophique. Le caractère commun de ces hommes, "c'est que s'étant formés d'eux-mêmes, ils créent une éthique nouvelle qui va parfois chercher ses sources en Allemagne" (2). Ballanche c'est lui qui découvre Vico, c'est lui qui, ayant discerné chez des savants comme Ch. Bonnet la notion d'évolution, l'applique à la religion elle-même. En quoi consiste donc le système de Ballanche ? Pour lui, le christianisme n'est pas la Révolution unique, mais celle qui achève les révélations partielles. Les religions initiaient des peuples particuliers, le christianisme initie le genre humain. En définitive, la loi suprême de ce mouvement est d'émanciper les peuples en les conduisant à la fois au christianisme et à la démocratie. Mais il faut que nous voulions et méritions ce progrès, car Dieu respecte absolument notre liberté individuelle : son action providentielle, toute puissante ne s'exerce que sur la société qui, elle, est immortelle, à la différence de l'homme qui passe. Dans cette permanence de la Société, dont la bonne organisation est garantie par Dieu, on retrouve des échos de la vieille philosophie scolastique, dont maints thèmes sont repris par J. de Maistre. Pour ce chantre de l'ordre naturel des choses", l'homme est au service de la société, et non l'inverse. Au contraire, Ballanche se sépare ici de son maître. Alors que J. de Maistre soumettait l'homme au pouvoir absolu de Dieu, notre philosophe lyonnais concilie deux antinomies : la liberté absolue de l'homme, le pouvoir absolu de Dieu : Ballanche préserve ainsi une certaine liberté de l'individu. Dieu peut tout contre l'être collectif, rien contre l'être individuel, Dieu peut d'ailleurs agir, tout en respectant la liberté individuelle, par la distribution des âmes, dans des mondes divers, et à des degrés divers d'initiation.

Ainsi le monde moderne, obéissant comme toute la nature, et tous les êtres à une loi d'évolution et de progrès, s'achemine lentement mais sûrement vers une démocratie chrétienne en son exercice, toute pénétrée de liberté, de charité et de fraternité. On comprend

(1) J. Buche - L'école mystique de Lyon. Préface d'E. Herriot. p. IX. F. Alcan 1935.

(2) J. Buche - L'école mystique de Lyon. Chap. 15 - p. 185 et sq.

alors l'expression de Sainte-Beuve, à propos de Ballanche qu'il qualifie de prêtre voilé du plébéianisme (1). Souvent mêlés, parfois confusés étrangement, on découvre chez l'auteur de la Palingénésie les idées qui consacreront Michelet, Hugo, Lamennais. Ce théosophe un peu brouillon a selon toute vraisemblance agi sur l'école saint-simonienne et sur Auguste Comte.

Dans l'élaboration d'un système aussi riche, parcouru parfois d'intuitions géniales, quelles influences ont joué sur l'âme de Ballanche ? Outre l'influence de l'occultiste du XVII<sup>e</sup> siècle Boehme celle de l'illuministe Cl. de Saint Martin qui vécut à Lyon, et sans doute aussi l'influence de doctrines venues de l'Orient, sans doute par l'intermédiaire d'auteurs de seconde main. Un grand goût pour les "turqueries" régnait, en effet, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Qu'on songe aux "Lettres persanes" de Montesquieu. Plus précisément pourtant, il semble que Ballanche doit à Bredin sous l'influence du pasteur Touchon la thèse de la réconciliation finale de Satan avec Dieu "Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis enchanté de votre réconciliation du démon, oui il redeviendra l'adorateur de Dieu, celui qui s'est révolté librement contre Dieu ... ! pouvons-nous lire dans une lettre inédite du 13 juin 1823 de Bredin au pasteur Touchon "Les destins de Dieu sont immuables, ajoute-il et... le noir Satan redeviendra l'éclatant Lucifer. Il ajoute, en liant l'homme à Satan : Satan et Adam ont librement refusé de faire la volonté de Dieu... Ils ne rentreront dans le lien d'amour que lorsqu'ils feront la volonté de Dieu. Cette volonté qui doit redevenir l'unique volonté".

Cette doctrine est au fond de la Palingénésie, elle sera celle de la Psyché de Victor de Laprade, de la Douleur de Blanc de Saint Bonnet, et dictera à V. Hugo la Fin de Satan, où l'ange libéré personnifiera et peut être laïciser la doctrine des épreuves providentielles de Ballanche. "Satan est mort, renaît Lucifer céleste". Sans doute, pouvons-nous ici songer à l'Eloa de Vigny qui songe à sauver Satan, mais ne parvient qu'à se perdre avec lui.

Ainsi Ballanche se trouve aborder les principaux thèmes du romantisme avec quelques années d'avance. Il a des intuitions politiques progressistes, mais l'ensemble de son oeuvre est marquée par l'esprit ultra qui règnera à Lyon pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

(1) Cf. J. Buche - L'école mystique de Lyon - Chap. 15 - p. 185 et sq.

L'école mystique qu'il anime est le signe évident d'un mouvement intellectuel lyonnais qui se développe de façon autonome, marquant, même s'il en préfigure certains aspects une grande méfiance vis-à-vis des mouvements d'idées venus de Paris. Cette autonomie de la pensée lyonnaise a des sources profondes dans le passé lyonnais. Le souvenir vivace des massacres des Terreaux sous la Convention n'a fait que renforcer ce sentiment d'hostilité vis-à-vis de la capitale dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce "localisme lyonnais" dont nous avons analysé les causes a donné naissance à un mouvement philosophique et religieux spécifique : "L'Ecole mystique Lyonnaise".

En peinture aussi, Lyon a voulu exprimer sa personnalité dès le début du 1<sup>er</sup> Empire. Ce mouvement fut, du reste, favorisé par l'Empereur et en 1807, l'école lyonnaise des Beaux-Arts fut créée par décret impérial. Revoil était nommé professeur de la classe de peinture, il y formait des élèves comme Thierrat, Bonnefond, Genod, Trimolet, Biard, Lepage, Jacomin, Souлары. C'est Pierre Revoil qui est désigné comme le père et fondateur de l'Ecole Lyonnaise de peinture (1807-1819) (1). L'un de ses élèves Anthelme Trimolet dit avec précision : C'est au salon de 1819 qu'on donna le titre d'Ecole Lyonnaise aux productions de nos artistes. **S**uivant A. Trimolet, il y aurait eu, après cette date mémorable, un arrêt dans les progrès de la nouvelle école. Voici comment il croit pouvoir l'expliquer : "Dans les années qui suivirent 1819, il se forma en France une opposition à toutes choses une révolte contre tout ce qui avait été regardé jusqu' là à tort ou à raison comme bien. Le bavardage fleuri des feuilletonnistes jeta un trouble dans toutes les idées reçues. Cette polémique répondit promptement, et surtout en province (sous-entendu à Lyon) une défaveur sur l'art et les artistes. Or, le Cuirassier blessé est de 1814 et le Radeau de la Méduse de 1819 (2). Ce n'était pas seulement une révolte contre tout ce qui avait été regardé comme bien suivant le mot célèbre, c'était une Révolution. Le rabaissement de la révolution romantique à une révolte anarchique d'intellectuels désœuvrés est cependant bien significative de la mentalité lyonnaise. Le classicisme, forme traditionnelle de l'art, se trouve ainsi opposé au romantisme, forme contestataire et donc sans lendemain de l'art.

(1) R. L. - t. 6 - 1853 - 2<sup>e</sup> série.

(2) M. Roustan et C. Latreille : Lyon contre Paris - R. H. L. 1904 - p. 124 et sq.

Ce jugement d'un critique lyonnais renommé en son temps, montre bien la défaveur qu'a rencontré le romantisme dans la bourgeoisie lyonnaise, traditionnaliste depuis plus d'un quart de siècle, et qui détestait tout ce qui semblait vouloir révolutionner l'art, de la même manière qu'elle haïssait tout révolutionnaire en politique depuis novembre 1793. Cela explique le rejet d'un certain romantisme de combat, dès ses origines, par la bourgeoisie lyonnaise. Tout comme la bourgeoisie lyonnaise sera chrétienne et réactionnaire politiquement, par haine des idées de 1789, elle se montrera classique en art tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, mûe par une même aspiration de retour au passé.

*intéressant*

Ainsi dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Lyon va être une ville réactionnaire au sens propre du terme, qui réagit par la méfiance aux innovations artistiques et politiques venues de Paris. La culture à Lyon est donc influencée par des facteurs sociologiques, historiques et géographiques qui lui sont propres. Considérons d'abord les facteurs sociologiques. Quelle est la classe qui est détentrice de la culture à Lyon, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la période qui est l'objet de notre étude. Elle est aux mains d'une petite caste bourgeoise qui impose son idéologie aux autres groupes sociaux. Ensuite, et c'est là le facteur historique, qui a profondément influencé la bourgeoisie lyonnaise. L'élite lyonnaise a été "traumatisée" par les massacres de 1793 pour reprendre un terme emprunté à l'étologie freudienne, en a conservé des réflexes conservateurs, viscéralement réactionnaires. Tout projet politique, ou social audacieux, toute "révolution" artistique évoque en elle, de sombres souvenirs. Aussi comprend-on aisément le succès d'un J. de Maistre, d'un Ballanche de l'Ecole Mystique en général; auprès d'une bourgeoisie qui veut exorciser la Révolution et retrouver l'harmonie perdue d'antan. Enfin, et c'est là le facteur géographique, la situation de Lyon, sa place de carrefour au centre de l'Europe, l'ouvre à des influences originales, et contribue à expliquer la relative richesse des courants d'idées qui la parcourent.

De ce fait, Lyon, dès avant 1830, est un centre intellectuel florissant, mais un centre qui s'oppose à Paris, et désire marquer son originalité par rapport à la capitale. Ces divers facteurs que nous avons mis à jour, sont inhérents à la culture et à la mentalité lyonnaise durant toute la Monarchie de Juillet, et même pour une bonne part, jusqu'à nos jours. Ils constituent donc des bases d'explications de la vie intellectuelle à Lyon sous la Monarchie de Juillet. Ayant ainsi marqué les facteurs d'unité et d'originalité de la culture lyonnaise, nous allons, en tenant

compte de ces éléments, tenter une analyse de cette vie culturelle à Lyon sous Louis-Philippe, dans toute sa richesse et sa diversité. Nous ne négligerons pas pourtant l'unité fondamentale de cette vie intellectuelle qui s'organise peu à peu en un mouvement de décentralisation littéraire et artistique tendant consciemment à préserver l'originalité de Lyon face à Paris.

Nous allons d'abord décrire à l'aide de faits, l'épanouissement d'un mouvement culturel qui se définit par rapport et contre Paris. Puis nous nous livrerons à une analyse de ces faits que nous avons mis à jour, suivant la méthode que nous avons tenté d'esquisser dans l'introduction à notre étude. Ainsi, nous cernerons les racines sociales et mentales profondes de ce mouvement culturel lyonnais, si caractéristique à tant d'égards, et de la Revue du Lyonnais, qui en a été dans doute l'expression la plus fidèle, même si les liens qu'elle entretint avec les divers organismes du mouvement culturel, ne furent souvent qu'épisodiques et nullement institutionnalisés, comme nous le montrerons enfin.

## II

---

 LA RENAISSANCE INTELLECTUELLE LYONNAISE A SES DEBUTS
 

---

( 1830 - 1837 )

---

A - Vision d'ensemble de la vie intellectuelle à Lyon autour de 1830.

Au moment de la Révolution de Juillet, Lyon connaît un renouveau remarquable de sa vie intellectuelle. Le terme de renaissance que nous avons employé, permet d'insister sur la richesse des courants d'idées qui se manifeste alors à Lyon, et qui se traduit concrètement par un foisonnement de journaux et libelles de toute sorte. Cela ne signifie pas que cette renaissance marquerait une rupture avec la période antérieure. Bien au contraire, les courants intellectuels nés au cours de la période antérieure vont connaître leur âge d'or sous le règne du roi bourgeois. Ainsi à la génération mystique des Ballanche, Ampère et Bredin, fleuron de Lyon dans le 1er Empire, succèdera une nouvelle génération tout aussi douée autour des années 1830. L'abbé Noirot, professeur au Collège royal de 1827 à 1852 peut être considéré comme le père spirituel de cette nouvelle génération. Il fut, en effet, d'abord le professeur de philosophie, puis le véritable maître spirituel de poètes comme V. de Laprade ou de philosophes comme Blanc de Saint Bonnet, de Gourju qui furent tous trois des collaborateurs réguliers de la Revue du Lyonnais entre 1835 et 1848. Ce courant "mystique" s'exprimera d'ailleurs particulièrement dans la Revue du Lyonnais (R. L.)

Ce courant n'est certes pas le seul qui agite les milieux de l'intelligenza lyonnaise autour de 1830. En effet, si une continuité des courants de pensée apparaît, au sein de cette continuité règne la diversité. Les crises révolutionnaires en effet, n'interrompirent pas, les contacts entre Lyon, l'Italie, l'Allemagne et la Suisse. Les relations encore longues et difficiles avec Paris ne firent qu'accentuer l'autonomie de Lyon par rapport à Paris, ce à quoi les souvenirs historiques récents contribuèrent également. La situation de Lyon, sa volonté d'indépendance par rapport à Paris, contribuent ainsi à expliquer que les idéaux du romantisme allemand, influencèrent beaucoup les milieux intellectuels lyonnais. L'influence d'un Herder fut, par exemple considérable à

---



Lyon. Un Edgar Quinet le tenait pour le plus grand des romantiques et prétendait s'en inspirer. Le romantisme allemand, brumeux et poétique, évoque par maints aspects le "mysticisme" lyonnais porté lui aussi au mystère, moins brillant certes, mais bien plus authentique et sincère que le romantisme parisien souvent bien exprimé par le bruyant tapageur d'un Théophile Gautier.

Le Renaissance que vont subir les arts et les lettres à Lyon en 1830 est visible d'abord dans la multitude d'organes littéraires et politiques, à fonction souvent double, à la fois politique et littéraire. Ces organes ont bien souvent des idées politiques et littéraires engagées. Il était, en effet, de règle aux environs de 1830 de ne considérer la littérature qu'en fonction de l'idéal politico religieux, dont on se déclarait partisan. Se créent ainsi entre 1830 et 1835 des organes d'opinions politiques et littéraires divergentes, dont le but commun cependant est de défendre la vie intellectuelle et culturelle lyonnaise. A ce titre, on peut citer la Revue provinciale (1831 - 1832), de tendance légitimiste, représentant bien l'opinion lyonnaise, de son époque, la Mosaïque lyonnaise (1834), l'Athénée, journal scientifique et littéraire publié par une société de Savants et d'hommes de lettres (1835), l'Épingle, l'Echarpe, littéraire et satyrique (1835), la Fronde, journal de critique littéraire et artistique (1837), l'Entr'acte lyonnais, journal de théâtre (1836-1841) "La Revue Maçonique" et aussi "la Glaneuse", "l'Echo de la Fabrique", "Asmodée". Tous ces journaux, en dépit de leurs antagonismes, sont d'accord sur la nécessité de décentraliser la vie intellectuelle et culturelle française. La multiplicité des courants et des journaux lyonnais n'est qu'un aspect et un corollaire de la Renaissance intellectuelle lyonnaise, autour des années 1830. Nous allons maintenant dépeindre les agents de cette Renaissance.

#### a) Les promoteurs de la Renaissance intellectuelle Lyonnaise.

La Revue provinciale est créée, dès 1831, avec parmi ses fondateurs, A. Nolhac et son beau-frère de Boissieu. Interrogeons-nous sur l'origine sociale et politique de ces hommes : A. Nolhac et de Boissieu appartiennent à l'aristocratie légitimiste de Lyon. Ce sont des collaborateurs de la très légitimiste Gazette du Lyonnais, le journal de Pitrat. Son existence sera éphémère à cause sans doute des difficultés que connaît à Lyon à cette époque la presse légitimiste. Un article de F. Collombet, pourtant critique ultra monarchique et légitimiste l'avoue (1) : "Le parti légitimiste joue véritablement de malheur à Lyon, dans ses journaux. Depuis 1830, il n'a pu arriver à se faire un organe qui ait vécu un peu de temps. Le Cri du Peuple, la Gazette du Lyonnais, le

(1) R. L. 1845 - p. 368.

Réparateur ont péri dans un commun et triste naufrage. Le Cri du Peuple, au vocable révolutionnaire s'était transformé dès le 1er novembre 1831, en Gazette du Lyonnais<sup>(1)</sup>. Cela n'avait pas pu éviter le naufrage à la Gazette du Lyonnais. Pitrat qui avait su jadis donner une rédaction de choix à la Gazette Universelle (1819-1828) n'avait pas su faire de son incapable héritière, un journal digne de son parti, et de la seconde ville du royaume. La Revue provinciale, en dépit de la crise que traversait le parti légitimiste à Lyon, joua un rôle certain au départ du mouvement lyonnais de décentralisation artistique et littéraire. Mais il ne faudrait pas pour cela conclure que les promoteurs du mouvement culturel lyonnais furent des légitimistes "émigrés à l'intérieur" soucieux de reconquérir dans leurs provinces, les prérogatives qu'ils avaient perdues dans la capitale. Ce serait surestimer l'influence du parti légitimiste, dont l'influence n'a pas cessé de décroître à Lyon durant la Monarchie de Juillet. L'unité même du parti disparut. Les Terreaux, domaine d'une bourgeoisie de fabricants, souvent alliés à de vieilles familles nobles par leurs mariages, vont se rallier progressivement au nouveau régime, transigeant avec le siècle quelque peu à la manière de l'Univers, et en passant par la sacristie. Quant au quartier de Bellecour, domaine de la vieille aristocratie lyonnaise, hostile aux nouveaux riches des Terreaux, par principe, souvent ruinée, mais ayant gardé les manières d'autrefois, il demeura intransigeant, s'enfermant dans un légitimisme intemporel (2). Ce serait masquer le profond désir de l'ensemble de la bourgeoisie lyonnaise de s'affranchir plus ou moins de la tutelle artistique et même politique (Cf. Petetin) de Paris. L'idée de la décentralisation littéraire ne fut certes pas l'apanage d'un parti. L'échec et la mort de la Revue provinciale ne verra pas pour autant la mort de l'idée décentralisatrice, bien au contraire.

Un homme va jouer dans le développement de cette idée, un rôle éminent. Il s'agit de Léon Boitel, autour duquel toute une pléiade de jeunes écrivains lyonnais va se grouper.

#### b) La formation de ce groupe de la Revue du Lyonnais.

Il convient, à propos de la formation de ce groupe, d'insister sur le rôle de Marcelline Desbordes Valmore, qui servit d'abord

(1) R. H. L. - 1904 - p. 34 et sq.

(2) R. H. L. - 1904 - p. 34 et sq.

de pôle attractif à cette partie de l'intelligenza lyonnaise que devait bientôt se rassembler autour de Léon Boitel et de sa Revue du Lyonnais.

Les Valmore étaient arrivés à Lyon (deuxième séjour) au printemps de 1827. Ils avaient habité d'abord 1, quai Saint Clair, et en 1830, étaient venus s'installer rue des Augustins (aujourd'hui quai Saint Vincent). Ils fréquentaient un groupe de littérateurs ou de futurs littérateurs parmi lesquels on cite Surgier, Prudhon, le docteur Vinay (1), A. Périer, Etienne, F. Coignet et surtout Léon Boitel (2). C'est grâce à Marceline que Boitel à Paris en 1830 se crée un certain nombre de relations intéressantes dans les milieux favorables au romantisme.

Sans doute, convient-il de présenter certains de ces hommes qui vont le mieux exprimer la Renaissance lyonnaise des arts et des lettres après 1830, et surtout le mieux "théoriser" ce localisme, ce régionalisme avant la lettre. Déjà le manifeste de la Revue du Lyonnais, le 25 décembre 1834, marque une approche assez précise des intentions des promoteurs de la Revue. (2).

"Nous voulons faire une oeuvre toute lyonnaise avec des noms et des matériaux appartenant à notre sol. Fort de l'encouragement que nous ont donné les souscripteurs de Lyon, ou de Fourvière, et riches de l'appui et de l'amitié que nous avons trouvé dans nos collaborateurs, à ce livre nous voulons sur des bases plus larges lui donner une suite, nous voulons étendre à tous les Lyonnais ce que nous avons fait seulement pour sa capitale".

"Notre cadre est grand, comme autrefois les limites de notre province qui comprenait le Forez et le Beaujolais". Cette déclaration d'intentions contient en germe tout l'aspect, défense de la renommée intellectuelle et culturelle lyonnaise qui caractérisera, entre autres aspects, la Revue du Lyonnais, jusqu'en 1848.

Qui était donc celui qui allait animer ce mouvement durant une quinzaine d'années ?...

(1) Cf. Grosclaude R.H.L.F. - 1935 - p. 181 et sq.

(2) Roustan : Un épisode de la décentralisation littéraire à Lyon. Revue du Sud-Est 1906 - Vol. 1 - passim.

Léon Boitel est né à Rive-de-Gier, le 26 octobre 1806. C'était le fils d'un pharmacien de Lyon. Il suivit les cours du Collège de Lyon le futur Lycée Ampère, où il eut notamment pour condisciples Petrus Perlet, Jules Janin, et Hippolyte Paul Jaÿr, plus tard préfet du Rhône, et pair de France (1). M. Boitel père établi à Lyon, et président de l'honorable corps des pharmaciens, désirant trouver en son fils, son successeur, lui fit suivre en 1830 les cours de l'Ecole de pharmacie de Paris (2) mais ce n'était pas là la vocation de Léon Boitel. C'était déjà contraint et forcé qu'il était entré, après avoir terminé ses études classiques, dans l'officine paternelle pour y faire son apprentissage.

Mais il ne rêvait, depuis son plus jeune âge, que de poésie. C'est ainsi qu'il écrit tout jeune un vaudeville "le Mari à deux femmes" qu'il fit jouer aux Célestins et qui fut imprimé dès 1826. Il avait à peine vingt ans. C'est également en 1826 qu'il contribua à la rédaction d'un amusant pamphlet anonyme, qui se donnait pour but de ridiculiser les écrivains royalistes de la ville : "La biographie générale des gens de lettres". Le jeune directeur du "Journal du Commerce" Eugène de Lamerlière était l'inspirateur de cette publication à laquelle avait contribué Boitel, A. Petetin, Kauffmann, un des futurs rédacteurs du pamphlet satirique presque socialiste "l'homme rouge", Auguste Desportes Gaillard, Beuf et le caricaturiste Philippon. Boitel fit, à ce qu'il semble, la connaissance de Marceline Desbordes Valmore (3) et de son mari, l'acteur Valmore, engagé cette année là au Grand Théâtre de Lyon pour y jouer les premiers rôles en 1827. En 1829, son père l'envoya à Paris pour l'éloigner de ce petit groupe d'amis lyonnais qui fréquentent avec lui les Valmore, et partage ses enthousiasmes : Emile Prudhon, Etienne François Coignet, Sébastien Kauffmann. A Paris, il retrouve les Valmore ; Marceline lui fait connaître ses amis : A. Dumas, Michelet, J. Arago, Mme Paradel. Mais il ne reste que six mois à Paris. L'année suivante, pourtant, il a la joie de reprendre le chemin de Paris.

Ce n'était pas, comme son père le croyait, pour suivre les

(1) R. L. 1921 - p. 109-121. E. Vial : La vie et l'oeuvre de Léon Boitel.

(2) R. L. t. I - p. 15 - 1866 - Momblet : Léon Boitel.

(3) R. L. 1921 - p. 109 - 121 - E. Vial : La vie et l'oeuvre de Léon Boitel.

cours de l'Ecole de pharmacie de Paris. Subjugué par les Muses, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans une épître en vers à M. Benoit, Architecte, ayant plus de goût pour la vie littéraire que pour les formules pharmaceutiques, il s'abandonna à la fougue de son imagination (1).

A Lyon, où il retrouvait les Valmore, il continuait à écrire et s'occupait activement du journal "La Glaneuse" où il publiait des vers. Le périodique, qui paraissait sur papier rose, et se disait "journal des salons et des théâtres" prit en novembre 1831 le parti des insurgés lyonnais, fut plusieurs fois condamné et cessa de paraître du 6 mai au 27 septembre 1832.

Lorsqu'il reparut à cette date, son sous-titre portait : "Journal populaire" et il était devenu une feuille politique d'opposition, jusqu'à sa disparition définitive en 1834. Boitel contribua pendant son éclipse d'un trimestre en 1832, à la fondation d'un autre journal des salons, des Arts, de la littérature, des théâtres" et qui prit pour titre "le Pappillon".

Les principaux collaborateurs étaient le chevalier Bard, Berthaux, Gaubert, Sophie Grande, Alexandre Dumas, César Bertholon, Jean Tisseur, sous le pseudonyme de Joannys.

Grâce à Marceline Desbordes Valmore, Léon Boitel à Paris, avait fréquenté certains écrivains; Parmi eux; Sainte-Beuve. Il était revenu de la capitale avec le désir de diriger dans sa ville un mouvement littéraire important, et de grouper les talents et la bonne volonté pour défendre la culture lyonnaise. C'est ainsi qu'en 1833, Léon Boitel acheta l'imprimerie Pelzin, avec un de ses amis. Puis il parvint rapidement à rassembler autour de lui ces bonnes volontés qu'il recherchait. L'imprimerie du quai Saint-Antoine devint le centre où se réunirent Cl. Bertholon, Claudius Billiet (alias Antony) Rénal, Bregnot du Lut, le docteur Brun, Chatelet, Chelle, Fz. Collombet, Coignet, Stanislas Clerc, Jane Dubuisson, peintre et critique d'art, le critique Falconnet, les peintres Raphaël Flacheron, Fonville, Genod, Leymarie le paysagiste, le philosophe Oxanam, J.B. Passeron qui avait été journaliste à la Gazette de France, A. Péricaud, auteur d'une "Biographie des Lyonnais illustres".

Le jeune éditeur menait donc de front son imprimerie, sa col-

(1) R. L. t. I - p. 15 - 1866 - Momblet : Léon Boitel.

laboration à la Glaneuse, la gérance du "Papillon", et celle du "Conseiller des femmes", journal hebdomadaire féministe, de tendance saint simonienne, que dirigeait à Lyon Madame Eugénie Niboyet. Il demeure toujours en relation avec Marceline Desbordes Valmore, qui après avoir quitté Lyon pendant 2 ans, s'y installa de nouveau en 1834. Par son intermédiaire, il étend sans cesse le cercle de ses relations, et fréquente tout un groupe composé de Collombet, Anselme, Petetin, Claudius Billiet, bref toute une jeunesse avide d'action, qui brûlait d'entraîner les Lyonnais à la poursuite de l'idéal poétique des romantiques.

Parallèlement, un autre foyer de vie intellectuelle avait le salon de Ballanche pour centre. Les esprits les plus distingués du temps le fréquentaient. Parmi eux, on peut citer : Camille Jordan, Dugas-Montbel, J. Jacques Ampère, le fils d'André Marie, le peintre R. Revoil, l'abbé de Bonnevie lui-même fort lié avec Chateaubriand. Ce cercle, constitué de la vieille génération intellectuelle lyonnaise, représentait la continuation de cette Société chrétienne, qui avait brillé d'un si vif éclat sous l'Empire.

Le jeune courant Lyonnais qui va se grouper autour de Boitel va finalement se révéler dans sa volonté de défendre Lyon contre Paris, l'héritier du courant de Ballanche, si florissant sous l'Empire. Un des premiers livres, que Léon Boitel imprime, en effet, est "Lyon, vu de Fourvière", esquisses physiques, morales et historiques. C'est avant la Revue du Lyonnais, un ouvrage apolitique, parvenant à rassembler des écrivains de toute opinion, pour présenter des écrits sur Lyon, et défendre une culture spécifiquement lyonnaise. Tous les écrivains lyonnais, sans distinction de parti, vont y collaborer. C'est un libéral en effet, qui en rédigea la préface, tandis qu'un catholique ultra, F. Collombet, apporta également sa collaboration avec le groupe des catholiques militants. Récemment condamné pour un article paru dans "Le Précurseur" où il était rédacteur, J. Pétetin, que l'avocat républicain J. Favre était venu défendre, lançait de la prison de Perrache, où il était emprisonné, un appel à la décentralisation politique sans laquelle, il estimait toute décentralisation littéraire impossible. Il reconnaissait cependant les efforts des écrivains locaux pour décentraliser la vie culturelle et artistique lyonnaise. Parmi eux, il citait élogieusement Mme Desbordes Valmore, Kauffmann, journaliste à la Glaneuse, Bregnot du Lut - Berthaud et Veyrat. Les articles qui suivaient étaient signés par quelques amis parisiens de Boitel, (Michelet, A. Dumas, J. Arago) et par ses confrères lyonnais Collombet, César Bertholon, A. Péricaud, par le peintre Jane Dubuisson et la saint simonienne Eugénie Niboyet.

Cet ouvrage, par sa volonté de regrouper des écrivains de toutes tendances pour défendre Lyon préfigure déjà la Revue du Lyonnais.

Pourtant, "Lyon vu de Fourvière" penche du côté du mouvement "contre la "résistance". N'oublions pas que, politiquement, en 1834, Boitel était un élément avancé. Après les émeutes républicaines d'avril 1834, il fit, à son tour, la connaissance de ces prisons de Perrache, où avait été écrite la préface de Lyon vu de Fourvière. A la suite sans doute d'un article paru dans la Glaneuse, après les journées d'avril 1834, il avait été condamné à quelques semaines d'emprisonnement. Madame Marceline Desbordes Valmore le félicita par ailleurs le 23 juin 1834 de sa mise en liberté. (1)

Elle lui avait écrit de Rouen huit mois auparavant: "Savez-vous que l'on fait des revues, partout; en Bretagne, à Rouen, la littérature s'éveille".

L'influence de Marceline Desbordes Valmore n'est donc pas niable dans la décision de Boitel de créer une revue. Ce projet se matérialisa ainsi le 25 décembre 1834 où parut la préface du premier numéro de la R. L. (Cf. supra).

Un appel imprimé dès le premier numéro du nouveau périodique était un véritable manifeste qui prolongeait et approfondissait la signification de la préface : Il (Léon Boitel) voulait faire une oeuvre lyonnaise avec des matériaux appartenant à notre sol. Etre originaire de Lyon ou habitant du Lyonnais ou traiter un sujet, qui intéresse notre localité, telles sont les conditions exigées de quiconque voudra prendre place à nos côtés".

Ainsi, les idées de décentralisation politique et administrative exprimées par A. Petetin ne sont que la théorisation d'un très vieux courant lyonnais, qui se dresse contre la domination intellectuelle et idéologique de Paris, s'exprimant d'abord sous le 1er Empire à travers la Société chrétienne de Ballanche et d'A. M. Ampère. Il va peu à peu gagner toutes les sphères de l'intelligenza lyonnaise. La nécessité sera ressentie après 1830 par des Lyonnais de toutes tendances d'unifier autour d'un organe commun cette tendance à l'autonomie culturelle et intellectuelle de Lyon par rapport à Paris. Cependant, les fondateurs de la Revue du Lyonnais auront des vues littéraires et politiques précises.

(1) E. Vial. La vie et l'oeuvre de Léon Boitel.  
R. L. 1921 - p. 109 à 121.

Pour étudier les vues littéraires et politiques de la Revue du Lyonnais, il convient d'étudier le mouvement politique et littéraire lyonnais après 1830 à travers l'image qu'en donnent diverses revues lyonnaises dans ses prémisses et ses débuts. La grande diversité de ce mouvement ainsi apparaîtra, mais en même temps ses lignes de force et son unité fondamentale. Nous pourrons ainsi situer le Revue du Lyonnais dans le mouvement culturel lyonnais, même si elle prétend l'englober tout entier, en être la forme et la conscience. Nous saurons donc si la Revue du Lyonnais est bien l'élément unificateur du mouvement culturel de défense de Lyon contre Paris, ou si elle n'est qu'un appendice du mouvement culturel lyonnais, s'en autoproclamant l'émanation et la conscience.

## B - L'idéologie du mouvement culturel lyonnais.

### a) Les prémisses du mouvement culturel lyonnais.

Nous allons pour étudier les débuts de ce mouvement culturel lyonnais, considérer les aspects caractéristiques qui se dégagent de la lecture de très nombreux journaux lyonnais autour des années 1830. A leur lecture, nous sommes amenés à nous poser le problème des rapports de la politique et de la littérature dans la vie culturelle lyonnaise autour de 1830. Une position politique implique-t-elle une position littéraire déterminée ? A ce propos, dans le Cours de littérature de F. Collombet, se trouve un article intéressant qui éclaire ce problème. Au début (de la bataille romantique), y apprend-on, les catholiques de province, se sont détournés du romantisme pratiqué et défendu par des hommes hostiles à la religion. Hugo, voulant définir le romantisme, l'appelle le libéralisme en littérature. Or, le libéralisme est l'épouvantail d'un grand nombre de catholiques, et ceux-ci ont dû renier la littérature libérale au nom même de leur religion". Par suite, on comprend qu'il fut de règle alors de ne considérer la littérature qu'en fonction de l'idéal politico religieux, dont on se déclarait partisan. La position des divers organes d'expression de la vie intellectuelle lyonnaise sur la question littéraire du romantisme peut donc être heuristique, et permet d'exprimer des clivages politiques intéressants.

Entre 1830 et 1833, en effet, une position littéraire favorable au romantisme, ne peut qu'aller de pair avec des sympathies politiques



pour le mouvement, et même dans le cas des journaux les plus avancés, pour la République. Au contraire, une position d'hostilité marquée envers le Romantisme trahit alors souvent une position politique conservatrice et même réactionnaire.

"Ainsi deux camps politico-littéraires, ou politico-religieux sont alors nettement délimités. Avec les romantiques sont les hommes réputés du siècle et du mouvement, la jeunesse universitaire qui embrasse les idées nouvelles, avec les classiques, les catholiques obligés de suivre les littérateurs de la Révolution et de l'Empire!" Les affirmations de F. Collombet se trouvent confirmées par l'analyse des faits.

En lisant le numéro 91 de la très catholique et très antilibérale Gazette de Lyon, nous pouvons découvrir un réquisitoire ardent contre Hernani de V. Hugo (18 mars 1830).

"Le libéralisme a pour objet de bouleverser les monarchies: le romantisme qui se proclame le libéralisme de la littérature se propose pourtant de proscrire le goût, de faire rétrograder notre éducation littéraire jusqu'aux temps des Ronsards et des Chapelains. La fidélité de la Gazette de Lyon aux vieux idéaux du classicisme particulièrement prouvée par l'allusion à Chapelain et Ronsard est caractéristique. Le libéralisme en littérature est assimilé au libéralisme en politique, et à ce titre, tous deux sont également honnis. (1).

Les fondateurs de la revue l'Athénée, journal scientifique et littéraire né en février 1835, déclarent dans un prospectus présentant leur revue "que la chaire évangélique sera l'objet d'une attention toute pleine du respect qu'elle commande, et des convenances qui doivent l'entourer".

Ainsi, ne sommes-nous pas surpris, de lire à la quatrième livraison (15 février 1835) un article signé Tranchand, membre de la Société littéraire de Lyon, qui est une violente diatribe contre le romantisme. L'article s'achève par un essai de définition de la pensée de

(1) Gazette de Lyon - novembre 1829 - août 1830 - B.M. 159 513.

l'avenir et par une allusion à Lamartine, qui est considéré, lui, comme un véritable poète pénétré de sa mission.

L'Athénée, c'est bien visible, est donc, en fait, réactionnaire et anti-romantique. Comme dans le cas de la Gazette de Lyon, les opinions politiques et littéraires sont donc étroitement liées. Anti-romantisme et anti-libéralisme coïncident généralement étroitement.

Les opinions politiques et littéraires du "Courrier de Lyon" ne font que renforcer la validité de notre hypothèse. Les rapports entre politique et littérature apparaissent extrêmement étroits.

Voilà en effet, la position du Courrier de Lyon dans la querelle romantique. C'est un journal orléaniste, dont le réel auteur est Monfalcon, auteur d'une "Histoire monumentale de la ville de Lyon" à la valeur fort discutée.

"Quels ouvrages se présentent pour remplacer les vieux chefs d'oeuvre. Des pièces insensées, dans lesquelles l'exagération des effets, l'incorrection du style, et la violence des moyens sont en harmonie complète avec les données principales toutes prises en dehors de la convenance, du sens commun et de la vérité. Ce n'est plus la société élégante et l'homme tel qu'il est dans tous les temps que les auteurs s'attachent à peindre. Leur monde est un monde fantastique où quelques éclairs de passion brillent à peine au travers de ténèbres épaisses, leur poésie un cauchemar, leur scène, une scène sotte, folle, corruptive du bon goût et du bon sens". (1)

Telle est la doctrine du Courrier de Lyon. Elle repousse l'art romantique dans le théâtre, comme faux, anormal, violent, sortant des justes bornes d'une humanité générale. La position du Courrier de Lyon, tout aussi réactionnaire que celle de la Gazette de Lyon, ou de l'Athénée est cependant déjà beaucoup plus habile dans sa formulation.

Elle se couvre du voile de l'universalité de la vérité pour attaquer le romantisme comme monstrueux ne se démasquant pas en tant que réactionnaire. Sa prise de position annonce un style de polémique plus moderne et plus habile. Le Courrier de Lyon, journal de juste milieu se veut objectif, comme l'annonce l'étiquette politique qu'il se donne. En fait, il convient donc de se méfier de l'objectivité du juste milieu centriste. Le Courrier de Lyon ne pouvait, en effet, admettre les écarts d'imagination que se permet l'auteur d'Hernani, et qui lui semble menacer l'ordre social.

(1) Cf. Grosclaude - R. H. L. F. - p. 181 et sq. 1935.

Ces prises de position anti-romantiques de journaux légitimistes ou "juste milieu" peuvent paraître paradoxales, quand on sait que les premiers romantiques comme Chateaubriand ou même Lamartine, à ses débuts, se voulaient des restaurateurs de l'alliance du trône et de l'autel. Contre le néo-classicisme napoléonien sclérosé dans un culte artificiel des classiques, Chateaubriand n'avait-il pas réhabilité le Moyen-Age chrétien, tenu dans la période précédente pour l'âge obscurantiste pour excellence ? Mais en 1830, la querelle d'Hernani le montre aussi bien à Paris qu'à Lyon, la cause romantique s'est tout à fait séparée des idées légitimistes et catholiques.

Les journalistes de l'opposition de gauche vont au contraire, se faire des défenseurs ardents des idées nouvelles, romantiques. Le Précurseur qui se dit constitutionnel, mais qui est acquis aux idées républicaines loue plus d'une fois Ch. Nodier, Hugo, Dumas.

L'écho de la Fabrique, né en 1833, qui se dit industriel et littéraire, journal républicain et presque socialiste, exprime avec vigueur les revendications des ouvriers de la soie au cours de ces années 1833 - 1835, où le prolétariat lyonnais s'agite beaucoup, sans prendre cependant conscience de sa force de classe autonome. Il consacre d'assez nombreuses notices au saint simonisme et à Fourier. Par ailleurs, il fait grand éloge de Béranger, de ses odes sublimes. Il félicite Hugo et Béranger d'entretenir dans une époque de corruption le culte de Napoléon.

Cette apparente confusion idéologique est caractéristique de la France en 1830. Le nationalisme et le bonapartisme seront longtemps une idée de gauche. Louis Napoléon Bonaparte se voudra à la fois promoteur de l'extinction du paupérisme et le continuateur de l'oeuvre de Napoléon 1er.

Intéressante également est la collection de la Glaneuse pour connaître la liaison étroite établie alors ouvertement entre littérature et politique dans la vie littéraire et culturelle à Lyon. Cette feuille, née le 16 juin 1831, fut littéraire à son début. Elle prit partie lors de l'émeute de novembre 1831 pour les insurgés. Elle devint ensuite un journal d'opposition démocratique et républicaine. Elle changea même son titre en novembre 1832, en celui de journal populaire. Et, à travers les secousses qu'elle subira sans cesse, (son gérant sera maintes fois emprisonné à la suite de retentissants procès. La place des rubriques littéraires y diminua constamment. Dans le domaine littéraire, elle professe une sympathie confinant à l'enthousiasme, pour le romantisme.

La représentation de la pièce d'Alexandre Dumas "Antony" en août 1831, au Grand Théâtre de Lyon lui inspira des commentaires

enthousiastes. Une série de plusieurs articles est consacrée à cette pièce. Le troisième est le plus digne d'intérêt, en ce qu'il révèle la réaction du public lyonnais en face d'un drame romantique (1).

"Antony" a été applaudi par les uns avec fanatisme et sifflé par les autres avec trop de rigueur. Cela montre bien à quel point la légende de la froideur du public lyonnais n'est qu'une fable sans fondement. Une trop grande passion ne cessera d'agiter tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle le public des théâtres lyonnais, et maintes représentations seront fort agitées. Essayons donc de discerner les réactions de la population lyonnaise aux idées du temps.

Des citations de la Glaneuse à propos d'"Antony" éclairent d'un jour nouveau les réactions du public lyonnais en théâtre :

"A la seconde représentation, le public a paru mieux sentir et comprendre le rôle d'Antony. Aussi, les sifflets ne se sont-ils fait entendre qu'à la fin de l'ouvrage pour mourir étouffés sous le bruit des bravos et des applaudissements".

La Glaneuse voit d'ailleurs dans le succès de cette représentation une date importante. Elle y voit un épisode de la lutte entre la génération qui arrive, et celle qui s'en va "Ceux qui ont applaudi sont, en effet, ces jeunes hommes pleins d'ardeur, amis de toute régénération et favorisant le génie jusque dans son audace. Les seconds sont ceux qui ne vivent, et ne voient qu'en arrière, qui veulent qu'on se rapetisse à leur mesquine intelligence et n'admettent aucune oeuvre si elle n'est jetée dans le moule d'Aristote. La position engagée de la Glaneuse ne se dément pas à propos de la représentation de Notre Dame de Paris de Hugo. Le 11 janvier 1832, on donne aux Célestins : "Notre Dame de Paris", drame de V. Hugo, tiré d'un roman de Hugo. La pièce avait été reçue au Grand Théâtre, mais M. Singier directeur, avait reculé devant une avalanche de lettres anonymes. Une cabale fut montée, pour la première représentation, qui fut houleuse : les bravos retentissent à la seconde. Voici les enseignements que nous donne la Glaneuse : "Empilés sur tous les bancs de l'amphithéâtre, cette vipère (la cabale) jetée là par des personnes qui parlent du respect dû aux propriétés, a sifflé courageusement, et si elle a succombé, respectons le courage malheureux" "Notre Dame de Paris a donc réussi, bien que l'auteur fut un de ces gens de rien, un de ces incendiaires qui ont l'audace de prendre le parti des ouvriers qui se meurent de faim".

(1) La Glaneuse - juin 1831 - 23 mars 1834 - 5719.

Ce nouvel exemple le montre bien : la Glaneuse salue en Victor Hugo un écrivain d'avant-garde en politique comme en littérature. Ces deux domaines sont associés, ne l'avons-nous pas constaté déjà, lorsque nous avons reproduit le felleux et violent article de la Gazette de Lyon contre Hernani.

L'antagonisme politique fort vif en 1830 entre la Résistance et le Mouvement se traduit bien dans les journaux lyonnais par des antagonismes littéraires et politiques, fort violents. Il est difficile cependant, de faire correspondre ces termes de résistance et de mouvement à nos termes actuels de droite et de gauche. Le mouvement en ces années 1832 se caractérise surtout par des appels au patriotisme et même à la guerre, bien que la Glaneuse défende les revendications ouvrières et aspire à la République.

Il n'est donc pas étonnant de constater que deux organes avancés, comme la Glaneuse et l'Echo de la Fabrique témoignent beaucoup de faveur aux manifestations littéraires du culte de Napoléon. La légende napoléonienne est vivace, et influence beaucoup les républicains de l'époque. Nous avons déjà pu constater cet état d'esprit dans un journal avancé comme l'Echo de la Fabrique. Nous allons le discerner tout aussi significatif d'une atmosphère de l'époque dans la Glaneuse, qui consacre le 12 juillet 1833 un fervent article à la pièce intitulée "La République, l'Empire et les Cent Jours", épopée dramatique offerte par le Grand Théâtre à l'avidité des Lyonnais "une foule énorme garnissait la salle Janin, l'acteur se fit admirer dans le rôle de Napoléon."

Ni la politique étrangère d'apaisement, ni la politique intérieure de répression du mouvement ouvrier naissant ne trouveront évidemment grâce aux yeux de la Glaneuse qui deviendra au cours des années 1832 et 1833 et jusqu'à sa fin (1834) un journal d'opposition de plus en plus franchement hostile au régime de Louis-Philippe. Pour elle, la littérature n'est que l'arme d'un combat social et politique. Engagement politique et littéraire ne peuvent donc qu'être intimement liés. Il faut aussi bien considérer que la littérature était alors une arme politique de par la nécessité de la conjoncture. Les journalistes gardaient encore en mémoire les sévères lois sur la censure du règne de Charles X. Et l'engagement littéraire virulent n'était souvent qu'un palliatif pour tourner les lois sur la censure. On critiquait l'ordre littéraire établi, faute de ne pouvoir critiquer l'ordre politique établi. Malgré l'assouplissement des lois sur la Censure aux débuts de la Monarchie de Juillet, les habitudes prises de contestation littéraire, tenant lieu de contestation politique et souvent la masquant, ont persisté durant toute la Monarchie de Juillet. Ce développement de la presse politico littéraire évoque à maints égards la Russie des années 1865, où les feuilletons

"littéraires" pour déjouer la censure, d'un <sup>"</sup>pisarev<sup>"</sup> passionnaient toute l'intelligenza progressiste russe.

Ainsi, les positions littéraires de la Glaneuse, dont J. Arago, Kauffmann, L. Boitel furent des collaborateurs, ne servaient-elles que de masque à des positions politiques. "Il faut, dit-elle, que la Muse parle au siècle son langage, si elle veut être écoutée, et la poésie doit, sous peine de mort devenir philosophique (c'est-à-dire en dernière analyse politique) et historique. Nous retrouverons dans cet organe du "Mouvement" l'idée si moderne que l'art est nécessairement engagé, qu'il n'y a pas de littérature dans l'absolu.

Divers autres pamphlets de gauche auxquels se réfère souvent la Glaneuse, paraissent à Lyon à cette époque. Citons Asmodée, rédigée par L.A. Berthaud et Kauffmann que nous allons retrouver en compagnie de Léon Boitel dans l'équipe fondatrice de "Lyon vu de Fourvière" et "L'Homme rouge" qui ne dura que jusqu'au 25 août 1833. Sainte Beuve y fait allusion dans ses "Nouveaux Lundis" en ces termes "L'Homme rouge" n'est qu'un insulteur à rimes riches.

Les antagonismes politiques et littéraires étaient fort intimement mêlés aux lendemains de 1830 à Lyon. Mais cela signifie-t-il que les jugements littéraires de cette époque correspondent uniquement à des finalités politiques ? Ne peut-on trouver de bons reflets littéraires de l'opinion Lyonnaise, dans ces années suivant 1830. La Revue provinciale fondée par Nolhac et de Boissieu semble, à ce titre, assez intéressante, car elle publie des articles soit favorables, soit défavorables au romantisme, et elle semble, malgré les opinions légitimistes de ses fondateurs, constituer la première tribune littéraire lyonnaise, où des opinions favorables ou défavorables à tel ou tel auteur romantique pourront s'exprimer successivement.

Il en est ainsi pour Victor Hugo, deux fort longs articles exprimant des opinions divergentes, seront consacrés aux "Feuilles d'Automne" dans les numéros de novembre et de décembre 1831 de la Revue provinciale. Le premier feuilleton consacré à cette oeuvre est une partie de la préface, et reproduit des extraits de la pièce "La prière pour tous". Cet article est oeuvre du publiciste ultramontain François Zénon Collombet (1)

(1) R.P. publiée à Lyon - Lyon 1831 (1ère année) - 1832 -2vol in 8 - B.M. 356 003.

Ne nous étonnons donc pas que pour le critique la supériorité de Hugo ne se manifeste que lorsqu'il touche à la religion et que la prière pour tous soit à peu près le seul poème de l'oeuvre que le critique admire. Mais voici ce qu'en écrit Collombet "En lisant cette ode ravissante de poésie et d'onction qu'il adresse à sa fille, ne croirait-on pas entendre l'harmonieuse voix de Lamartine. Il est bien significatif que le plus grand éloge que le critique puisse faire de V. Hugo, c'est de le comparer à celui qui est encore le grand poète catholique français.

Malheureusement, à l'exception de la pièce intitulée "Pour les pauvres" on nous fait constater que rien dans ce volume ne ressemble à "la prière pour tous". Tout ramener à la religion, et à Lamartine, voilà donc la tendance essentielle de ce critique lyonnais.

On blâme la préface qui fourmille de paradoxes, de rêveries littéraires et artistiques : on fait une énumération complaisante des défauts de V. Hugo, de ses originalités, de ses manies littéraires. Et Collombet de lui reprocher : confusion des genres, césures transposées, alexandrins brisés, expressions hasardées, figures bizarres, personnifications singulières et tordues. Cette série de reproches ne suffit pas apparemment à Collombet qui critique de plus Hugo pour ses sujets insignifiants, inintelligibles, ses locutions prosaïques et triviales". Collombet ne lui concède que sa supériorité lorsqu'il touche à la religion.

La sévérité pour Hugo du critique François Zénon Collombet admirateur de Lamartine et de Sainte-Beuve, peut surprendre. Elle caractérise pourtant bien la mentalité du parti de la résistance lyonnais catholique et légitimiste.

Paraissant dans le numéro suivant de la Revue provinciale, un deuxième article plutôt favorable à Victor Hugo, à l'inverse du précédent paraîtra sous la signature de H. Cet article reprend des thèmes qui peuvent caractériser un état d'esprit politique et littéraire moins hostile au mouvement romantique.

H. n'écrit-il pas, en effet, "Jamais, poète ne fut plus fils de son siècle, ne s'isola moins du tourbillon du monde et des choses".

L'auteur de l'article montre ensuite combien les idées politiques de l'auteur ont changé depuis l'époque déjà lointaine où il écrivait des ballades médiévales, et pourtant, écrit-il, "il n'a pas renversé des autels dans la boue, il a mis une sorte de dignité dans son apostasie".

L'auteur de l'article admit, au contraire, que les doctrines littéraires de l'auteur n'ont pas tellement varié "déjà dans ses jeunes essais, il est aisé de reconnaître une imagination impatiente d'une sphère nouvelle".

Pour démontrer la permanence des idées littéraires de V. Hugo, le critique de la R. P. cite la préface des Odes de 1824 ; et surtout la fameuse préface des "Orientales" où se trouvait posé le problème de la liberté dans l'art "Tout a droit de cité en poésie" disait V. Hugo.

Les intentions de l'auteur, tout comme son style, sont également jugés assez équitablement. L'auteur des Feuilles d'Automne apparaît pour H. comme le "reflet de son siècle"... "Avec les Feuilles d'Automne, nous <sup>à</sup> non point une peinture effrayante de vies humaines en proie à la fatalité, mais des délassements intimes du coeur, de la mélancolie qui se cache, comme dans la nature, sous les images du bonheur". Et au lieu de limiter ses éloges à la seule pièce "La prière pour tous". Le critique cite avec bonheur Ce siècle avait 2 ans, la pièce à un voyageur (Ode à Lamartine).

Cette critique est originale en son temps par le ton. Elle ne sert pas de prétextes à des déclarations politico-littéraires enflammées. En ces temps de passions politiques et littéraires, elle étonne par sa perspicacité et sa justesse. Les intentions politico littéraires du critique restent en arrière-plan. Elles ne donnent pas le ton à la critique. Ainsi, par sa manière de sérier les problèmes, cette critique apparaît méthodologiquement bien différente des critiques de la Gazette du Lyonnais qui se réduisent à des diatribes contre le libéralisme représenté par Hernani ou de celles de l'Echo de la Fabrique qui visent à faire l'éloge du libéralisme en politique. La finalité même de la critique de H. semble autre que celle des critiques que nous avons pu analyser auparavant. Elle permet de s'apercevoir que les antagonismes politico-littéraires n'ont pu parvenir à étouffer les débuts d'une critique proprement littéraire, visant à considérer les mérites proprement esthétiques et poétiques d'une oeuvre.

La rédaction pourtant catholique et légitimiste de la Revue provinciale avait publié en guise de préface à son premier numéro des réflexions sur le mouvement littéraire actuel. On y remarque "la nécessité pour la littérature de se renouveler et de puiser ses inspirations dans la personnalité même de l'homme. Et les auteurs de cette



préface de protester "contre une imitation fade et rebutante, et tout en respectant les règles immuables fixées par la Raison, ils réclament le rajeunissement de la poésie par tout l'apport d'un lyrisme personnel, même intime. L'apport du romantisme à la littérature française se traduit donc d'abord par l'épanouissement du lyrisme personnel et intime. Ne nous étonnons donc pas que les poètes romantiques préférés de la R.P. sont les élégiaques Lamartine et Marceline Desbordes Valmore. Cette idée que la R.P. se fait du romantisme, elle n'est pas la seule à la défendre à Lyon. La plupart des journaux lyonnais privilégiés d'abord dans le romantisme son aspect élégiaque et tous, aussi bien l'Athénée que la Gazette du Lyonnais, que l'Echo de la Fabrique mettent au premier rang parmi les poètes romantiques les élégiaques Sainte-Beuve et Marceline Desbordes Valmore. Ceci montre que les élites lyonnaises par delà des divergences politiques momentanées partagent des idées et des goûts communs. Ce clivage entre libéraux pro-romantiques et anti-libéraux anti-romantiques demeurera éphémère. Plutôt que de se quereller verbalement pour ou contre le romantisme, l'intelligenza s'accordera rapidement sur une certaine idée du romantisme, élégiaque et tendre, bien différent du romantisme scandaleux pour un Lyonnais d'un Gautier ou du V. Hugo de Hernani.

Ainsi, même des hommes réputés libéraux comme A. Petetin, le collaborateur de Boitel, témoigneront leur mépris de ce romantisme tapageur. Lorsque parut "Lyon vu de Fourvière", ce jeune auteur y parlait de la chute du romantisme avec un dédain superbe "cette école, dit-il, parce que M. Jouy est un fade et lourd écrivain croit devoir inventer une espèce de littérature sauvage (1)...

Ces dandys de l'intelligence ont succombé sous le ridicule de leur impuissance, finalement ils s'en sont allés, chassés par les sifflets, dès que le public, un peu étourdi d'abord par leur imperturbable aplomb fut revenu de sa surprise, et les eut jugés de sang froid".

Les analyses, que nous avons faites des deux principaux groupes politico-littéraires antagonistes à Lyon après 1830 ne doivent pas amener à transformer la polémique entre ces deux groupes en antagonismes irréconciliables. Des éléments de conciliation ont toujours existé entre les deux groupes. Les jeunes gens, qui en étaient les animateurs étaient issus de milieux semblables : la bourgeoisie lyonnaise, classe dirigeante de la ville. Bien que des rapports aient toujours existé

(1) Lyon vu de Fourvière - Préface XII XIII - Boitel ed. 1833.

entre les deux groupes, il semble qu'historiquement les rapports entre les deux groupes se sont déroulés selon deux phases : Dans la première, qui chronologiquement, s'étend de 1830 à 1833 environ l'enthousiasme et les passions nées de la Révolution de 1830 ne se sont pas encore éteints, et partisans du mouvement et de l'ordre établi ou résistance s'affrontent assez violemment à travers la défense ou la critique violente du romantisme. Puis à partir de 1835 les passions s'apaisent, la conjoncture politique change. Les dernières tentatives révolutionnaires ont été écrasées dans le sang. Les ferments d'unités subsistant entre les deux groupes politico-littéraires jusque là rivaux permettent d'envisager un reclassement des opinions politico-littéraires, et un apaisement des polémiques.

A partir de 1835, les polémiques sur le romantisme vont s'apaiser. Des rapprochements se font, et la volonté de défendre la spécificité de la pensée lyonnaise se répand. Ce mouvement est facilité par l'idéologie d'une grande fraction de la bourgeoisie lyonnaise. L'aspect chrétien du romantisme ainsi, plaît à toutes les catégories éclairées de la bourgeoisie lyonnaise. Depuis le fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la réaction thermidorienne, la bourgeoisie lyonnaise est réconciliée avec l'autel. Toutes les raisons qu'a Collombet d'aimer un certain romantisme lyrique et chrétien, l'intelligenza lyonnaise les partage. Chateaubriand et Lamartine n'ont-ils pas puisé à la source religieuse. V. Hugo n'a-t-il pas eu le dessein de substituer aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne, les couleurs neuves et vraies de la religion chrétienne. Les Lyonnais cultivés pensaient ainsi tout comme Collombet, que le romantisme avait fait oeuvre chrétienne parce qu'il avait tiré de l'oubli le Moyen-Age, puisqu'il avait remis en honneur l'étude et les mœurs de ces siècles, dont la piété fut ardente et naïve. Ainsi, toutes les remarques de style et de versification n'enlèveront, ni aux Odes, ni aux Feuilles d'Automne, le mérite d'avoir une inspiration presque évangélique. Pour maints lyonnais, en effet, les doctrines littéraires de V. Hugo n'ont pas autant varié que ses croyances politiques.

Cet état d'esprit de la bourgeoisie lyonnaise explique en partie la facilité avec laquelle, Boitel un républicain pourtant, fera l'union sacrée de tous les esprits cultivés lyonnais autour de sa revue. Il s'attachera en effet, les services de collaborateurs légitimistes et républicains, ceux de l'ultramontain légitimiste François Zénon Collombet, aussi bien que ceux des républicains Kauffmann, Petetin et Bertaud : Le ralliement du légitimiste Collombet au républicain Boitel, s'explique par l'hostilité des légitimistes "émigrés de l'intérieur" aux idées parisiennes en général et au roi bourgeois en particulier.

Plus généralement, la base de ~~la~~ classe des journalistes lyonnais qu'ils aient été à l'origine de la Résistance ou du Mouvement est la même : la bourgeoisie, classe dirigeante lyonnaise. Cela explique que la plupart d'entre eux se soient retrouvés autour de Boitel pour défendre "Lyon contre Paris". Dès ce moment, la polémique sur le romantisme, ne pouvait que décliner. La fondation de l'Athénée en 1835, ne représente qu'une survivance attardée des tendances polémistes de la période précédente : Son antiromantisme d'autre part, annonce le déclin du romantisme.

#### b) Les débuts du mouvement culturel lyonnais.

De nombreux petits journaux, souvent éphémères, contenant parfois des indications intéressantes sur la vie culturelle à Lyon, dans les années 1835-1837 apparaissent. Ils expriment le tournant que vient de prendre sous l'impulsion de Boitel la vie intellectuelle lyonnaise : Outre des journaux, que nous avons déjà cités comme l'Athénée, apparaissent dans ces années 1835-1837, l'Echarpe (à laquelle Léon Boitel collabora d'ailleurs) qui dura d'octobre 1836 à juillet 1837. Il se disait un journal musical, artistique et littéraire, l'Epingle journal littéraire qui vécut pendant l'année 1835, la Fronde, qui parut de janvier à fin septembre 1837, l'Entr'acte lyonnais dont la publication commença en janvier 1838, et il convient de mettre à part la Revue maçonnique de Lyon dont la publication ne commence qu'après 1838.

Dans l'Echarpe, déjà le conflit romantisme classicisme semble s'atténuer. On y trouve surtout des pièces mises en musique, telles la Femme du Marin, paroles inédites de Madame Desbordes Valmore, musique d'Eugène Parturel, A quoi pense-t-il, paroles de Mme Emile de Girardin (Delphine Gay) musique du même Parturel, des histoires attendrissantes, telle une Mère de Léon Boitel qui contient, entre bien des facteurs un passage d'une exaltation très romantique sur le rôle et la destinée du poète

"Artiste ou poète ! oui voilà ton lot, le seul digne de toi. Piller la nature, la voler sans rien lui ôter, rendre à chaque passion son langage, faire parler le coeur avec ses mille sentiments, ses mille nuances, ses larmes et son rire, tout comprendre, tout sentir, être poète, être artiste enfin". Abandonnant les polémiques littéraires

de la période précédente, auxquelles n'a pas renoncé l'Athénée, ce journal cite parmi les noms magiques et justement célèbres ceux de Béranger, Chateaubriand, A. Dumas, V. Hugo, Casimir Delavigne, G. Sand et Balzac. Il déplore par contre, le monopole qu'exerce le matador Scribe, qui règne sur le trône d'or du vaudeville et de l'opéra, tandis que des génies puissants végètent.

La même tendance à concilier des tendances littéraires autrefois adverses, et à abandonner la défense d'une politique à travers la défense d'une oeuvre se retrouve dans l'Epingle.

L'Epingle débute (21 janvier 1835) par une affirmation d'indépendance régionaliste, comme dès 1830 la Revue provinciale, ou au même moment la Revue du Lyonnais de Boitel. A la question : Un journal littéraire peut-il plaire à Lyon, elle répond oui, "autant qu'il cherchera à Lyon son aliment, son inspiration et ses sujets" (1). Tâche qui n'est point malaisée, car de toutes les villes de province, Lyon est, sans contredit, celle qui a le moins emprunté à Paris".

Un article fort suggestif caractérise l'attitude mentale du public lyonnais, en face du théâtre moderne, et tente d'expliquer cette attitude :

"La première condition d'un ouvrage théâtral pour intéresser et émouvoir, c'est de révéler par des rapports généraux et même par des rapports particuliers, les sentiments qui s'allient aux moeurs ou aux habitudes de ses auditeurs. Les productions dramatiques de l'école moderne, ou plutôt du nouveau genre, considérées sous ce point de vue, ne pouvaient inspirer un grand intérêt à Lyon ville toute positive où le théâtre est considéré comme un délassement, et non comme un art libéral". Comme ce jugement abruptement formulé, justifie bien sans le vouloir le mépris de Stendhal ou d'A. Dumas pour Lyon, ville marchande où l'art est sans cesse déprécié. Ainsi Lucrèce Borgia, Clotilde, et autres pièces qui avaient été appréciées à Paris n'ont eu que de tièdes succès à Lyon. Et l'auteur de cet article de conclure "La sympathie ne se fait pas, elle se cherche et elle se trouve ; c'est au directeur des théâtres de Lyon à bien se pénétrer de la position de son public et à former son répertoire en conséquence". Avec ce jugement démagogique et utilitaire, nous sommes bien loin des polémiques souvent idéalistes, pour ou contre le romantisme des journaux des années 1830. Nous

(1) Cf. L'Epingle - Janvier 1835 - n° 1 in Grosclaude - R. H. L. F. - 1935 - p. 200

voyons, par contre, apparaître ce qui va être la préoccupation des journalistes lyonnais dans la décennie suivante, défendre la spécificité et l'originalité d'une certaine mentalité lyonnaise contre les prétentions parisiennes. Et ce souci, nous le trouvons exprimé en des termes certes assez discutables, dans cet article de l'Épingle.

Le théâtre, compris comme délassement... Voilà pourquoi sans doute, les oeuvres de Scribe poursuivent leur brillante carrière : les Lyonnais peuvent l'applaudir au Grand Théâtre où l'on donne *Gustave III*, opéra historique dont Auber fit la musique. Scribe est également à l'affiche au Gymnase, second théâtre de Lyon, depuis que la salle des Célestins était en réparation. Un incendie le détruira en 1840. Au Grand Théâtre, de nouveau, la *Muette de Porteci*, Scribe et Delavigne, musique d'Auber, fait concurrence à Angelo d'A. Dumas. Cette dernière pièce fut jouée au Gymnase dans les premiers jours d'août 1835. La province ne fut pas longue cette fois, à accueillir le drame de ~~Hugo~~ Dumas. La première représentation avait eu lieu au Théâtre Français le 28 avril. Le journal lyonnais note qu'il y avait peu de monde, et en trouve l'explication dans la présence de Virginie Dejazet qui donne une série de représentations et fait accourir le public lyonnais. Cette explication donnée par le journal lyonnais dénote l'importance pour le public de la personnalité de l'acteur ou de l'actrice, qui fait souvent plus dans le succès d'une pièce que l'intrigue et le genre de la pièce.

Angelo d'A. Dumas est qualifié de drame essentiellement moderne, avec ce style bizarre qui effarouche les oreilles routinières, mais au milieu duquel se trouvent de belles et bonnes choses". Comme on le voit, la critique de l'Épingle ne s'engage guère dans la bataille pour ou contre le romantisme, et ce trait est caractéristique de la période qui s'ouvre à Lyon à partir de 1835.

Lorsque naît la Fronde journal spécial de critique littéraire, artistique, de théâtres, de tribunaux, de modes et d'industries, paraissant tous les cinq jours, l'engouement du public lyonnais pour le romantisme est bien près de s'éteindre. Nous sommes en janvier 1837. Pourtant, la déclaration liminaire, de cette feuille est toujours inspirée par la grande revendication romantique de la liberté de l'art, et dans l'art.

"L'art n'a point de limites... Pour qu'il touche et fasse naître des sympathies, il ne faut pas élever devant lui une infranchissable barrière. Il faut au contraire, qu'il soit libre dans l'espace, et qu'il ait devant lui des horizons sans bornes".

La Fronde va consacrer quelques longs articles aux célébrités de l'heure, ainsi qu'à Barbier qui est qualifié de grand poète satirique.

On loue l'auteur des Jambes d'avoir secoué l'indifférence publique, les qualités neuves de son rythme, la hardiesse de son lyrisme, sont fortement admirés. On lui accorde également le mérite de bien signaler les suillures qui surviennent au corps social après l'élan de 1830. On lui reproche toutefois de s'être contenté d'indiquer comme cause du désordre social la vanité fille de l'orgueil. Les causes en sont d'ordre beaucoup plus profond, objectives tenant à l'organisation même de la société, et non simplement subjectives.

Cet article semble une réponse, à celui que F. Z. Collombet, quelques années avant, écrivait dans la Revue provinciale (fin 1831) Dans cet article, il faisait ressortir le cynisme de l'inspiration, le libertinage et la dépravation de la phrase, le style heurté. Barbier, dit-il, est "un vrai poète de Juillet". Ne nous étonnons pas de la sévérité de ce jugement formulé par le catholique ultramontain qu'est François Zénon Collombet. Pour lui, la Révolution est dans son essence même, diabolique. Il lui reproche ensuite de salir la parole par le cynisme des moeurs.

La confrontation de ces deux articles, leur ton également passionné, dénote que l'esprit de la Fronde est encore celui de la bataille romantique. Mais le ton de ces articles n'est plus qu'une survivance d'une période révolue.

Les positions de la Fronde confirment le localisme lyonnais, si bien analysé par Trénard. Cette revue, en effet, ne les formule pas d'après celles des journaux avancés parisiens. La Fronde se réserve toujours le droit de porter des jugements forts sévères, même sur de grands poètes romantiques, si elle les estime mérités.

Nous voici ainsi, en présence d'un long article sur Musset publié le 10 mars 1837 (1). La critique sera conduite sérieusement sans le moindre préjugé favorable "Les Contes d'Espagne et d'Italie" sont une oeuvre superficielle et ne peuvent guère prétendre être plus qu'un succès de jeunesse. La "Coupe et les Lèvres" ne vaut pas grand chose. Franck

(1) Grosclaude Lyon et le mouvement romantique - R. H. L. F. - 1935 - p. 181 et sq.

n'est que la caricature du Faust de Goethe, non un homme mais un fou... "

La critique n'est guère plus indulgente pour ses comédies. Elles présentent, concède l'auteur de l'article de la Fronde, une assez agréable fantaisie mais ce sont des pastiches où l'on retrouve seulement quelques-uns des admirables types de femmes créées par Shakespeare. Quant au roman "pompeusement intitulé la Confession d'un enfant du siècle", il embouche la trompette prophétique, et après un emphatique préambule, ne nous donne rien que le récit vulgaire de quelques aventures d'amour. Comme nous le voyons, l'auteur de la Confession d'un enfant du siècle n'est donc pas jugé avec complaisance.

Après Musset, c'est Th. Gautier qui va se trouver soumis aux feux d'une critique sans merci. On blâme tout d'abord son admiration excessive pour Delacroix qui n'est guère aimé à Lyon, puisqu'on lui fait son procès.

"Maintenant, qu'est-ce que M. Théophile Gautier ? M. Théophile Gautier a débuté dans les lettres, il y a six ans, par un recueil de vers, où l'on trouvait force sonnets, et force ballades. Un an plus tard, quand il se sentit grandir, il fit imprimer Albertus, un poème, où je ne suis pas sûr qu'il y ait une idée, mais où se trouvent de fort jolis vers. Un an après, parut son roman, les Jeunes Frances, puis l'an dernier, Mademoiselle de Maupin. Voilà le bagage littéraire de Th. Gautier.

Critique systématique, il n'emploie que le paradoxe pour se singulariser. Il aime à se faire appeler original cela le dispense d'être raisonnable. A l'inverse du romantisme parisien, le romantisme allemand lui, n'est pas méprisé. La mort de Goethe émeut la feuille Lyonnaise (1).

Dans la Fronde se trouvent également des articles intéressants sur les moeurs et la mode à cette époque. Nous pouvons y découvrir des articles sur les modes romantiques, les barbes à la mode, les jeunes et les vieilles moustaches.

"Hernani et Bolivar ont eu aussi leur règne sur la mode capricieuse".

~~Déjà la défense de Lyon contre les calomnies des auteurs~~

(1) Grosclaude : Lyon et le mot romantique - R. H. L. F. 1935 p. 181. et sq.

Déjà la défense de Lyon contre les calomnies des auteurs parisiens, qui va bientôt être organisée méthodiquement par les rédacteurs de la Revue du Lyonnais est menée avec conviction par les journalistes de la Fronde. Pour Stendhal, comme pour Dumas, Lyon, "ville des boutiquiers" est peu propice à l'épanouissement des arts. Dumas, comme un peu plus tard Lamartine, ne voit dans Lyon qu'un centre de commerce, qu'une ville de métiers, qu'une immense manufacture qui absorbe à son profit toutes les facultés de ses enfants, où la pensée s'étiolle, où toute vie intellectuelle est ralentie : aristocratie et bourgeoisie sont, pense-t-il, également indifférentes aux manifestations de l'Esprit.

Ces sévères jugements qu'A. Dumas porte dans ses Impressions de voyage, un journaliste de la Fronde va s'employer à les réfuter. Stendhal accusait le public lyonnais de ne rien comprendre à la musique. Plusieurs articles sur la musique vont s'attacher à protester contre cette affirmation.

Ainsi, nous avons pu mettre en valeur l'évolution de l'attitude des journaux lyonnais face au mouvement romantique parisien. Nous avons pu distinguer deux périodes chronologiques dans l'estimation du romantisme. Du combat entre factions rivales anti ou pro-romantiques, on passe très rapidement à la réconciliation dans l'admiration d'un romantisme modéré. Ce comportement, nous avons pu l'expliquer par une base sociale commune des antagonistes. Les jeunes gens, issus de la classe dominante lyonnaise, une fois les illusions de 1830 dissipées, et ses derniers soubresauts étouffés par la répression, ont rejoint les rangs de leur classe d'origine et ont fait cause commune avec leurs adversaires politico-littéraires légitimistes de la veille. L'évolution personnelle d'un Léon Boitel est fort symbolique. La sympathie de sa jeunesse envers les idées révolutionnaires, (il avait été emprisonné après les émeutes d'avril 1834 pour avoir manifesté sa sympathie envers les insurgés), se transformera vite en conservatisme prudent. La Revue du Lyonnais, dès sa fondation se tournera d'ailleurs vers le passé, se spécialisant plus volontiers dans les recherches sur les Antiquités de Lyon, l'histoire de la ville, ce qui ne pouvait l'amener qu'à prendre des positions politico-littéraires conservatrices.

La situation de classe des journalistes lyonnais, ne pouvait que les amener à dialoguer entre eux. Et ce sera dans la logique de leur situation de classe de défendre Lyon contre Paris.

Cette défense spontanée de la culture lyonnaise contre Paris que les journalistes et écrivains lyonnais vont entreprendre entre 1833



et 1835, ce n'est donc pas une hypothèse a priori qui la fonde, mais l'analyse d'articles échelonnés dans le temps pris dans la presse lyonnaise de diverses tendances de l'époque. Ce n'est donc pas un homme Boitel, qui la fonde a priori, mais c'est l'effort de tout un groupe d'hommes, issu de la bourgeoisie, classe dominante à Lyon, dont les prémisses sont perceptibles, dès la fondation de la Revue provinciale au lendemain de 1830.

Cela permet, dès maintenant de ne pas partir dans l'inconnu pour l'étude de la Revue du Lyonnais. Nous disposons de fondements sociologiques sérieux pour formuler des hypothèses sur la base sociale des rédacteurs de la Revue du Lyonnais, et il est possible de supputer l'évolution postérieure de leurs idées artistiques et littéraires.

De plus, des structures mentales spécifiques se dégagent à travers les divers moments de la vie intellectuelle lyonnaise entre les années 1830 et 1836. Même dans les périodes de polémiques les plus violentes entre partisans et adversaires du mouvement romantique, n'est-il pas remarquable de constater le consensus unanime dans les milieux intellectuels lyonnais qui se fait autour d'une certaine conception de la poésie romantique, qui se doit d'être élégiaque, et corollairement autour de certains noms. Le retentissement, qu'eut les Harmonies aux lendemains des trois glorieuses est, à ce titre, fort significatif. On aurait pourtant pu croire que la Révolution de Juillet aurait pu nuire quelque peu au retentissement que pouvait avoir les Harmonies. Il apparaît au contraire, que les journaux lyonnais de toutes tendances, aussi bien la Gazette de France que l'Echo de la Fabrique sont, nous avons pu le constater, tout vibrant d'éloges à Lamartine, contiennent même des vers qui lui sont adressés et qui émanent de poètes ou de poétesses de la région. Signalons la pièce "Les Tombeaux" qui, dès les premiers vers montre les chants magiques du poète éveillant l'écho des vallons et des bois.

Cette unanimité de la presse lyonnaise sur des noms tels que ceux de Sainte-Beuve de Lamartine, de Marceline Desbordes Valmore ne se démentira pas au cours des années suivantes. Bien au contraire, ces noms représenteront des exemples à suivre, des modèles que chacun se devra d'imiter. Il convient à ce sujet de noter les poèmes de Clara Francia Mollard. Cette jeune femme dédie à V. Hugo et à Lamartine des strophes que la Revue du Lyonnais ou d'autres feuilles, s'empressent d'insérer. Elle publie aussi les réponses des poètes. Les vers les plus suggestifs sont ceux qu'à la date du 16 mars 1836, elle publie dans la Revue du Lyonnais sous le titre "Méditation à Lamartine" - Joce-lyn vient de paraître (1836)

... Je rentre en disant, Dieu, je ne crois plus en toi... Inclinée à genoux, je lis du grand poète Jocelyn... et mon coeur alors retrouve alors la foi !! ...

Cette réaction peut paraître paradoxale quand on sait qu'à maints égards, Jocelyn hymne au progrès, est fort peu orthodoxe d'un point de vue catholique. Mais M. Roustan fait remarquer qu'à Lyon, les catholiques furent si profondément touchés de la religiosité du poème de Jocelyn, qu'ils ne songèrent pas, généralement, à reprocher à Lamartine de s'être écarté de la religion.

Il est donc juste à partir de ces quelques exemples, de parler de structures mentales lyonnaises. Le lyrisme élégiaque satisfait pleinement l'âme du Lyonnais. Les anti-romantiques lyonnais les plus féroces baissent pavillon devant le romantique qu'est Lamartine.

Ainsi, disposant de ces données sur le mouvement des idées à Lyon, entre 1830 et 1835, pouvons-nous commencer à donner des éléments de réponse à la question que nous nous étions posés au début de cette partie. Quelle est la place de la Revue du Lyonnais, dans le mouvement politico-littéraire lyonnais, à sa fondation en janvier 1835. Elle apparaît clairement, se situer d'abord comme faisant partie d'un mouvement d'idées tendant à se constituer, mais parallèlement, elle semble avoir joué un grand rôle dans la prise de conscience de l'autonomie de Lyon par rapport à Paris.

Il n'y a pas pure coïncidence temporelle entre la déclaration de Boitel en janvier 1835 et la prolifération de journaux multipliant les professions de foi régionalistes. Boitel et son groupe semble avoir joué un rôle décisif dans l'unification et l'épanouissement d'un mouvement culturel lyonnais qui par delà les divergences politiques de ses membres se tourna vers la défense de Lyon contre Paris.

Maintenant que nous avons analysé les conditions de formation d'un mouvement lyonnais autonome, nous allons nous interroger sur le rôle qu'a joué l'organe de Boitel dans le mouvement culturel qui se prolonge à Lyon durant toute la Monarchie de Juillet, et déterminer la portée de son influence. Pour ce faire, nous allons analyser l'originalité du projet de Boitel, puis nous essaierons de cerner l'idéologie que ce projet sous-tend.

c) L'originalité du projet de Boitel.

Léon Boitel, certes, lorsqu'il fonda la Revue du Lyonnais pouvait passer pour un jeune auteur d'avant-garde, défenseur du mouvement romantique. Dans les premiers numéros de la Revue, des articles élogieux publiés tant sur Marceline Desbordes Valmore que sur Sainte Beuve peuvent paraître confirmer cette impression. Ainsi, Falconnet collaborateur assidu de la Revue à ses débuts n'écrit-il pas (1) : "L'âme de Sainte Beuve, qui recèle toutes les ardentes émotions du jeune homme lui avait déjà fourni le sujet de ses premières inspirations. Joseph Delorme, le chantre des impressions sensuelles, le réformateur continuellement préoccupé de la forme... n'a d'abord saisi du monde que la surface sombre ou dorée, puis il est descendu plus avant dans le mystère de la souffrance ou des plaisirs".

N'oublions pas cependant les rapports étroits que Boitel a toujours entretenus avec Sainte Beuve et avec Marceline Desbordes Valmore, ne négligeons pas non plus les véritables affinités électives qui semblent s'être établies entre l'âme lyonnaise et l'élégie. Il ne s'agit donc pas de conclure de ces articles élogieux de la Revue du Lyonnais que la fièvre romantique gagnait alors des milieux étendus et que la nouvelle esthétique était toute prête à triompher.

Le but de Léon Boitel, ~~bien~~ plutôt que de défendre une littérature révolutionnaire, semble bien davantage être de faire de Lyon la capitale d'une province. La lecture de la préface dont était précédé le premier numéro de la Revue du Lyonnais semble confirmer notre jugement. Léon Boitel y note l'importance du mouvement littéraire en province souligne le développement de la presse départementale et nous fait envisager ce renouveau sous forme d'une lutte vigoureuse de la province contre Paris. A chaque pas s'affirme plus étroite cette solidarité qui groupe les villes de France contre les abus de la centralisation. A Moulins, écrit Boitel, l'Ancien Bourbonnais est un des ouvrages qui ont le plus fait pour cette décentralisation littéraire. Toulouse a sa Revue du Midi qui peut se placer à côté de la Revue du Monde.

Tous ces journaux sont unis les uns aux autres par le désir d'échapper à la même contrainte : le jacobinisme centralisateur. "On les voit naître et se développer ou dépérir pour se relever parfois sous un autre titre, mais toujours avec le même but".

(1) Grosclaude R. H. L. F. - 1835 - p. 181 et sq.

Quatre ans après la fondation de la Revue du Lyonnais (1) François Zenon Collombet s'insurge dans un article paru dans la Revue du Lyonnais contre la réputation de ville peu attachée aux arts qui est faite à Lyon.

A partir de cette même année 1839, le service de défense de Lyon contre Paris est organisé de façon régulière. Sous la rubrique "Revue littéraire" des collaborateurs de la Revue du Lyonnais vont s'occuper des productions de la capitale qui pourraient en quelques points toucher à Lyon. Le travail à accomplir n'est pas mince. Qu'on se tourne en effet, vers Stendhal, A. Dumas ou Barbier, tous tenaient Lyon pour une ville peu propice aux arts et aux lettres. Leur répondant, F. Z. Collombet s'en prend dans cet article "à ces hommes qui, par gloriole de parisiens, ou par outrecuidance de faux marquis<sup>se</sup> prononçaient en dernière analyse sur la traditionnelle malpropreté de tout Lyon, sur les gros pieds des Lyonnaises, sur son esprit bourgeois et son béatisme avéré. Alors qu'il était de mode de dire à Paris "les femmes laides on les envoie en province", Collombet se fait le chevalier des beautés lyonnaises outragées. "Racine, s'il revivait, dit-il, trouverait au milieu de nous ce qu'il admirait dans les merveilleuses méridionales "corpus solidum ac suci plenum". Il trouve uni à cette beauté, de plus, un bon sens sagace. Il ne leur reproche qu'une chose, c'est une fois mariées, de devenir pour leurs époux des moitiés avares qui les empêchent de s'adonner à quelque journal. Il explique ce fait par un certain prosaïsme inhérent à l'âme lyonnaise, que ressentent ceux là même qui veulent en secouer le joug.

Qu'aurait-il répondu si J. Janin et A. Dumas avait pu lui faire remarquer qu'ils ne disaient pas autre chose.

Collombet va ensuite s'indigner contre l'opinion que les auteurs parisiens se font des artistes et écrivains lyonnais. "Ici, donc, suivant eux, les sciences ne sauraient avoir de partisans, les beaux-arts ne comptent point d'admirateurs, les lettres point de représentant et les calculs absorbants de l'industrie clouent au sol toute faculté expansive". "Voilà écrit Collombet ce que disent et répètent à satiété les plus vulgaires mêmes d'entre les commis voyageurs..."

Collombet feint ainsi de croire que seuls des esprits peu distingués peuvent mépriser Lyon. Et ce critique de vanter le réveil culturel et intellectuel lyonnais "Certes, lorsqu'il y a quatre ans révolus, quelques jeunes gens songèrent à fonder une Revue, qui en ouvrant ses colonnes à toutes les intelligences de la cité, s'occuperait en même temps à débrouiller les Annales du Lyonnais, à étudier dans ses faces diverses l'histoire de la province, ils avaient bien un secret espoir, mais

(1) R. L. 1839 - t. 9 p. 1 - titre de l'article : "Des lettres à Lyon et de la Revue du Lyonnais".

ils ne pensaient pas que l'on viendrait à eux comme on est venu ... Et Collombet de poursuivre sur le succès de l'entreprise de Léon Boitel, visant à rassembler pour la défense de Lyon contre Paris toutes les bonnes volontés de l'intelligenzia lyonnaise, sans tenir compte de quelque appartenance politique que ce soit :

"Les uns nous disent : "Vous êtes bousingots et la république se dresse dans vos colonnes. Mais pourtant nous avons des noms acquis au royalisme et au juste milieu. Les autres nous crient "Oh, vous êtes irreligieux, et vos pages sont empreintes d'esprit libéral. Mais cependant, nous avons de respectables noms d'ecclésiastiques" (exemple : l'abbé Noiroi).

L'article de Collombet montre donc bien l'expansion du mouvement culturel lyonnais. Seuls des esprits peu éclairés, selon lui, peuvent encore tenir Lyon pour une ville peu ouverte aux arts en 1839. Cette impression, bien que d'un témoin engagé dans ce mouvement, est pour une grande part fondée sur une réalité.

Dans son entreprise de rassembler des hommes de toutes opinions dans la défense de Lyon contre les attaques parisiennes, pour la création d'une culture lyonnaise authentique, Léon Boitel va connaître le succès.

Le tirage de la Revue du Lyonnais monte régulièrement. Le service de défense de la culture lyonnaise est organisé de façon régulière en 1839 "Jusque là des volontaires s'étaient armés à leurs risques et périls pour protéger leurs compatriotes contre les attaques de la presse parisienne" (1). Désormais, tous les coups seront rendus. La Revue du Lyonnais prévient ses lecteurs :

"Revue littéraire, sous ce titre, nous nous occuperons à l'avenir des productions de la capitale qui pourraient en quelques points toucher à notre cité". (2) Immédiatement, l'oeuvre défensive commence Théophile Grandpéret défend Lyon attaqué dans les Impressions de voyage. Collombet venge Lyon des dédains de Jules Janin. A Roussillon et M. Leymarie reprennent les Mémoires d'un touriste de Frédéric Stendhal. Ils reproduisent les critiques adressées par le romancier à leur chère cité. Ils répondent à chacune, l'honneur de Lyon est satisfait (3) et (4).

(1) Cf. Roustan et Latreille Lyon contre Paris - R.H.L. p. 28

(2) R.L. - t. 9 - 1839 - p. 1 et sq.

(3) Cf. R.L. t; 8 - 1838 - p. 320 et 329.

(4) Cf. R.L. t. 7 - 1838 - p. 432 et 599.

Cette polémique, ainsi que le montrent bien Roustan et Latreille, va se poursuivre durant toute la Monarchie de Juillet, et il est intéressant de connaître ceux qui se trouvèrent aux avant-postes de la lutte de Lyon contre Paris et son jacobinisme. Parmi les apôtres de la décentralisation littéraire, outre Collombet, dont la fougue à défendre la cause lyonnaise est à remarquer, Amédée Roussillac est des plus ardents. Cet écrivain lyonnais, dès 1837, revendiquait pour la critique dramatique de Lyon, une place fort honorable à côté de celle de Paris. Le feuilleton départemental de Roussillac (rubrique de la Revue du Lyonnais) développait cette idée que le théâtre est un des leviers les plus puissants de la décentralisation littéraire, et de l'autre que les comédiens de la métropole avaient tout intérêt à affronter les spectateurs de province, on reconnaîtra que nous sommes ici, en présence d'une tentative intéressante. Elle s'étend non seulement à la littérature, mais également au théâtre.

De plus, cette opinion d'A. Roussillac n'est pas isolée, mais bien représentative d'un courant lyonnais. Les critiques lyonnais de l'époque affirment presque partout leur supériorité sur leurs confrères de la capitale au double point de vue de l'exactitude et de l'impartialité. Loin de penser que la critique provinciale est plus exposée à être gênée par des considérations personnelles, les Lyonnais posent en principe qu'elle seule est véritablement sincère et indépendante. Sainte-Beuve, qui correspondait avec Collombet, semble lui-même souscrire à ce jugement d'une impartialité de la critique lyonnaise. Cette attitude est-elle sincère, ou ne reflète-t-elle que l'amitié que Sainte-Beuve porte à son correspondant F. Z. Collombet.

Le ton de la critique lui-même était fort indépendant, reflétant bien en cela l'attitude du public lyonnais (1) qui ne se souciait nullement du jugement de Paris. Certes, en 1840, Léon Boitel exprimait à son tour l'admiration du public lyonnais pour Rachel, en homme qui ne se fie pas aux décisions de Paris, mais qui garde toute son indépendance de jugement, et toute sa liberté d'appréciation. Rachel était à Lyon en même temps que Dejazet, l'article rapprochait les deux noms de la façon suivante. L'une exerce un art, l'autre un métier. Ici s'arrêtera notre parallèle (1). Là comme dans d'autres domaines à Lyon, le classicisme l'emporte sur le romantisme. La classique Rachel est préférée à la romantique Dejazet. La critique lyonnaise

(1) Cf. RL. - t. 12, 1840 - p. 79 - Melles Rachel et Dejazet.

ainsi, se considère et paraît être considérée comme adulte. Cela témoigne assez du succès de l'entreprise de Boitel. Les critiques lyonnaises ont pris confiance en eux-mêmes et ne se considèrent absolument pas comme des épigones de la critique parisienne.

A travers la Revue du Lyonnais, s'exprime ainsi l'émergence d'une vie culturelle lyonnaise originale et autonome par rapport à Paris. Mais n'oublions pas que si la presse fut pour le mouvement de décentralisation l'auxiliaire la plus active et la plus puissante, elle n'en fut pas la seule. Tout un réseau d'académies, de sociétés alors florissantes se tissa à travers la France dans le dessein avoué d'éveiller la vie intellectuelle des provinces. Des correspondances actives se nouèrent entre diverses sociétés et diverses académies. Le mouvement de Boitel se situait ainsi dans une perspective plus vaste, celle d'une sorte de vaste front uni de la province contre Paris.

Cette dernière perspective ne demeurera qu'un souhait dans l'esprit de ceux qui en caressèrent le projet.

Un réveil culturel de la province, comme entité, face à Paris ne devait jamais se réaliser, même sous la Monarchie de Juillet. Par contre, le mouvement culturel lyonnais devait susciter un élan durable d'émulation parmi les écrivains et journalistes lyonnais.

De cette réussite du projet de Boitel particulière à Lyon, nous pouvons tirer un premier élément de conclusion : ce projet répondait aux nécessités profondes de la société lyonnaise.

## I I I

L ' IDEOLOGIE DE LA REVUE DU LYONNAISA - Base sociale et réussite du projet de Boitel.

A Lyon, comme dans les villes rhénanes, l'aristocratie a depuis longtemps perdu sa fonction dirigeante. Certes elle subsiste, et la fraction la plus traditionaliste, celle qui habite le quartier de Bellecour refuse tout compromis avec la nouvelle classe dirigeante, et se retire sur ses terres dès les premiers beaux jours. Fièbre mais pauvre, elle a perdu toute influence dans la conduite des affaires, de la cité.

Quant à la fraction la plus éclairée de l'aristocratie, celle qui habite le quartier des Terreaux, les quartiers des fabricants et des riches soyeux, elle est depuis longtemps intégrée à la grande bourgeoisie commerçante qui dirige la ville. La fusion entre la bourgeoisie et l'aristocratie est donc un fait. Les antagonismes entre les deux classes ont donc disparu, ou n'existent plus qu'à l'état de survivance (illustrée par la rivalité sous la Monarchie de Juillet, entre le légitimiste Bellecour et les Terreaux juste milieu.) De fait, pourtant à Lyon nulle fraction de l'élite lyonnaise ne mérite en droit le nom d'aristocratie, toutes les fortunes ayant le commerce pour source.

Ainsi, point de ces antagonismes entre vieille aristocratie déclinante, mais détenant de fait le pouvoir dans la cité, et une jeune bourgeoisie avide de puissance que décrit Balzac dans maintes petites villes françaises. La bourgeoisie est à Lyon non pas classe montante, mais classe dominante, ce qui explique pour une grande part le conservatisme de ses idées politiques. On ne retrouve pas à Lyon cette opposition entre jeune bourgeoisie favorable au Mouvement, et vieille aristocratie légitimiste. Ces conflits de classe qui forment l'arrière fond, et fondent la trame de romans comme Eugénie Grandet ou "les Illusions perdues" sont inconnues à Lyon. Saumur et Angoulême sont des mondes très différents finalement du Lyon de la Monarchie de Juillet, malgré une apparente solidarité dans la défense contre Paris. Cette solidarité ne se réalisera effectivement d'ailleurs jamais. Les académies provinciales ne noueront entre elles que des liens assez ténus. Les revues



provinciales demeureront disparates. Les rapports de classe sont en effet, demeurés d'un type ancien dans maintes petites villes, et c'est l'aristocratie qui mène alors le combat contre la centralisation. A Lyon, au contraire, il est de l'intérêt des diverses fractions de la classe dominante de défendre la ville contre Paris, et la solidarité entre ces diverses fractions se fait rapidement. Certes, au début du mouvement culturel lyonnais, les légitimistes et des vestiges de l'aristocratie lyonnaise jouèrent un rôle. Mais la Revue Provinciale, qui donna certainement l'impulsion au mouvement culturel lyonnais et était d'inspiration légitimiste cessera dès 1832 de paraître. Le légitimisme dès lors ne cessera de se diviser et de s'affaiblir et c'est Boitel qui saura impulser à Lyon le mouvement culturel.

Il convient dès lors, de percevoir en quoi l'entreprise de Boitel répondait en fait aux visées de la bourgeoisie lyonnaise, des négociants et fabricants lyonnais.

La bourgeoisie lyonnaise aspire alors à dominer économiquement toutes les régions environnantes. Pour cela, une domination idéologique lui paraît nécessaire d'abord. C'est là la tâche de la Revue du Lyonnais : unifier idéologiquement et culturellement toutes les régions autour de Lyon pour permettre à la bourgeoisie lyonnaise de mieux dominer économiquement toutes ces régions. Aux limites que fixe Boitel à l'extension de la Revue du Lyonnais, correspond assez bien l'expansion économique et géographique de la Soierie Lyonnaise et des métiers à tisser durant la Monarchie de Juillet. Ainsi, expansion de la Revue du Lyonnais et Croissance de l'industrie textile lyonnaise vont de pair. Cela confirme bien notre hypothèse. De plus l'aspect idéologique du projet de Boitel était bien perceptible de la lecture de sa préface au premier numéro de la Revue du Lyonnais pour présenter ses desseins. Il veut faire de Lyon la capitale d'une province : "Notre cadre est grand, comme autrefois les limites de notre province qui comprenait le Forez et le Beaujolais". Pour cela, il idéalise l'histoire. Avant 1789, Lyon, il convient de s'en souvenir, n'était pas la capitale d'une province. C'était une ville libre qui défendait déjà avec acharnement ses privilèges. Ainsi nous le voyons bien, Boitel défend la zone d'influence économique, les prérogatives économiques et les privilèges de Lyon "ville libre" bourgeoise contre le jacobinisme centralisateur parisien.

Ainsi, l'existence d'une solide base sociale au projet de Boitel précise les problèmes, et aide à fournir à notre travail une méthodologie et une problématique cohérente. Mais cela ne doit pas inciter au schématisme. On ne peut parler, en effet, d'une idéologie précise et bien déterminée de la classe dominante, qui s'exprimerait dans la Revue du Lyonnais.

Cette revue représente, en effet, un véritable carrefour de la pensée intellectuelle lyonnaise. Maintes influences s'y côtoient. De plus, et c'est un véritable obstacle pour l'interprétation immédiate des courants de pensée qui s'y rencontrent, c'est bien loin d'être une revue politique au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Elle ne prend pas parti dans les querelles politiques de l'heure. C'est d'abord une revue qui s'adresse à des hommes cultivés, férus de belles lettres grecques et latines, et aussi d'histoire locale et régionale. Durant quatorze années, la Revue du Lyonnais poursuivait régulièrement sa parution, à raison d'un fascicule comprenant de 80 à 100 pages tous les mois. De 1835 à 1848, année où les événements l'obligèrent à suspendre sa publication, la Revue du Lyonnais donna 28 volumes, chaque volume de plus de 500 pages comprend 6 fascicules de la Revue du Lyonnais. Avant de disparaître momentanément, elle devait dresser une table générale de ses travaux qui donne de précieuses indications. En la consultant, nous pouvons constater, (les articles sont, en effet, groupés par genre), que le terme de politique n'est même pas mentionné. Les articles scientifiques ou historiques (l'histoire étant une science humaine) sont groupés dans une première partie. Dans une seconde partie, les articles plus purement littéraires, qui ne sont pas le résultat de recherches, sont indiqués. La mention des genres d'articles publiés dans la Revue du Lyonnais est digne d'intérêt. Ils sont, en effet, groupés d'après la plus ou moins grande place qu'ils tiennent dans la revue, et la valeur que les rédacteurs de la Revue du Lyonnais attachent à chacun des genres. Dans la première partie qui regroupe les articles d'ordre scientifique ou historique, la première place est accordée à l'Histoire de Lyon et du Lyonnais de pair avec le Commerce et l'industrie et la chronique locale. Ne nous étonnons de cette primauté. Le cadre de la Revue du Lyonnais est grand comme autrefois les limites de la province du Lyonnais pour reprendre les termes de L. Boitel.

Ainsi, il n'est donc guère surprenant que l'histoire du Lyonnais soit considérée comme la rubrique la plus importante par Boitel et les rédacteurs de la Revue du Lyonnais. Que le commerce et l'industrie soient tenus sur le même plan que l'histoire du Lyonnais est parfaitement compréhensible dans une ville manufacturière comme Lyon. La grande place tenue par la chronique locale est légitime pour une revue qui veut défendre les privilèges lyonnais contre Paris. Puis viennent, dans les rubriques de cette première partie, classées par ordre d'importance et de valeur décroissantes, d'abord les monuments, l'archéologie et la numismatique qui figurent en bonne place dans les préoccupations de Boitel. Puis les rubriques plus secondaires de la Revue du Lyonnais sont mentionnées. Parmi elles, l'industrie, l'économie politique, la Médecine, les biographies, la bibliographie.

La seconde partie de la table générale des articles qui est consacrée aux articles littéraires accorde dans la liste des rubriques la première place à la religion et à la philosophie. La liaison entre les deux est fort suggestive. La philosophie est encore pour une large part, une ramification de la théologie. Toute une école chrétienne philosophique se donne pour but de réconcilier la foi et la raison. Sur cette école, dont l'Abbé Noirot, fut un des plus illustres représentants, nous consacrerons ultérieurement de plus longs développements, car son influence sur les rédacteurs de la Revue du Lyonnais ne fut pas négligeable. Cette école, dont les pères furent Ampère et Ballanche, et dont les racines remontent à une période antérieure à la Révolution Française établit un lien entre le présent Lyonnais des années 1830 et le passé (le XVIII<sup>e</sup> siècle) (1).

Après la philosophie et la religion, vient la poésie, puis des rubriques moins importantes telles : Histoire (romancée), Voyages, Esquisses, fantaisies et variétés. Cette revue ainsi, veut échapper au quotidien, à l'actualité de chaque jour. Les problèmes de l'heure, elle les aborde avec sang froid, et une objectivité qui n'est qu'apparente, mais elle ne se laisse pas aller à des polémiques violentes.

La hauteur des préoccupations de la Revue du Lyonnais, la noblesse et la distinction de son ton, son charme un peu suranné dû notamment à l'assez grande place qu'elle accorde à la poésie font de l'organe de Boitel, une revue qui ne pouvait s'adresser qu'à une mince élite fort cultivée. Elle se caractérise ainsi, par la nature de ses écrits et par la mince frange cultivée, seul public qu'elle cherche à s'assurer. Nous savons, d'après la Fronde, que à sa fondation, la Revue du Lyonnais ne tirait pas à plus de 500 exemplaires, ce qui n'est pas étonnant, dans la mesure où le tirage général total de la presse française ne dépassait pas alors 50 000 exemplaires. Elle se distingue ainsi de tous les journaux et revues modernes, qui dans leurs publications, sont toujours inspirés plus ou moins par des critères de profit et de rentabilité. Par sa formule ainsi, la Revue du Lyonnais appartient à un passé révolu, à ce qu'on pourrait appeler la Vieille France, toute de panache et de mépris pour les affaires commerciales.

La presse française se situe à un tournant de son existence, ou si elle n'est pas encore ce qu'elle est aujourd'hui, elle n'est déjà plus ce qu'elle a été, et ce qu'est encore alors la Revue du Lyonnais : une

(1) Cf. Chap. I d) - l'Ecole mystique de Lyon.

feuille s'adressant à quelques "happy few".

La presse  
succès plus  
par Balzac

La capitalisation de la presse décrite par Balzac, dans "les Illusions perdues", roman qui fut écrit de 1836 à 1843, est en cours, mais elle épargne encore des secteurs privilégiés ou retardataires. Le journaliste, l'écrivain ne sont pas encore la marchandise qu'ils vont devenir, soumis aux fluctuations de l'offre et de la demande. Lucien de Rubempré, le journaliste moderne, qui prostitue sa plume au plus offrant, écrivant ainsi tour à tour des articles de louange et de blâme, à propos d'un même ouvrage de Nathan (1) n'appartient pas au monde de la Revue du Lyonnais qui est encore un monde régi par un code de règles morales, et un code d'honneur.

Dans sa tâche d'éditeur, Léon Boitel ne recherche pas le profit, mais la confection d'un chef-d'oeuvre au sens que les artisans du Moyen-Age donnaient à ce terme. C'est ainsi qu'il édita une édition luxueuse des oeuvres de Louise Labbé, "Lyon ancien et moderne" sous la direction de L. Boitel, par les collaborateurs de la Revue du Lyonnais avec des gravures à l'eau forte et des vignettes sur bois de H. Leymarie (1838). La même année, un ouvrage plus luxueux encore, vit le jour, c'était le tome 1er de l'album du Lyonnais, villes, bourgs, églises, châteaux du département du Rhône, publié sous la direction de L. Boitel, et illustré par H. Leymarie. Lyon grand in 8. Leymarie dessina exprès, pour cet ouvrage, de son crayon élégant et fin un alphabet roman du style le plus pur.

Boitel, ainsi, se situe vraiment dans la tradition des maîtres imprimeurs d'antan, et sa noble figure d'artiste a maintenu l'imprimerie au niveau d'un art, non pas rabaissé au niveau d'un commerce, comme l'exerce Dauriat le libraire "moderne" des "Illusions perdues".

Ainsi, pouvons-nous mesurer ce qui nous sépare temporellement et mentalement de la Revue du Lyonnais. L'organe de Boitel appartiendrait-il à un univers qui en 1830 est en train de mourir ?

Et pourtant, la Revue du Lyonnais s'insère profondément dans le mouvement des idées de l'époque. L'entreprise de Boitel correspond au niveau local à l'oeuvre de la Monarchie au niveau central du pouvoir d'état. La Revue du Lyonnais favorise, en effet, les intérêts des éléments actifs de la bourgeoisie lyonnaise. Historiquement, son entreprise

(1) Personnage des "Illusions perdues".

peut donc être considérée comme progressiste dans la mesure où elle favorise le passage de la société d'un stade antérieur à un stade postérieur. En dernière analyse, la Revue du Lyonnais favorise l'accumulation du capital par la bourgeoisie lyonnaise, et donc un futur développement des forces productives organisées selon le mode de production capitaliste. La domination idéologique de la province du Lyonnais, correspond d'ailleurs concrètement à l'expansion des industries lyonnaises dans la périphérie de Lyon.

Mais arrivés à ce point du raisonnement, nous sommes arrêtés par une contradiction entre la finalité profonde du projet de boitel et ses méthodes : ses façons de maître imprimeur d'autrefois. Comment la Revue du Lyonnais peut-elle être progressiste dans sa finalité profonde : l'expansion économique et industrielle de la province du Lyonnais sous la direction de Lyon, et rétrograde dans ses méthodes de gestion, ses buts immédiats : s'adresser à une petite élite de gens choisis, ou cela ne traduit-il pas le rôle de pont entre le passé et l'avenir que veut jouer la Revue du Lyonnais. La haute société lyonnaise, formée d'une bourgeoisie éclairée qui a pris bien souvent les manières d'une aristocratie (salon de Mme Yemeniz - famille Caiilhava) ne connaît que fort peu l'antagonisme alors traditionnel entre vieille aristocratie terrienne et jeune bourgeoisie mercantile et seulement à l'état de survivance. La vieille aristocratie s'est intégrée en effet à la bourgeoisie mercantile ou a perdu tout pouvoir de fait. La bourgeoisie lyonnaise fait entreprenante a su emprunter à l'ancienne aristocratie ses manières fines et racées, sa politesse exquise, tout en conservant intact tout son dynamisme en affaires. Ainsi, peut-on employer pour désigner la classe dominante le terme britannique de "upper class".

Comme en Angleterre, la classe dominante lyonnaise est bien issue d'une fusion du capital industriel et bancaire et du capital foncier, d'une alliance entre l'aristocratie et la bourgeoisie, et cela fait l'originalité de la société lyonnaise. Cette fusion permet une transformation sans heurt de la société lyonnaise. Alors que dans le reste de la France, il a fallu deux révolutions pour abattre le vieux monde des privilégiés et inaugurer le pouvoir de la bourgeoisie, à Lyon, l'entente s'est faite tôt déjà, sous l'Ancien Régime (1) entre les anciens et les nouveaux maîtres dans l'ordre social. Cette évolution sociale, qui fait l'originalité profonde de Lyon où les révolutions n'ont été qu'en quelque sorte importées, explique en partie le ton de la Revue du Lyonnais.

(1) Cf. Trénard Lyon de l'Encyclopédie au préromantisme - p. 779 et sq.  
P O F - 1958.

La Revue du Lyonnais, par ses manières aristocratiques, ~~elle~~ ne s'adresse en fait qu'à quelques "happy few", et ses finalités très bourgeoises : assurer le développement économique de Lyon, réalise subtilement la transition de la société d'Ancien Régime à la société moderne capitaliste.

Cette explication, cependant, ne parvient qu'à faire disparaître en partie la contradiction que nous avons notée. Sans doute faut-il reconnaître que dans la Revue du Lyonnais maints traits archaïques demeurent qui expliquent les aspects à la fois rétrogrades et progressistes de la Revue du Lyonnais.

4 (47) Pour comprendre la mentalité profonde de ces hommes, sans doute faut-il parvenir à prendre une distance avec nos tours d'esprit modernes. Sans doute, est-il difficile à nous qui projetons sans cesse nos espérances dans le futur de comprendre ces hommes qui, avec une telle familiarité, fréquentaient pour ainsi dire leur passé. La plupart des articles de la Revue du Lyonnais traitent, en effet, de fouilles ou de vieille histoire lyonnaise.

Cependant, si les structures mentales de ces hommes apparaissent pour une large part, autres que les nôtres, nous y trouvons aussi en germe maints éléments de notre pensée d'aujourd'hui. La Revue du Lyonnais représente, en effet, un véritable carrefour de la pensée intellectuelle lyonnaise. Il convient donc maintenant d'étudier les diverses facettes de l'idéologie de la Revue du Lyonnais, d'abord pour en montrer les aspects vraiment spécifiques qui font de l'organe de Boitel un des lieux privilégiés d'expression d'une pensée lyonnaise originale, puis pour essayer de déterminer des germes de pensée moderne.

9 Pour arriver à ces fins, nous allons mener notre étude dans deux directions, d'abord nous nous attacherons concrètement à la pensée profonde des principaux collaborateurs de la Revue du Lyonnais, puis à travers de grandes polémiques de l'époque, nous analyserons les divers courants qui confluent dans l'organe de Boitel. Ainsi, nous pourrions déterminer la richesse et la valeur du mouvement culturel lyonnais dans lequel la Revue du Lyonnais joua un rôle essentiel.

B - La pensée profonde des principaux collaborateurs de la Revue du Lyonnais.

Nous nous étions jusqu'à présent contentés de montrer synthétiquement la diversité des opinions de l'équipe fondatrice de la Revue du Lyonnais, pour insister sur la fonction unifiante de la Revue du Lyonnais, et son rôle moteur dans la formation consciente d'un mouvement culturel lyonnais.

Nous allons maintenant aborder de façon analytique, et non plus de façon synthétique et globale la pensée profonde des collaborateurs de la Revue du Lyonnais.

La vie du plus illustre d'entre eux : Léon Boitel jusqu'à la fondation de la Revue du Lyonnais, nous l'avons déjà conté. Nous avons pu noter ses relations avec certains milieux cultivés de la capitale. Ses rapports fructueux avec Sainte Beuve, comme avec M. D. V. n'ont pas été sans importance dans la fondation de la Revue du Lyonnais. Ce grand polygraphe fut l'auteur de multiples écrits. "En dehors de ses articles publiés dans la Revue du Lyonnais, nous rappellerons sa brochure sur la Chapelle de la Miséricorde depuis sa fondation jusqu'à sa démolition, (Lyon 1837 in 8). Notice biographique sur son intime ami H. Leymarie, Lyon 1854 petit in 8, puis deux ou trois volumes de poésie, Mon Recueil, Lyon 1830, Feuilles Mortes Lyon Boitel 1836 in 8, des articles parus dans le Papillon, le Furet, et le Journal du Commerce, petits journaux lyonnais, des vers et à diverses époques des travaux non signés.

Léon Boitel a ainsi marqué de son goût la Revue du Lyonnais où une grande place est faite aux recherches historiques et à la poésie. Il sait remarquablement s'adapter aux mouvements des idées de l'époque. "Démocrate sincère" en 1834 (Momblet) (1), il sait s'adapter au mouvement de l'opinion, si bien qu'en fait, la Revue du Lyonnais constitue un miroir assez fidèle de l'opinion lyonnaise éclairée tout au moins. De plus, il est sympathique et aimé, et il sait maintenir l'union et l'amitié parmi les hommes de lettres lyonnais. Ainsi que le rapporte E. Vial (2) il sera avec Michel Genod, un des fondateurs de la Chose, petit cénacle de littérateurs et d'artistes qui banquette mensuellement à Fourvière au pavillon Nicolas. Les 30 membres de "la chose" baptisée par un jaloux évincé "les Intelligences" devenues plus tard "les Bonnets de coton" invitent à leur réunion les célébrités de passage, et dans une chanson qui nous est parvenue "Mon Rapport", Boitel rappelle en 1848 la présence à leur table

(1) R. L. Momblet - 1866 - t. 1 - p. 15

(2) R. L. E. Vial - 1921 - p. 109 à 121

d'hommes illustres de l'époque. Parmi eux, on peut citer comme convives aux festins organisés par Boitel : Desportes, Arago, l'astronome républicain, futur quarante huitard, Berlioz, le musicien romantique, Frédéric Lemaître, et l'actrice Dejazet.

Souvent, rapporte encore E. Vial (2) on se donnait rendez-vous à Sainte-Foy chez le bibliophile Léon Cailhava et Vingtrinier a conté comment, un certain jour, Boitel, toujours distrait, y tomba maladroitement dans une pièce d'eau. Boitel, ainsi que le conclut E. Vial, dans l'article déjà cité, avait eu "le goût et la fermeté qu'il fallait pour garder à l'organe qu'il avait créé le caractère grave et sérieux et la tenue qui le rendent encore précieux. Il avait eu l'habileté et le tact nécessaires pour maintenir l'union entre ces Lyonnais de toutes les opinions et de toutes les catégories sociales (?) qui lui étaient fidèles depuis plus de 30 ans. Grâce à lui, l'amour des lettres et des Arts, l'amour surtout de la Petite Patrie avait écarté de son oeuvre tout ce qui divise et sépare". A ce jugement admiratif porté sur la personnalité de Boitel, il est juste de souscrire, car il introduit dans notre étude l'élément subjectif et contingent qui appartient à toute étude historique. Cependant, les bases sociales objectives que nous avons mises en lumière, même si elles ne sont que des conditions nécessaires, et non suffisantes, permettent de nuancer quelque peu le jugement d'E. Vial.

Il apparaît clairement en effet, que si Boitel a, certes, rassemblé autour de lui des hommes de toutes tendances, il n'a pourtant pas groupé autour de lui, des hommes de toutes les catégories sociales. Qu'on cite, par exemple, parmi les collaborateurs de Boitel un canut lyonnais de la Croix-Rousse. On n'en trouvera certainement pas, et pour cause. Même si Boitel prétendait rassembler autour de lui des gens de toutes les catégories sociales. Affirmer cela, c'est être prisonnier de l'idéologie de Boitel qui, champion du dialogue, n'entendait, en fait, voir dialoguer que les diverses fractions de la bourgeoisie entre elles. Pour infirmer les affirmations de Boitel, et d'E. Vial, l'épreuve de la réalité est ainsi suffisante. Cependant, cette affirmation révèle bien une des finalités profondes de l'oeuvre de Boitel, qui est de désamorcer la lutte de classes naissantes, en prônant le dialogue entre les classes sociales. Certes, Boitel ne pouvait convaincre les canuts, ils ne savaient pas lire, mais il exprimait déjà les idées de dépassement de la lutte de classes par le dialogue ou pour le plus grand profit de tous, avant même que cette doctrine soit clairement formulée par Marx.

(2) R. L. - E. Vial - 1921 - p. 109 à 121.



ainsi à l'intérêt spécifique de la classe ouvrière, il opposait déjà l'intérêt général : Corollairement, Boitel faisait preuve d'idées sociales avancées. Un article favorable au fouriérisme dans la mesure où il améliore la condition ouvrière sans saper l'ordre existant est même publié sous la signature de Francisque Bouillier, le cartésien chrétien en 1842 dans la Revue du Lyonnais (1).

Boitel, comme ses amis collaborateurs de la Revue du Lyonnais est déjà ce qu'on pourrait appeler un réformiste social (2). Et sans doute, ce réformisme social, est-il ce qui, par delà les divergences politiques unit les divers collaborateurs de la Revue du Lyonnais. Prenons le cas de Collombet. Ce catholique ultramontain légitimiste exercera lui aussi, une profonde influence sur la Revue du Lyonnais. Il était né à Sièges dans le Jura. Son éducation au grand séminaire de Saint Irénée fut toute religieuse. Elle ne l'attira pas vers les ordres, mais elle fit de lui le plus convaincu et le plus fougueux, avec Veuillot des champions du catholicisme. On l'appelait souvent à bon droit l'évêque laïc.

Cet ultramontain était un bourreau de travail infatigable, tantôt avec l'abbé Grégoire, son ami, tantôt seul. Il va d'un sujet à l'autre, exhume les hymnes de Synesius, ou les oeuvres de Silvien traduit les écrits de St Eucher et de St Victor de Lérins, recueille les "Mélodies poétiques de la Jeunesse", se constitue en biographe des historiens du Lyonnais. Collombet fut un des plus infatigables collecteurs de fiches qui aient vécu dans le monde de la critique. Il prenait des notes partout, même au café. En plus de ces multiples travaux, il multiplie dans la Revue du Lyonnais ou les journaux locaux des articles de critique qu'il veut bien écrits, consciencieux et indépendants.

Souvenons-nous, en effet, des positions de Collombet, favorables à Lamartine et à Marceline Desbordes Valmore, exprimées en pleine bataille romantique. La haine du nouveau, qui a conduit tant de légitimistes, à des vues injustes ne le rend pas aveugle. Pourtant, il va demeurer fidèle à un romantisme première manière (celui des Méditations de Lamartine) défenseur du trône et de l'autel dans lequel il voit le seul vrai romantisme. L'évolution politique de Lamartine l'obligera à le condamner, non sans quelques regrets. Sa critique, pourtant, au fil des ans deviendra impitoyable. Il finit en effet, par condamner a posteriori, "Les Méditations", trouvant dans cette oeuvre les germes de la "Chute d'un ange".

(1) R. L. - t. 13 - 1842 - p. 242 et sq.

(2) C'était d'ailleurs l'espérance même de Fourier : transformer l'organisation de la société sans violence révolutionnaire, c'est l'essence même du réformisme. Une telle doctrine ne pouvait que plaire à Boitel.

Face à ses outrances, un de ses meilleurs amis, également collaborateur de la Revue du Lyonnais, le futur magistrat Falconnet sera plus lucide que le croyant Collombet. Il dit qu'on rendrait plus tard justice à la Chute d'un ange, la prophétie s'est réalisée.

180  
 Malgré ses opinions politiques et littéraires conservatrices, il ne s'opposera pas au républicain Boitel. Au contraire, ils conjugueront leurs efforts dans une défense passionnée de Lyon contre Paris. De plus, comme Boitel, Collombet se préoccupera de l'amélioration du sort des ouvriers. Il fut un des fondateurs de l'Institut de Saint François Xavier, association populaire, d'aide aux ouvriers. Les conférences de ses membres, orateurs religieux, et surtout laïques, mais aussi les écrits en prose ou en vers qui ont été composés par ses membres et pour ses membres exclusivement, toutes ces publications ont été réunies sous le titre de Mémorial scientifique, religieux et littéraire (1). L'exemplaire qu'ont pu consulter Roustan et Latreille a été annoté par F. Z. Collombet lui-même après 1848. "Nous étions déjà près de 6 000 dans cette Société de Secours et d'édification qui avait établi des conférences aux Frères d'abord, à Saint Bonaventure, à Saint Polycarpe, à la Croix-Rousse, enfin à Ainay". La topographie des conférences de cette société est en elle-même significative. Elle donne une physionomie assez exacte du Lyon ouvrier de l'époque, et témoigne de l'implantation au moins relative de cette société dans le milieu canut. Et Collombet de poursuivre "Nous avons aidé beaucoup de bons ouvriers". Là apparaît une mentalité typiquement paternaliste. Aider les ouvriers relève de la charité, et non de la justice. L'association a ses pauvres. Cependant, cet article montre comment une certaine forme d'aide privée constituait la seule forme d'aide sociale aux ouvriers en cas de malheur, (chômage, maladies). "Avec nos faibles ressources (celles de l'Institut de Saint François Xavier) et il y en eut auxquels nous pûmes donner jusqu'à 100 francs dans une grave maladie. J'avais appartenu à la société dès l'origine et j'y parlais souvent". Ainsi, comme Boitel, Collombet fut animé de préoccupations sociales évidentes. Il fallait dans le cadre du système actuel, améliorer le sort des ouvriers. Ces préoccupations sociales, caractérisent les principaux collaborateurs de la Revue du Lyonnais. Nous trouvons particulièrement chez Collombet des préoccupations qu'on pourrait qualifier de pré-sociales chrétiennes.

Quant aux prises de position littéraires de Collombet elles rejoignent celles de beaucoup de collaborateurs de la Revue du Lyonnais.

(1) Cf. M. Roustan et C. Latreille - Lyon contre Paris - R. H. L. - t. 3  
 1904 - p. 111 et sq.

Certes, il se retrouve parfois isolé lorsqu'il cède à son ultracisme politique et littéraire. Ainsi il batailla sans trêve et sans merci, souvent seul, contre l'Université et ses professeurs. Il lut l'histoire des Girondins (1847) puis les Confidences (1849). Alors, il commença un formidable dossier contre Lamartine, comme il avait accumulé un dossier contre Villemain contre Cousin, contre Guizot. Il voulait signaler les variations politiques et religieuses de Lamartine comme il avait dénoncé celles de Villemain.

Mais nous avons pu constater que les positions que Collombet avait prises lors de la bataille romantique étaient celles de l'intelligenza lyonnaise. Tous ne voyaient de romantisme digne d'estime que dans Lamartine et Marceline Desbordes Valmore. Connaissant la situation de classe des rédacteurs de la Revue du Lyonnais, il apparaît que la bourgeoisie lyonnaise après 1830, a définitivement renoncé à l'esprit voltairien pour se réconcilier avec la religion.

Tous ces éléments que la pensée de Collombet apporte, permettent de penser que l'influence chrétienne doublée d'un certain désir d'améliorer la condition ouvrière est prédominante à la Revue du Lyonnais.

L'étude des idées d'autres collaborateurs de la Revue du Lyonnais va maintenant amener à penser que la vision du romantisme que se font d'autres collaborateurs est liée à toute une vieille tradition lyonnaise chrétienne. Nous avons signalé dans notre première partie l'importance qu'avait prise à Lyon sous le Second Empire la Société chrétienne de Ballanche et d'Ampère. L'influence de cette école était devenue prédominante sous la Monarchie de Juillet à Lyon. Une nouvelle génération de disciples de Ballanche formée par des maîtres de grande valeur (l'Abbé Noirot) est, en effet, arrivée à maturité sous la Monarchie de Juillet, et nombre de ces disciples sont devenus collaborateurs de la Revue du Lyonnais.

Les grands principes du système philosophique de Ballanche, nous les connaissons (1). Avant de montrer la filiation spirituelle entre Ballanche et les plus célèbres figures lyonnaises de l'époque qui collaborèrent d'ailleurs à la Revue du Lyonnais, nous allons maintenant présenter plus longuement les idées de l'Abbé Noirot, père spirituel de de Laprade, de Blanc de Saint Bonnet, de Gourju qui furent parmi les collaborateurs les plus influents de la Revue du Lyonnais. Ce prêtre fut professeur au Collège royal de 1827 à 1852 (Cf. première partie). Il eut pour

(1) 1ère partie Ballanche.

élèves un certain nombre d'esprits distingués J. Favre, Ponsard, de Laprade, Blanc de Saint Bonnet, Jean et Barthélémy Tisseur, Frédéric Ozanam, Francisque Bouillier, le financier Henri Germain (le fondateur du Crédit Lyonnais) des universitaires, Heinrich, Terraz Tissandier. Les rapports d'inspection sont rares et peu instructifs. La méthode de l'Abbé Noirot, professeur de philosophie, est l'éclectisme, c'est-à-dire qu'elle adopte dans toutes les doctrines ce qu'elles ont de meilleur pour se composer un système". Il semble cependant que cette étiquette n'exprime guère la valeur de son enseignement. Selon Gourju (1) cet enseignement se résumait dans les trois propositions suivantes, qui forment le fond de toute pensée philosophique sensée et chrétienne.

- 1 - La raison est une lumière divine qui domine et doit régler toutes les facultés de l'homme.
- 2 - Le christianisme est dans la société ce que la Raison est à l'individu, c'est-à-dire qu'il est sa loi, et la vraie source de toute civilisation.
- 3 - La raison n'a sa véritable valeur que sous l'action du christianisme, comme le prouve l'histoire entière de l'humanité.

D'après Chabot Charlety "il se préoccupait moins de résoudre toutes les questions philosophiques que de donner à ses élèves une direction intellectuelle et morale. Ce qu'il se proposait surtout, c'était d'éveiller en eux l'esprit de réflexion et de libre examen, de les habituer à juger par eux-mêmes et ne se rendre qu'à l'évidence". (2)

"Socrate moderne", il excellait dans l'art d'amener les jeunes gens à trouver eux-mêmes les vérités essentielles et fondamentales dont il voulait les pénétrer.

Maître de la dialectique, et de maïeutique socratique, on voit comme il a pu être précieux à ses élèves. Son cours de philosophie est fait ainsi dans une perspective bien précise. Son cours sur la langage donne un bon exemple de son système". (3)

† → (1) Gourju - R. L. 1855 - p. 410.

(2) Cf. Chabot Charlety - p. 103 - 106 - Lyon - Rey 1901.

(3) C. Rambaud - Histoire des idées philosophiques. - Lyon p. 444 - 459 Vitte 1898.

Pour l'abbé Noirot, il semble que la pensée naisse toute habillée. Cette idée maîtresse de la liaison interne du concept et de son expression, cette idée qui fonde la phénoménologie du langage avait été pressentie par l'abbé Noirot. Mais il utilisait cette idée dans une perspective apologétique.

De l'impossibilité d'une vie intellectuelle et morale antérieure ou séparée du langage, il tirait la conclusion que l'homme a possédé une langue complète et parfaite dès le premier instant de sa création. De façon connexe, la nécessité de cette Révélation première faite à l'homme en découlait. Cette démonstration établissait la véracité de révélations successives, et par conséquent, fondait philosophiquement et même logiquement, c'est-à-dire sur une "chaîne cohérente de raisons" la vérité de la religion chrétienne".

Cet exemple montre bien le dessein profond de l'Abbé Noirot, réconcilier la raison et la foi, la science et la religion. Si les dogmes du christianisme sont au-dessus de la Raison, ils ne sont pas contre la Raison. L'abbé, ainsi, dans sa volonté de réconcilier le cartésianisme et le christianisme avait un fond de doctrine parfaitement défini ce qui lui permettait de choisir dans chaque système, ce qui lui paraissait sûr. Ainsi, le titre d'éclectique péjoratif en lui-même, qu'on lui a donné, ne semble guère correspondre à la valeur intrinsèque de son enseignement. Pourtant, historiquement, ce titre s'explique par les rapports suivis qu'entretient l'abbé Noirot avec les représentants de l'éclectisme parisien. Royer Collard, Cousin, etc.. La réputation de l'Abbé Noirot avait franchi les frontières de sa province. A Paris même, c'était un philosophe considéré. On a retrouvé (1) une lettre de recommandation de Frédéric Ozanam à Victor Cousin, adressée par l'abbé Noirot, professeur au Collège royal le 3 novembre 1838 (1). Ozanam ainsi, vint à Paris et le 7 janvier 1839, soutenait en Sorbonne ses deux thèses "De frequenti opud veteres poetas heroum ad inferos descensu" et "Essai sur la philosophie de Dante".

Noirot avait interdit Ozanam auprès de Cousin. Ozanam demeura en étroites relations avec Cousin qui était alors ministre de l'Instruction publique. Il est resté à propos du décès de la mère d'Ozanam, un échange de lettres émouvantes entre Cousin et Ozanam (1). Cousin, en 1840, était devenu ministre de l'Instruction publique ce qui ne l'empêcha pas de recevoir Ozanam avec affabilité. Il l'invita à déjeuner et l'engagea

(1) Chambon, R.H. L - 1905 - t. 4 - Les correspondants Lyonnais de Victor Cousin. - p. 133 à 149.

à se présenter au Concours d'Agrégation qu'il venait justement de créer. Après l'obtention de ce concours, il lui offrait pour l'année suivante, la suppléance de Quinet à la Faculté des Lettres, poste qu'il obtint. Ozanam, certes, a souvent critiqué le système de Ballanche qu'il soupçonnait d'hétérodoxie. Pourtant, si F. Ozanam n'appartint pas à ce qu'on a pu qualifier d'"école philosophique chrétienne lyonnaise", c'est-à-dire l'Ecole de Ballanche et de l'abbé Noirot, Ozanam tout comme Collombet de Laprade, de Gourju, les disciples de l'abbé Noirot, fut un collaborateur de Léon Boitel.

D'autres représentants de ce courant chrétien Lyonnais furent en liaison avec Cousin. On a retrouvé une correspondance entre Cousin et Mme Yemeniz, qui tenait un salon où se réunissait l'intelligenza lyonnaise. Cette correspondance est d'autant plus intéressante que Mme Yemeniz était légitimiste. Ces rapports témoignent bien de l'évolution politique qui s'est accomplie dans l'intelligenza lyonnaise, depuis les débuts de la Monarchie de Juillet. Elle fut d'abord influencée par les républicains et les légitimistes, qui impulsèrent à ses débuts le mouvement culturel lyonnais : Boitel et Petetin étaient républicains, Collombet était légitimiste. Puis peu à peu, l'intelligenza lyonnaise se rallia au nouveau régime, tandis que parallèlement, le mouvement culturel lyonnais se vidait peu à peu de son aspect de contestation politique du pouvoir central. La décentralisation artistique et culturelle prenait le pas sur la décentralisation politique. On a également retrouvé une correspondance entre Blanc de Saint-Bonnet, le philosophe de la douleur et Cousin.

Le courant chrétien lyonnais fut donc, dès 1840, connu et considéré favorablement dans la capitale même. Certes, on ne peut dire que ce courant était homogène. On ne peut non plus prétendre que le courant chrétien mystique (J. Buche) se confond avec la Revue du Lyonnais. Des hommes comme Boitel, Petetin en étaient assez éloignés. Cependant, à travers ses diverses composantes, il joue un rôle prédominant dans la Revue du Lyonnais et dans le Mouvement culturel lyonnais.

Les idées maîtresses de ce courant, les oeuvres d'hommes comme Blanc de Saint Bonnet, ou V. de Laprade, qui furent des collaborateurs de la Revue du Lyonnais vont permettre de les approfondir.

Psyché est directement inspirée par la Palingénésie sociale de Ballanche. On y retrouve la thèse du progrès indéfini de l'humanité guidée par la Providence, la théorie de la Palingénésie selon laquelle l'homme déchu remonte vers le Paradis, par une série de métempsychoses et

d'épreuves, grâce à l'appui de quelques génies supérieurs envoyés par Dieu pour le guider. Psyché, chassée du paradis, diffère de l'Eve de la Bible en un point essentiel. Elle n'est pas, dans Laprade, à condition d'y regarder d'un peu près, simplement le symbole de l'humanité, mais une âme coupable, toujours la même, toujours réincarnée à chaque âge du monde avec le souvenir de plus en plus net de son passé et le sentiment dont elle a conscience, que par ses épreuves, elle s'élève, et se rapproche du Dieu perdu. Les thèmes très peu chrétiens de la transmigration des âmes, et de la réincarnation, hérités de Ballanche, transparaissent donc très nettement dans l'oeuvre de V. de Laprade. On comprend à ce propos les réserves de l'orthodoxe Ozanam vis-à-vis de ce courant chrétien.

Avec l'âge, la foi optimiste de V. de Laprade dans un progrès indéfini de l'humanité faiblira. Il déclare à ses amis "que s'il a donné autrefois dans l'utopie socialiste, il est immunisé maintenant contre cette "pestilentielle maladie l'humanitarisme" (1). La Révolution de 1848, qui fait définitivement écrouler les rêves humanitaires du poète et ses relations avec Madame Yemeniz, qui tient un salon où se rencontre l'élite légitimiste de la ville, et P. Janmot, achèvent de le détacher de son vague spiritualisme pour l'acheminer vers le seuil de l'Eglise" (2). Bientôt, il se convertira définitivement. Mais sa conviction dans le progrès moral, et la préparation providentielle du christianisme par la philosophie grecques demeurera toujours absolue. Il écrivait encore en 1866 que la Grèce a conduit les intelligences aux portes de la vraie religion". Il ajoutait "Aux disciples de Platon, et aux apôtres de Jésus, il ne fallut que le temps de se parler et de se comprendre pour s'embrasser au nom du Lagos éternel". La preuve, il la trouvait dans ce fait historique, que de nos jours encore, le christianisme n'a pas réussi à franchir sur la carte de l'Ancien Monde, les limites de la philosophie grecque et de l'Empire romain (3).

Psyché publiée en 1841, reflète cet optimisme de V. de Laprade quant au progrès matériel et moral de l'humanité, guidée par la divine Providence. Sa foi dans la réconciliation finale de la science et de la foi caractérise bien la philosophie de Psyché. Car cette oeuvre est d'abord une poésie didactique où les images ne servent souvent qu'à démontrer des vérités éternelles selon V. de Laprade... C'est peut-être là sa faiblesse, qui rend cette oeuvre plus intéressante d'un point de vue philo-

(1) Abbé Séchaud (P.) : V. de Laprade - Paris Picard - 1934 - p. 319

(2) op. cit. p. 225.

(3) J. Buche : l'Ecole mystique - Chap. 19 - Conclusion - p. 240 et sq.

sophique que d'un point de vue poétique. La jeunesse, il est juste de le dire, resta indifférente à Psyché (1). Mais V. de Laprade fut un poète abondant, il a composé plus de 5 000 vers et toute une série d'ouvrages en prose Les Odes et poèmes ainsi, vont rendre le nom de Laprade célèbre. Et comme Lamartine, et Hugo, concentrent alors leur activité dans la politique, comme Vigny retiré dans sa solitude, se borne à envoyer quelques beaux poèmes à la Revue des deux mondes, le jeune poète joue dans les années 1842 - 1845, un peu le rôle de pilote, et entraîne dans son sillage une partie de ceux qui aiment la nature d'un amour de prédilection.

Les grands thèmes de "l'Ecole Mystique Lyonnaise" (J. Buche) apparaissent également fort nettement dans l'oeuvre du philosophe lyonnais. Adolphe Antoine Blanc de Saint Bonnet, le philosophe de la douleur. J. Buche a fort éloquemment évoqué sa personne dans "l'Ecole Mystique".

Né à Lyon, le 28 janvier 1815, cet ami de Victor de Laprade, et d'Edgar Quinet, ce disciple de Ballanche a grandi, en véritable sauvage dans les bois qui entouraient l'ancienne auberge de Saint Bonnet, que notre philosophe a transformé après la mort de son père, en un lourd château, par l'adjonction d'énormes tours rondes, couronnées de créneaux "On y monte par Vaugneray, et un sentier qui fut jadis la voie romaine de Lyon à Bordeaux, et dont les dalles sont encore visibles au Recret au-dessus de Vaugneray" (2). Séduit en classe de philosophie, par l'Abbé Noirot, le Socrate chrétien, "il fut, comme lui, à demi cartésien, en unissant au rationalisme l'idéalisme de Platon et de Saint Augustin. La filiation intellectuelle de Blanc de Saint Bonnet est clairement indiquée par J. Buche "Cet affamé d'amour infini fut conduit par son père à Paris, où il séjourna de 1836 à 1839 pour étudier le droit, et se préparer à une carrière de notaire.

En réalité, il s'y lia étroitement avec E. Quinet et sous les auspices de V. de Laprade, fit la connaissance de Ballanche et de ses idées. Le résultat fut en 1841, la publication des trois énormes volumes de l'Unité spirituelle ou de la Société et de son but au-delà du temps". Dans cet ouvrage (1841) Ballanche y était salué au côté de Herder, traduit par Edgar Quinet, comme un héritier glorieux de Bossuet qui était venu répandre la lumière sur l'histoire qui n'était jusque là qu'un entassement chronologique obscur et sans but". Ce fidèle disciple de Ballanche imite sa

(1) Abbé Séchaud. V. de Laprade - p. 503 et sq. - Paris - Picard 1934.

(2) J. Buche : L'Ecole mystique de Lyon - chap. 20 - p. 245 et sq.



méthode des Prolégomènes et adopte toutes les idées maitresses de la Palingénésie, y compris plus ou moins, celle des vies multiples, et en tout cas, des épreuves et des expiations palingénésiques par lesquelles l'humanité serait appelée à former une quatrième personne dans les cieux. On retrouve là une idée avancée par l'occultisme lyonnais et les loges au XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui sera reprise par J. de Maistre, le franc maçon théocratique.

Reverie rappelant également beaucoup celle de Victor de Laprade qui dans l'Olympie de Psyché divinisait tous les hommes.

Blanc de Saint Bonnet se montra bien dans cette oeuvre, l'héritier de la pensée de Ballanche. La lecture de l'Unité spirituelle éclaire donc grandement la compréhension que nous pouvons nous faire de l'Ecole mystique lyonnaise.

Elle a été, en fait, le point de rencontre de courants, de pensée cosmopolites. L'Ecole contre-révolutionnaire cherchant à reconstruire le vieux monde, et ayant besoin de Dieu pour rationaliser ses rêveries y a participé pour une large part. Mais très tôt, l'âme lyonnaise a su sublimer ses origines et Ballanche et ses disciples ont pressenti et préfiguré le romantisme dans ses aspects les plus positifs : donner à l'homme foi en son destin dans la nouvelle ère qui s'ouvre.

Ainsi, cette pensée de Ballanche, Blanc de Saint Bonnet saura l'enrichir de son expérience personnelle. A ce titre, La douleur (1849) est l'oeuvre de Blanc de Saint-Bonnet, la plus significative de la pensée personnelle du philosophe lyonnais. Il va tenter dans cette oeuvre de réhabiliter la notion de douleur, de la transformer en valeur positive. Voici le résumé, l'essentiel de sa démarche (1).

Si la douleur est un mal, la vie remplie par la douleur est un mal, le créateur est un malfaiteur. La réponse à ce redoutable problème ne peut être que dans les conditions logiques de la création".

L'homme dit-il, est comme une production de l'être en dehors de l'infini" c'est-à-dire Dieu, être infini, n'a pu créer l'homme infini, car il ne peut coexister plusieurs infinis ce qui serait une contradiction. Il n'existe donc pour l'homme qu'une solution, rentrer dans l'Infini, en Dieu, en qui seul peut se trouver le bonheur.

(1) J. Buche : L'Ecole Mystique de Lyon - Chap. 20 - p. 245 et sq.

"Mais l'être fini ne peut rentrer dans l'infini qu'en sortant de lui-même par un acte d'amour dont la condition est la douleur librement acceptée. Il n'hésite pas à écrire que "Dieu lui-même, s'il ne se donnait pas, n'existerait pas." La douleur n'est pas un mal, mais une condition nécessaire du bonheur. Aussi, ne peut-on s'étonner de sa prodigieuse variété pour s'adapter à toutes les conditions de la vie. La douleur est donc une condition nécessaire du bonheur (1). Dans cette rédemption de la douleur, ne peut-on pas trouver une tentative de justification théorique d'un certain dolorisme romantique.

Déjà dans l'Unité spirituelle, Blanc de Saint Bonnet, n'exhalait-il pas des plaintes romantiques, rappelant celles d'Obermann "Nous croyons le bonheur partout, excepté dans l'endroit où nous sommes, jusqu'à ce que, hélas, nous finissions par nous apercevoir qu'il n'est nulle part" (2).

D'une certaine manière, les démonstrations philosophiques de Blanc de Saint Bonnet ne font-elles pas écho aux fameux vers de Musset. "Les plus désespérés sont les vers les plus beaux. Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots."

Dans Vigny aussi, on trouverait parfois une apologie de la douleur.

Ainsi, nous pouvons noter une certaine adéquation entre les recherches philosophiques de Blanc de Saint Bonnet, et les préoccupations générales de son époque. Sans doute, ces conditions sont-elles à l'origine du succès d'une oeuvre, quelque peu illisible aujourd'hui.

L'étude des idées de Blanc de Saint Bonnet et de Victor de Laprade permet de mieux comprendre les liens spirituels qui lient maints grands noms de la littérature et de la philosophie lyonnaise. Sans doute, est-il important de constater le rôle important de ces hommes à la Revue du Lyonnais. De Laprade donne ainsi maints articles à la Revue du Lyonnais et commente même le livre de son ami, Blanc de Saint Bonnet De l'Unité spirituelle. A son propos, il écrit : "Un mouvement philosophique bien réel se manifeste à Lyon depuis quelques années : un grand nombre d'esprits jeunes et ardents s'y préoccupent des idées, et chose remarquable de ce temps, sont liés les uns aux autres par une incontestable parenté intellectuelle" (3). Les articles de la Revue du Lyonnais de fait, ne peuvent que renforcer ce mouvement philosophique, et ne sont sans

(3) R. L. t. 16, 1842 - p. 160 et sq.

(1) J. Buche : L'école mystique de Lyon - Chap. 20 - p. 245 et sq.

(2) Maton -(G.) : Blanc de Saint Bonnet - De l'unité Spirituelle - Vitte 1961 p. 32.

doute pas étrangers au succès des oeuvres des membres de ce mouvement. Ainsi, en ce qui concerne l'Unité spirituelle", le succès fut alors si grand qu'il fallut rééditer ces trois volumes en 1845. Non seulement Ballanche s'y reconnaissait avec plaisir, mais Cousin s'enthousiasmait pour le jeune philosophe. Ravaisson louait cette tentative de restaurer à côté de la raison l'amour comme principe de recherche. Le ministre de l'instruction publique M. de Salvandy en 1844, donnait la Croix de la Légion d'Honneur à Blanc de Saint Bonnet, à peine âgé de 29 ans. Nous pouvons ainsi mesurer l'importance que ce courant chrétien lyonnais a pris à un niveau national.

A ce courant chrétien peut être rattaché E. Quinet, qui avait été fort lié à Paris, avec Blanc de Saint Bonnet. Bien qu'il n'avoue qu'un maître : Herder, il fut un familier de Ballanche, et fort influencé par lui. On retrouve d'ailleurs dans ses oeuvres, notamment Ahasverus les grands thèmes de la philosophie de Ballanche présentés sous une forme poétique. L. Boitel à propos de l'ouverture du cours de littérature étrangère d'E. Quinet à la Faculté des Lettres de Lyon notait d'ailleurs : "de nombreuses et brillantes diversités cachent en lui une parenté réelle avec MM. Ballanche et Michelet. Tous les trois, dans leur manière d'envisager l'histoire ou de mettre en scène la poésie du passé ont quelque chose du caractère antique qui a fait donner au poète le nom de *vetes* (1).

Revenant à E. Quinet, il en caractérise le génie. Il impose aux faits sa pensée, et son intuition divinatoire. Son héros, c'est ni Prométhée, ni Ahasverus, c'est le genre humain, et son sujet, c'est la destinée du genre humain. Nous reconnaissons bien là la pensée de Ballanche. Fort intéressante est la liaison implicitement établie par Boitel entre Ballanche, Quinet et Michelet. Elle explique l'enthousiasme de celui qui a su faire ressusciter le passé dans des pages de visionnaire inspiré : Michelet, pour Lyon. Là vivent, en effet, des hommes qui partagent sa même vision globale de l'histoire : lente émergence de l'Homme vers la Démocratie avec l'aide de la Providence ...

Cette école chrétienne lyonnaise, dont V. de Laprade reconnaissait l'existence, L. Boitel l'élargit bien au-delà de son cadre régional. Les rapports qu'il établit entre la pensée de Ballanche et celle de Michelet sont fort profonds et permettent de mieux comprendre la portée nationale de ce mouvement "chrétien mystique". Et de fait, même si Boitel lui-même n'appartenait pas à ce courant, il en partage les desseins. La mentalité typiquement lyonnaise et les préoccupations sociales de ces hommes

(1) J. Buche : l'école mystique de Lyon. - p. 217 et sq. chap. 18 - F. Alcan.

ne pouvaient que plaire à Boitel. Ballanche, comme un autre grand romantique Chateaubriand, en effet, avait pressenti le triomphe futur de la démocratie, et il voyait même, dans cette émergence progressive de l'Humanité vers la démocratie, une des manifestations du progrès humain voulu par Dieu. Il éprouvait sans doute en lui-même quelque nostalgie personnelle pour l'Ancien Régime.

Pourtant, ce courant se montre progressiste, en ce qu'il croit au progrès indéfini de l'Humanité avec l'aide de la Providence, sous la conduite d'élites éclairées. Ballanche se montre ainsi l'apologiste de la bourgeoisie lyonnaise, qui fait l'histoire en accord avec Dieu, selon lui. Au niveau national l'apologiste de ces élites éclairées qui donnent à l'Histoire son sens, c'est Michelet, l'historien de la Révolution. Ainsi à Ballanche, apologiste de la bourgeoisie au niveau local, correspond au niveau national Michelet, héraut de la montée de la bourgeoisie vers le pouvoir.

→ Nous discernons donc bien les liens entre ce mouvement lyonnais "chrétien mystique" et une large fraction du mouvement romantique parisien, dont Michelet fut un des plus illustres représentants. Le rôle de Ballanche fut donc primordial, en tant que précurseur.

Ainsi, ce mouvement dans sa dynamique même a subi une évolution très nette. Tirant ses origines profondes d'un mouvement de réaction contre la philosophie des lumières, puis contre la Révolution Française, "l'Ecole mystique" (Buche) va peu à peu évoluer dans une direction, ~~sinistrée~~. Dans son essai de synthèse entre les idées traditionnelles chrétiennes, et les idées modernes de progrès, le deuxième terme de la synthèse, l'emportera bientôt, ce qui déterminera l'éloignement des éléments les plus attachés à l'orthodoxie chrétienne de ce mouvement. Ainsi, Collombet ne sera jamais disciple de Ballanche dont il doit trouver la tentative de concilier théoriquement la foi et la science théologiquement hétérodoxe. Ce sera également l'avis d'Ozanam, ancien élève de l'abbé Noirot, qui prendra ses distances vis-à-vis de l'Ecole de Ballanche. Des hommes, comme V. de Laprade, qui en fut un des principaux théoriciens, se convertira sur ses vieux jours, et reniera les idées progressistes de sa jeunesse.

Cette hétérogénéité du mouvement chrétien lyonnais, a sans doute une signification sociale. Elle témoigne d'une opposition entre les éléments les plus traditionalistes de la bourgeoisie lyonnaise, représentés par Ozanam et Collombet, et les éléments dynamiques que l'Ecole

Mystique représente. Pourtant au-delà de ces antagonismes, débordant le cadre de "l'Ecole mystique" des constantes du mouvement culturel lyonnais demeurent, que nous avons mis à jour.

Ainsi, pouvons-nous dégager des aspects importants de l'idéologie du mouvement culturel lyonnais, d'abord sa volonté de concilier la foi et la raison, dans le domaine philosophique, à quoi correspond dans le domaine de l'action politique, la volonté de résoudre le problème social. Sur les moyens, on n'a que peu d'idées précises. Collombet croit encore en la charité des privilégiés pour compenser les inégalités naturelles. Boitel, V. de Laprade, jusqu'en 1848, croient davantage en un progrès général de l'humanité qui finirait par éliminer la misère. Blanc de Saint Bonnet plus introverti, estime que le problème du bonheur de l'homme ne peut être résolu que par un effort reflexif et intérieur de l'individu. Il réside finalement dans l'attitude qu'il prend devant la vie : révolte stérile contre l'ordre des choses, ou épanouissement intérieur devant la "nécessité comprise".

Sans doute, en dépit de l'hétérogénéité de leurs positions, pouvons-nous voir dans les principaux collaborateurs de Boitel, une volonté de s'intéresser à l'humaine condition, et sans doute, pouvons-nous admirer l'élévation de leur pensée. Pourtant, objectivement leurs préoccupations élevées ne sont que le reflet d'une classe qui est devenue maîtresse et propriétaire de l'univers et qui est alors le sujet moteur de l'histoire. Résoudre philosophiquement les problèmes de la condition humaine, conformément à ses intérêts, apporter des solutions réformistes ou utopistes au problème social, n'est-ce pas alors la préoccupation majeure de la bourgeoisie, classe détentrice du pouvoir. La floraison d'écoles socialistes ou utopistes à la même époque s'explique par les mêmes raisons. Cela ne signifie pas qu'il faille négliger les facteurs subjectifs. L'évolution objective de la société oblige la classe dominante à poser et à essayer de résoudre certains problèmes, mais les facteurs humains demeurent essentiels à la réussite des entreprises artistiques ou politiques. Le nier serait se montrer vulgairement mécaniste. C'est pourquoi, l'étude concrète des grands lyonnais de l'époque revêt une telle importance.

La Revue du Lyonnais, peut être ainsi, un bon instrument d'analyse du mouvement culturel lyonnais, dont nous avons pu, grâce à elle, définir les forces sociales qu'il met en mouvement. A travers les grandes polémiques de l'époque, nous allons maintenant analyser dans le temps les divers courants qui confluent dans l'organe de Boitel, et plus généralement dans le mouvement culturel lyonnais.

*est. le 10/11/75  
révisé le 10/11/75  
avec les modifications 1/1/75  
après analyse à Paris 75*

C - Attitude de la Revue du Lyonnais dans les grandes polémiques de l'époque : aspects de son idéologie.

L'analyse de l'idéologie de la Revue du Lyonnais, de ses finalités profondes, le rôle important de "l'Ecole Mystique" dans le mouvement culturel lyonnais a permis de mettre en liaison l'infrastructure culturelle lyonnaise, avec la superstructure sociale et économique. Nous avons pu savoir qui détenait la culture à Lyon, à qui était destiné le mouvement culturel lyonnais et la Revue du Lyonnais.

Il s'agit donc de replacer l'analyse des structures mentales lyonnaises, à l'intérieur de la problématique que nous nous sommes fixés, et des cadres méthodologiques dans lesquels nous nous situons. Il s'agit donc de préciser quelque peu les termes. Les structures mentales lyonnaises sont, en fait, les structures mentales de la classe dirigeante lyonnaise. En fait, pourtant elle deviennent les structures mentales de l'ensemble de la population lyonnaise, dans la mesure où les classes dominées sont toujours imprégnées des thèmes de l'idéologie de la classe dominante, les reprennent à leur compte, tout en les dégradant.

C'est à partir de ces quelques remarques que nous allons analyser :

quelques traits des structures mentales lyonnaises que la querelle du romantisme et du classicisme qui fait rage à Lyon sous la Monarchie de Juillet, va permettre de dégager concrètement. L'attitude des classes dominantes lyonnaises en face du romantisme est fort révélateur de leurs hantises profondes, de leurs structures mentales. Souvenons-nous de l'opinion que F. Z. Collombet portait sur le romantisme dans son Cours de Littérature. La formule de Hugo "la liberté dans l'art signifie l'ordre dans le sens de la liberté" (Cours de littérature t. III, p. 148). L'ordre doit l'emporter sur la liberté, ainsi, dans l'esprit de Collombet. Plus généralement, il nous reste à savoir ce que les Lyonnais mettaient sous le mot de romantisme. Jusqu'à quel point exactement, les Lyonnais favorables à la révolution littéraire se laissèrent-ils entraîner ? Nous allons, à ce propos, définir les traits caractéristiques du tempérament lyonnais.

Il apparaît tout d'abord qu'ils excluent de leur admiration tout le théâtre romantique. Ici les avis sont peu différents (1). Tout le monde est d'accord que loin de spiritualiser le théâtre, Hugo et son école lui ont

(1) M. Roustan et Latreille : Lyon contre Paris R.H.L. t. 3 - 1904 p. 309 et sq.

donné une inspiration sensualiste.

Collombet dira plus tard dans ses Mélanges critiques et littéraires (1) : "le drame sorti de 1830 a voulu se faire Shakespearien, mais n'a jamais su dérober au grand homme ce qui lui est propre, le secret de dessiner les caractères. Il a voulu réhabiliter les vices les plus honteux et n'a étalé sur la scène que des horreurs, l'adultère, le viol, l'inceste, le meurtre, le lupanar".

Atteintes à la religion, à la morale, à l'ordre social, tels sont les méfaits de l'école romantique. Mais alors se demandent maints littérateurs lyonnais, et notamment F. Z. Collombet dans son "Cours de littérature", les Lyonnais seront condamnés éternellement aux pièces ennuyeuses de l'école classique "Où en est aujourd'hui le théâtre en France ? Il est selon nous, au même point que la politique "Le monde est travaillé par l'agonie d'un principe qui finit, et par l'inexpérience d'un principe qui pousse et veut remplacer l'autre". La conscience aigue manifestée déjà, ici, par F. Z. Collombet de la liaison et de l'interaction entre un type de société la littérature et la politique est fort remarquable et l'analyse que fait F. Z. Collombet, de la crise de civilisation qui secoue la France dans les années précédant et suivant 1830, révèle bien que tout comme les grands esprits de son temps, Collombet avait une préscience du processus de transformation de la société française, même s'il ne pouvait encore avoir une idée claire des forces sociales qui en étaient le moteur.

Poursuivant son analyse du romantisme, les propos du critique lyonnais en reviennent au domaine littéraire.

"Les absolutistes littéraires mettent au théâtre de pâles et régulières tragédies, ombres des chefs d'oeuvre de Racine, des comédies bien empesées et bien vides où ils croient détourner quelques filets du génie abondant de Molière, parce qu'ils s'abstiennent comme lui, de faire jurer dans leur pièce comique deux genres opposés. Les radicaux littéraires donnent bien plus de vie à leurs conceptions dramatiques, mais la vie chez eux ressemble à la fièvre : ils prennent au sérieux cette imprécation burlesque d'un poète.

"Qui nous délivrera des Grecs et des Romains". Comme on nous a rassasiés de la fable et de l'histoire ancienne, il déchiquettent

(1) M. Roustan et C. Latreille - Lyon contre Paris - R. H. L. - t. 3-1904  
p. 309 et sq.

eux, l'histoire de France pour la servir en lambeaux. Comme les rois les princesses avec leurs confidents et confidentes, ont défilé gravement et ennuyeusement à nos yeux, depuis bien longtemps, ils nous dédommagent, eux, par une fantasmagorie de femmes perdues, de pendus, de bourreaux, ils semblent croire qu'ils ont affaire à une société blasée, et tout ce qui leur paraît de haut goût, ils le jettent crûment au public"(1).

Ainsi F. Z. Collombet renvoie dos à dos les absolutistes en littérature, c'est-à-dire les tenants du néo-classicisme et de l'académisme en art, et les radicaux en littérature, c'est-à-dire "la nouvelle génération romantique qui se bat au théâtre français pour le succès d'Hernani.

Ni radicaux, ni absolutistes, ni conservateurs, ni révolutionnaires en littérature, les Lyonnais à l'image du principal critique littéraire de l'époque F. Z. Collombet, s'annoncent comme des romantiques † opportunistes.

L'admiration pour la Lucrèce de Ponsard présentée comme un chef d'oeuvre d'équilibre et d'harmonie entre les tendances antagonistes littéraires en est l'exemple le plus significatif. M. Ponsard lit-on dans la Revue du Lyonnais (2) nous semble avoir trouvé l'équilibre et l'harmonie, et avoir distribué dans une parfaite mesure les qualités contraires, dont se forme un ouvrage excellent.

En ce qui concerne la poésie, l'harmonie et l'équilibre là aussi, sont les qualités maitresses pour les poètes lyonnais. Nous avons pu constater le goût des Lyonnais pour le lyrisme élégiaque. Le succès que l'oeuvre philosophique poétique de V. de Laprade, Psyché (1842) rencontrera est un autre exemple de ce qu'apprécie le goût lyonnais.

Sainte Beuve, après avoir loué les qualités incontestables du poème, l'élévation, l'harmonie d'une langue en général pure, une forme large, brillante et sonore, ajoutait, malgré les liens étroits qu'il entretenait avec l'intelligenza lyonnaise, "il y mêle peut-être un peu trop de sacerdotal, et d'hiérophante". Mais il ne tarit pas d'éloges pour la parution des Odes et poèmes" de V. de Laprade : "La poésie spiritualiste a retrouvé un noble organe. On peut dire qu'à Lyon, elle n'en avait jamais manqué. Quand on appelle Louise Labbé la Sapho lyonnaise, Louise à la face plus angélique qu'humaine, à l'esprit tant chaste, tant vertueux, tant poétique, on fait une périphrase plus ingénieuse que vraie. A l'époque, c'est Clara Francia Mollard qu'on surnomme la "Louise moderne". Or cette Louise est reçue par le pape Grégoire XVI, et les cardinaux cé-

(1) F. Z. Collombet - Cours de littérature - t. II : La poésie dramatique p. 146 - 147.



lèbrent en vers latins sa grâce et son talent.

Mais l'influence du mysticisme lyonnais (Cf. L'Ecole Mystique) est tempérée par un bon sens pratique qui aime avant tout la clarté. Le Lyonnais se méfie des gens fiévreux, des êtres exceptionnels, anormaux. La muse est française avant tout, elle se présente à son imagination, ayant à côté d'elle Malherbe, Boileau, ou si l'on veut Racine, le poète de la pure raison, autant que de la passion violente. Ce qui se dit de l'Hellène peut s'appliquer au Lyonnais "Il ne fait pas nuit dans son esprit". En conséquence, selon l'analyse de Roustan et Latreille, le Lyonnais se défie du symbolisme parce qu'il ne redoute rien tant que l'obscurité (1). D'autre part, il se plait au symbolisme, parce que rêveur et tendre, il a besoin de se soumettre à la cotharsis aristotélicienne, d'épurer sa passion pour le mystère et l'au-delà. La poésie lyonnaise reflète donc la complexité du caractère lyonnais ; elle est obligée de les fondre pour satisfaire à ces deux tendances antinomiques que nous avons notées. Certains auteurs lyonnais eux-mêmes sont sensibles à l'aspect froid et hiérophante de la poésie lyonnaise. Ainsi, Antony Rénal (pseudonyme de Claudius Billiet) poète lyonnais et fidèle collaborateur de la Revue du Lyonnais, avec moins de brio dans l'expression que l'auteur des Lundis est sensible au manque de chaleur de Psyché de V. de Laprade : "Nous avons entendu reprocher parfois à l'auteur de Psyché, et cela par des juges sans doute, ou trop rigides ou incompetents un peu de sécheresse ou de froideur, c'est-à-dire une absence assez fréquente de chaleur ou de sentiment intime, qui ne serait autre chose à leur avis, que l'absorption passagère du fond par la forme toujours pure, correcte et splendide"(1). Malgré ces réserves, V. de Laprade est fort admiré pour ses qualités vraiment lyonnaises : pureté et correction, harmonie et allure magistrale du vers puisé aux meilleurs maîtres de l'école classique, pensée toujours élégante, pure et nette.

Qualifier ainsi la poésie de V. de Laprade révèle bien ce qu'aiment les Lyonnais cultivés de l'époque. De plus, il est fort significatif de remarquer qu'on ne connaît pas de plus bel éloge pour de Laprade que de le comparer à Chenier celui qu'on proclame alors le plus Grec de nos poètes, le maître de la forme".

On comprend, dès lors, que le romantisme ait été accueilli à

(1) Cf. Roustan et Latreille - Lyon contre Paris. - R.H.L. t. 3 - 1904 - p; 306 et sq.

Lyon avec des défiances dont certaines demeurèrent inébranlables. Là même où il fut acclamé avec enthousiasme, c'est un romantisme fort atténué et presque classique qui emporta les suffrages du public. Rappelons-nous, que dès 1837, le romantisme avait fait long feu à Lyon. Le romantisme militant et casseur de vitres ne suscita qu'assez peu d'enthousiasme. Le mélodrame y déclina vite. Il provoquait, après 1830, même dans les rangs du parterre, plus de railleries que d'émotion véritable (1). Le drame rencontra de fortes résistances de la part surtout du public éclairé de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Il connut des remous et un destin inégal, et le retour de 1840 à la tragédie classique semble avoir exprimé les vœux profonds de la majorité du public. Ainsi, la fièvre romantique fut courte et se heurta au bon sens conservateur, à cette sensibilité délicate hostile aux passions excessives qui sont deux éléments importants du caractère lyonnais.

Cette analyse est ainsi heuristique. Elle révèle des aspects significatifs des structures mentales de la classe dominante lyonnaise. Le Lyonnais hait tout ce qui peut être extrême "In medio stat virtus", pourrait-on dire de lui en reprenant la formule d'Aristote. A des tendances antinomiques de son esprit, il impose des qualités d'ordre et d'harmonie. Mysticisme et esprit de clarté s'allient heureusement chez lui.

Cependant il faut bien constater le psychologisme de cette analyse structurelle des mentalités, qui apporte certes des touches justes et vivantes à une analyse de l'idéologie de la Revue du Lyonnais, mais qui en elle-même demeure étriquée. Certes, le caractère spiritualiste de l'art et de la littérature à Lyon à cette époque a été fort bien révélé par l'analyse que nous avons esquissée des mentalités lyonnaises.

"Tous peintres ou écrivains répètent à satiété qu'il faut spiritualiser l'art, qu'il faut le moraliser. Aucun d'entre eux ne consent à envisager l'oeuvre belle comme un moyen exclusif de satisfaction ou de jouissance, ils la considèrent comme un instrument appliqué à l'âme pour la soulever vers ses destinées immortelles". Ils font profession de tirer l'art en dehors des inspirations sensualistes (3). Cette conception de l'art que défend la Revue du Lyonnais confirme bien notre analyse :

Mais cette étude des structures mentales lyonnaises se doit d'être complétée par des considérations sur les composantes et les finalités de l'idéologie de la Revue du Lyonnais, à travers le temps.

(1) Cf. Grosclaude R. H. L. F. 1935. p. 213 (Voir Cahier p. 118)

(2) R. L. t. 19 1844. p. 140 et sq.

Il semble en effet, que Roustan et Latreille dont nous nous sommes inspirés dans la conduite de notre précédente analyse (1) offrent une image par trop descriptive et psychologique de la vie culturelle lyonnaise.

Le Lyonnais n'est pas seulement un petit bourgeois prudent qui craint toutes les aventures, qui voit un danger dans tout ce qui présente un caractère extrême. Le romantisme lyonnais est-il seulement une vision édulcorée du romantisme parisien ? Répondre par l'affirmative, c'est là ne pas comprendre la profonde originalité du mouvement culturel lyonnais et de l'organe de Boitel.

Ainsi, la Revue du Lyonnais consacre un article à Spiridion. Elle ne critique pas G. Sand, parce qu'elle se montre excessive, trop passionnée pour le caractère lyonnais, parce qu'elle s'y montre l'héritière directe de Byron. G. Sand est d'ailleurs généralement appréciée par la critique lyonnaise. Dans un article de Collombet, sur J. Sandeau, G. Sand se voit honorée, du nom de femme de génie. Cet article est d'ailleurs fort élogieux à l'égard de G. Sand (2). "Sublime soeur de Manfred, G. Sand possède les désirs multiples et insatiables de Don Juan, la rêverie mélancolique d'Harold, la poésie fougueuse et sauvage du Giaour, l'humeur vagabonde du Corsaire. Même richesse, même pompe de style, même ténacité de pensée, même exagération, même angoisse. En lisant Byron, on songe à G. Sand, en lisant G. Sand, on oublie presque Byron" (2). On le constate, cet article loue surtout le lyrisme, le tempérament et le talent d'écrivain de G. Sand. Il la salue, comme l'héritière directe de Byron. Si la Revue du Lyonnais blâme G. Sand, c'est pour chercher à introduire dans la littérature des tendances anti-religieuses, et continuer l'oeuvre de destruction du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a sapé la foi, la tradition, la religion. Son roman, Spiridion est très attaqué, on lui reproche des diatribes contre le cloître, on le taxe de divagations métaphysiques. On souhaite en conclusion, que G. Sand revienne sur la bonne route. Ainsi, on reproche à Spiridion de saper la foi, la religion, la tradition, sans lesquelles nul progrès n'est possible pour les rédacteurs de la Revue du Lyonnais.

Si la foi, la religion sont défendues, cela ne signifie pas (3) que les collaborateurs de la Revue Lyonnaise sont stérilement passésistes, cela ne veut pas dire qu'ils sont prisonniers de formes et de structures héritées du passé, qu'ils n'ont pas foi dans le progrès de l'humanité.

(1) Roustan et Latreille - Lyon contre Paris. R. H. L. 1904 - p. 306 et sq.

(2) R. L. - t. 9 1839 -- p. 290 et sq.

(3) Cf. Chapitre sur Ballanche et l'Ecole Mystique.

L'article de Hue sur E. Quinet (1) est fort significatif à cet égard. Le romantique E. Quinet qui concilie alors foi et raison, croyance dans le Progrès et en Dieu, en conservant une vision providentielle de l'histoire qui n'a un sens que grâce à l'action divine, guidant l'action humaine vers le Bien et la Lumière, y est glorifié.

D - Importance du courant mystique.

En fait, il ne faut pas oublier que les collaborateurs de la Revue du Lyonnais sont directement inspirés par les idéaux de Ballanche et d'Ampère : foi dans le Progrès de l'Humanité assuré grâce à la Providence divine. Les figures les plus remarquables du mouvement culturel lyonnais, Blanc de Saint Bonnet, Francisque Bouillier, le cartésien chrétien, de Gourju, le philosophe auteur d'articles sur Blanc de Saint Bonnet, V. de Laprade, critique d'art, collaborent à l'organe de Boitel, et sont les disciples de Ballanche et de l'Abbé Noirot.

Le Revue du Lyonnais présente ainsi des facettes bien différentes, tout comme le mouvement culturel lyonnais. L'aspect le plus apparent, c'est la vocation régionaliste ou provincialiste, c'est une Revue se proclamant apolitique et visant à rassembler des gens de toutes opinions pour défendre Lyon contre Paris, et être la tribune de l'intelligentsia lyonnaise. L'analyse des bases sociales de la Revue du Lyonnais, et du mouvement culturel lyonnais, a mis à jour la signification réelle de classe de cet aspect, traduction littéraire de la mentalité régionaliste, et réformiste de la bourgeoisie lyonnaise. Suivant cette facette, la Revue du Lyonnais se veut objective et "romantique opportuniste".

Mais c'est aussi une Revue influencée par un courant qu'on pourrait qualifier de chrétien social avant la lettre : l'Ecole mystique chrétienne, et plus généralement par d'autres courants chrétiens, ceux représentés par Ozanam et Collombet. Vu sous cette facette, la Revue du Lyonnais apparaît préfigurer des aspects essentiels du romantisme, et même anticiper sur des courants plus modernes.

La querelle sur le monopole universitaire exprime bien elle aussi la complexité de l'idéologie de la Revue du Lyonnais. Dans cette

(1) R. L. t. 9 1839 p. 377 et sq.



François : Discours d'ouverture pour l'installation du cours d'Histoire de France (t. 9 p. 489) (1)

Certes, les comptes rendus de François Zénon Collombet sont moins élogieux. Ainsi, le cours d'Histoire de France par M. François (2) contient des critiques assez sévères envers le trop libéral M. François.

Nous retrouvons ici des échos de l'abbé Desgarets.

Pourtant, Boitel va jouer dans cette querelle un rôle de médiateur, lorsque la lutte devient trop chaude. Ainsi, lors de l'inauguration de la Faculté des Lettres de Lyon, le recteur Soulacroix prononça un discours qui suscita l'indignation du parti catholique. Il sut calmer l'émotion que ce discours avait suscité dans les milieux cultivés lyonnais. Ainsi, lors de cette querelle, la Revue du Lyonnais sut jouer le rôle que lui avait assigné son fondateur : être la tribune des diverses tendances de l'intelligenzia bourgeoise lyonnaise.

En réalité, la Revue du Lyonnais n'est-elle pas plus favorable aux hommes qui enseignent à la Faculté des lettres de Lyon qu'au monopole universitaire en tant qu'institution. Ainsi, l'article de Hue, favorable à Quinet ne s'adresse-t-il pas à Quinet, disciple de Ballanche plutôt qu'au professeur à la Faculté des lettres de Lyon. En 1839, Quinet avait été nommé, grâce à l'appui de Madame Récamier, professeur à la Faculté des lettres par M. de Salvandy, où il ouvrait son cours de littérature étrangère en Avril 1839 par un mémorable discours sur l'Unité des peuples modernes. Léon Boitel directeur de la Revue Lyonnais avait annoncé le cours en affirmant que la foule ne ferait pas défaut à l'auteur d'Ahas-verus et de Napoléon. Hue lui rend compte de sa première leçon en plus de trente pages enthousiastes. Il notait l'auditoire d'élite et montrait E. Quinet avec un débit attachant, un geste sec; son langage parlé n'a pas la luxuriance de son langage écrit, mais il est plus clair et plus saisissant, tout en restant suffisamment pittoresque. Il y avait là pour l'accueillir, et l'applaudir, les éléments les plus éclairés de l'Ecole chrétienne : Victor de Laprade, Blanc de Saint Bonnet, les frères Tisseur, et Paul Chenavard.

(1) R. L. - t. 9 1839 P. 489 et sq.

(2) R. L. - t. 18 1844 P. 123 et sq.

Dans un autre article, V. de Laprade pour la Revue du Lyonnais, analyse Ahasverus, Napoléon, Prométhée et cite la traduction de la philosophie de l'histoire de l'Humanité de Herder, dont l'esprit en quelque sorte biblique n'a pas soufflé en vain sur Monsieur Quinet. Pour-  
 suivant, V. de Laprade écrit cette phrase essentielle sur Quinet et ses rapports avec l'Ecole mystique. "De nombreuses et brillantes diversités cachent en lui une parenté réelle avec MM. Ballanche et Michelet. C'est bien donc au disciple de Ballanche que s'adressent les articles de V. de Laprade et Hue, L'analyse de ces deux articles montre ainsi ~~l'ana-~~  
~~lyse de~~ ce courant "chrétien mystique" dans la Revue du Lyonnais et dans le mouvement culturel lyonnais.

La querelle sur le monopole universitaire permet de faire éclater, en outre, des contradictions entre les divers courants chrétiens. Le catholicisme traditionnel politiquement légitimiste combat violemment le monopole universitaire. Le courant chrétien mystique de Ballanche, bien au contraire le défend, et ne refuse pas de participer à la constitution de l'Université. A partir de là, les deux courants ne cesseront de diverger. De Laprade, Quinet, enseigneront à l'Université, et seront d'ardents républicains à tendances socialisantes du moins jusqu'en 1848 en ce qui concerne V. de Laprade. Converti après 1848, sous l'influence de Madame Yemeniz, il n'en sera pas moins un opposant résolu au Second Empire et sera révoqué de son poste de professeur en 1861. Chez de Laprade, comme chez le futur auteur de "des Jésuites" (en collaboration avec Michelet) nous pouvons ainsi discerner de nettes tendances progressistes. Et ces hommes, dans les années précédant 1848 combattront pour une société meilleure, plutôt que pour un monde chrétien.

Les catholiques légitimistes et traditionnalistes se réfugieront dans une quête nostalgique du passé, devenant peu à peu des exilés, à l'intérieur et perdront peu à peu beaucoup de leur influence. Le courant de l'Ecole mystique, au contraire, est nettement progressiste par son souci de réformer la société, sa préscience de la nécessité historique de la Démocratie.

Ainsi, le mouvement culturel lyonnais, c'est-à-dire celui de la classe dominante lyonnaise se montre-t-il beaucoup plus riche et beaucoup plus divers qu'on se l'imagine généralement.

## I V

---

 LES LIENS DE LA REVUE DU LYONNAIS ET DU MOUVEMENT
 

---



---

 CULTUREL LYONNAIS
 

---

Le goût de la Revue du Lyonnais est certes "romantique opportuniste" (Roustan et Latreille). On ne saurait négliger l'affadissement que le tempérament lyonnais, avide de mesure et d'équilibre, ~~cattse~~ se au romantisme.

Mais profondément, la tendance de pensée qui joue un rôle moteur dans la Revue du Lyonnais et le mouvement culturel lyonnais est, bien sûr, celle constituée par les disciples de Ballanche, ("l'Ecole mystique lyonnaise" de J. Buche) qui ont exprimé selon les tonalités particulières de l'âme lyonnaise, les aspects les plus profonds du romantisme. Ballanche exprima peut-être même la sensibilité romantique avant Chateaubriand. Il apparaît même que des hommes comme Ballanche, de Laprade, préfigurent un V. Hugo ou même un Teilhard de Chardin. La montée de l'Humanité vers le Progrès et la Démocratie ne préfigure-t-elle pas la montée de l'homme de l'oosphère à la noosphère, qu'imagine Teilhard de Chardin.

Le romantisme lyonnais mystique et chrétien n'est pas un sous-produit régional du romantisme. Il est animé de tendances profondément originales et novatrices qui débordent le cadre littéraire et philosophique.

Ce courant, fidèle à la pensée de Ballanche, dit de l'Ecole mystique, influence ainsi toute une école lyonnaise de peinture. Des peintres lyonnais célèbres sont eux aussi, après 1830, influencés par les thèmes de l'Ecole mystique. M. Flandrin, Jammot le peintre d'histoire religieuse, Orcel, Chenavard. C'est ainsi qu'il convient de s'attacher à la peinture et aux arts lyonnais, sous leur divers aspects, sous le règne du roi bourgeois.

---



A - La peinture et les arts à Lyon sous la Monarchie de Juillet.

Ainsi Janmot, entre 1842 et 1846, est à l'apogée de son talent. Il peint la fresque de l'Antiquaille où il place trois admirables portraits de ses amis : Brac de la Perrière, Blanc de Saint Bonnet, Victor de Laprade. Si, dit Clair Tisseur, un pareil morceau existait en Italie, il serait cité dans tous les guides, et tous les étrangers accourraient pour le visiter.

Hélas, les fresques comme les livres ont leur destin. L'administration de l'Antiquaille prise de crainte pour la solidité du mur sur lequel se trouvait la Cène de Janmot, en a fait faire une copie sur toile.

"Mais elle a eu tort, au témoignage autorisé d'A. Germain dans son livre illustré de fidèles reproductions (1), de faire appliquer sur l'original directement cette copie qui est mauvaise, et de nous priver ainsi d'une fresque excellente, alors que nous en avons si peu en France (2)".

Ce même Janmot donna en 1846 sa "Fleur des Champs". C'est une mystique et poétique étude de femme, une soeur de l'Herminia de Laprade, de grandeur naturelle, vue jusqu'aux genoux, et composée avec une beauté de lignes et de style qu'Ingres vénérât.

Le peintre Paul Chenavard conçoit, compose et ordonne d'après la Palingénésie une immense synthèse de l'humanité. Le peintre Orsel, lui aussi, est influencé pour la style par l'école de Ingres, et pour les thèmes qu'il choisit par l'Ecole mystique. Le titre du tableau qu'Orsel présenta à la première exposition de la Société des Amis des Arts, est, à cet égard, significatif. Il est intitulé : le Bien et le Mal".

Ce courant philosophico-religieux a donc joué un grand rôle sous la Monarchie de Juillet, et même au delà dans la vie intellectuelle et culturelle lyonnaise. J. Buche n'a-t-il pas montré ce que "les deux sources de la morale et de la religion" devaient à Ballanche, en quoi ainsi les conceptions dynamiques que se faisaient Bergson et Ballanche de l'évolution du monde étaient proches.

(1) A. Germain - Les artistes lyonnais - 4° - Lardanchet.

(2) J. Buche - l'école mystique de Lyon - Appendice : L. Janmot - p. 227 et sq.

Cela ne signifie pas que ce courant explique toute la vie culturelle sous la Monarchie de Juillet. Il ne faut pas négliger l'importance du mouvement de décentralisation artistique et littéraire à Lyon, sous la Monarchie de Juillet, dont A. Petetin, dès 1833, se voulait le héros. Ainsi, et la Revue du Lyonnais le montre bien (1), les arts et les lettres se prétendent d'abord lyonnais, et veulent disputer à Paris sa primauté littéraire et artistique. Ainsi, il ne faut pas négliger l'aspect régionaliste du mouvement culturel lyonnais. Les réactions des rédacteurs de la Revue du Lyonnais à l'ouverture de la première exposition de la Société des Amis des Arts, mettent en valeur cet aspect.

Insistons à ce propos, sur le fait que "La Société des Amis des Arts" n'exerce pas son influence seulement à Lyon. Tout comme les Académies, son action est parallèle à celle des autres sociétés. Léon Boitel, n'écrivait-il pas "la société des Amis des Arts de la Ville de Lyon, est appelée à exercer une immense influence sur l'art provincial et nous ne saurions trop inviter les sociétés pareilles de Dijon et de Moulins à se réunir à elle pour frapper vite et fort, en matière de décentralisation artistique" (2).

Quels sont donc les artistes qui se sont illustrés à Lyon sous la Monarchie de Juillet, et en quoi leur art se caractérise-t-il ? Là aussi une évolution se fait sentir dès les débuts de la Monarchie de Juillet. L'Ecole lyonnaise de peinture qui, pendant un quart de siècle a maintenu à Lyon une tradition classique et ingriste va peu à peu s'ouvrir à des influences romantiques. Dès la première exposition lyonnaise (1836). J. Dubuisson avait poussé ce cri de délivrance. "Nous voulons signaler comme une grande révolution de l'art en province, la chute complète de cet intraitable classique, qui voulait que chaque élève s'attachant à la robe d'un maître ne se permit jamais que les éternelles reproductions d'un éternel modèle." L'intraitable classique semblait donc à cette heure irrémédiablement vaincu.

Ainsi l'Ecole lyonnaise n'est plus, mais de nombreux talents et des talents de premier plan, illustrent Lyon. L'unité qui avait donné de l'importance à l'école de M. Revoil n'existe plus, mais l'éclat artistique de Lyon est alors remarquable. (3). L'école de peinture du palais Saint-Pierre, pépinière de bons dessinateurs, de fabrique,

(1) Cf. Notamment articles de Roussillac in R. L. 1839.

(2) R. L. t. 7 1838 - p. 377 et sq.

(3) E. Vial. L'art à Lyon en 1836 : Revue critique de la première exposition de la société des amis des arts Lyon Palais des Arts 1837.

lequel ces ~~mes~~ messieurs envoient en province le rebut de leurs ateliers. Boitel conclue en approuvant le dédain du public lyonnais, qui n'a pas apprécié les crôtes que des auteurs parisiens ont envoyés à Lyon (1).

Un an plus tard, même dédain à l'égard des artistes de la capitale, dont on est allé susciter le concours pour l'Album du Lyonnais qui figure à l'exposition. "La Commission doit regretter aujourd'hui, d'avoir emprunté le talent d'artistes parisiens, quand elle avait ici à sa disposition des hommes habiles et compétents dont le crayon eût du moins rendu avec vérité des sites si familiers pour eux. Ils avaient droit à la préférence, même à un mérite inégal, et les dix premières vues exposées sont bien loin de justifier cette inégalité..."

"C'était bien la peine de faire une injustice gratuite à des artistes tels que Guindrand, Leymarie, Fonville, Duclaux, Dubuisson, Flandrin et d'autres encore. Avec leur concours, nous aurions pu présenter avec quelque orgueil l'Album du Lyonnais comme notre ouvrage". (2).

Ainsi, c'est surtout pour les artistes lyonnais que doivent être les avantages des Expositions lyonnaises.

Deux générations de peintres vont se succéder. En vain, la mort fera-t-elle disparaître des peintres de talent presque à la fleur de l'âge et en pleine période de production. Alexandre Flacheron, Auguste Flandrin, Petrus Perlet, l'élève chéri d'Ingres, Berjon, Guindrand et son élève H. Leymarie, Clara Francia Mollard, ces artistes que Falconnet aimait tant sont enlevés coup sur coup. Pourtant l'esprit régionaliste spécifique de la mentalité des artistes lyonnais va encore subsister dans la génération suivante. Nombre de noms illustres vont encore illustrer la peinture lyonnaise sous la Monarchie de Juillet. Auguste Biard, Bonnefond, directeur des Beaux-Arts, Bouviote directeur de l'École de peinture d'Athènes, professeur aux Beaux-Arts, Genod, Grobon, Orcel, (1795-1850) Soulary, Gallet, le peintre mystique Janmot.

Le grand épanouissement des arts à cette époque à la fois cause et conséquence du mouvement culturel lyonnais, ne se limite pas d'ailleurs, à la peinture et à la sculpture, mais concerne également la musique.

(1) R. L. t. 9 1839 p. 43 et sq.

(2) R. L. t. II 1840 p. 88 et sq.

En 1830, quelques amateurs intrépides avaient cherché à acclimater en France la musique de Beethoven. Des musiciens d'élite écoutés par des connaisseurs, exécutaient du Ries, du Beethoven, du Weber. Le fait paraît si important qu'il est signalé en 1840 dans la Revue du Lyonnais (1) "nous avons dérobé ses trésors à l'Allemagne, avant que le public fashionable et dédaigneux des dilettanti parisiens se fussent doutés de leur existence". Les symphonies du maître étaient le charme d'un petit nombre. Dix ans après, on joue devant le public lyonnais, la symphonie en ré et en ut mineur. Le succès est prodigieux. L'acclimatation était faite. Le Cercle Musical n'avait plus qu'à donner l'impulsion définitive. La Revue du Lyonnais vers 1840 avait émis l'idée d'un vaste local qui réunirait tous les cercles artistiques de la ville sans exception. Des emplacements étaient indiqués, des plans proposés, des devis approximatifs établis. Le quartier de la Boucherie des Terreaux paraît rallier le plus grand nombre de suffrages. La Revue du Lyonnais rêve d'en faire le centre culturel et artistique de la ville, en y concentrant les sociétés littéraires, musicales, artistiques, les Académies, l'Université. Mais le Cercle musical s'installera tout seul, faute de crédits (2). Les membres du cercle improvisent leur salle de concert dans l'atelier d'un imprimeur. Le long des murs on applique par des procédés rudimentaires de pauvres galeries. Au fond, on élève une estrade pour l'orchestre. Le local est confiné. L'accoustique est défectueuse.

Qu'importe. Après 1840, on est pris d'un fol engouement pour la musique italienne. La musique ultramontaine est à l'ordre du jour, répètent les journaux. L'opéra italien, en particulier Rossini, Donizetti, fait les beaux jours du Grand Théâtre et du Théâtre des Célestins. Nous apprenons aussi que Listz vint pour la première fois à Lyon en 1836 et n'eut pas grand succès. En 1844, il revint. Là au contraire, le triomphe fut complet.

Le public lyonnais cultivé eut ainsi dans le domaine musical un rôle d'avant-garde. A l'image de Paris, les Lyonnais de l'intelligenza auraient désiré posséder un Conservatoire de même qu'ils auraient aimé posséder une Sorbonne et un quartier latin, le quartier de la boucherie des Terreaux. Pourtant, une anecdote amusante montre que ce désir n'était certes pas partagé par les masses. Maniquet

(1) R.L. t. 11 1840 - p. 232 et sq.

(2) R.L. t. 13 1841 - p. 93 et suivantes.

montre, en effet que beaucoup de Lyonnais n'étaient pas particulièrement préoccupés par l'art et les artistes. A. Maniquet montre dans un article qu'on considère un pianiste comme moins important qu'un joueur de boules. On lui propose, en effet, pour jouer une somme moins importante qu'à un joueur de boules (1). Le public ainsi, était restreint, mais allait s'élargir de jour en jour, et fortifier son éducation musicale.

On n'eut pas le Conservatoire, mais le 15 octobre 1840, au premier étage des anciennes Halles de Grenelle, le Cercle musical de Lyon fut inaugurée dans des locaux vétustes. En 1843, le Cercle devait s'installer dans des locaux plus confortables, ce qui est d'une certaine manière, le reflet de l'approfondissement de la culture musicale chez le Lyonnais. Un article de la Revue du Lyonnais (2) à propos de Listz, l'admet volontiers.

"Le passage de l'illustre pianiste avait été assez froid (en 1836) il y a 8 ans. Son talent a-t-il grandi depuis, notre éducation musicale s'est-elle perfectionnée ? Il y a un peu de tout cela. Nous avons entendu dans l'intervalle Prudent, Thalberg, Dalher, Lacombe".

Ainsi la musique et la peinture ont participé à l'essor culturel lyonnais de la Monarchie de Juillet. On retrouve chez les peintres lyonnais et dans les diverses sociétés artistiques et culturelles l'empreinte spécifique du mouvement culturel lyonnais.

## B - L'Université.

L'Université est également un point de diffusion spécifique de la culture lyonnaise, ce qui explique d'ailleurs l'intérêt de la Revue du Lyonnais pour cette jeune institution.

Boitel ne déclare-t-il pas dans la Revue du Lyonnais, dans un article écrit à propos de l'inauguration de la faculté des lettres

(1) M. Roustan et C. Latreille - Lyon contre Paris - R.H.L. t. 3 1904 p. 109 et sq.

(2) R.L. t. 22 1845 p. 514 et sq.

le 26 novembre 1838 "Les heures et les salles n'ont-elles pas été mal choisies dans l'intérêt du plus grand nombre : les cours ne devraient-ils pas avoir lieu le soir de 8 h. à 9 h. moment le plus inoccupé de la journée". Ces réflexions sont un témoignage de la volonté de Boitel de voir l'université devenir un centre culturel populaire où le travailleur désirent assimiler une culture bourgeoise puisse se rendre. Ces réflexions nous font mesurer la portée et les limites du réformisme social de Boitel. Malgré ses bonnes intentions, on ne peut que reprocher à Boitel un "populisme" irréaliste. Les espoirs de Boitel en ce domaine seront d'ailleurs déçus. Cela n'empêche pas de reconnaître le rôle important de la faculté des lettres dans la diffusion des idées du mouvement culturel lyonnais. E. Quinet, V. de Laprade y enseignèrent et y diffusèrent les idéaux de l'Ecole Mystique...

#### C - L'Académie littéraire, la Société musicale.

Les Académies et les sociétés littéraires jouèrent également un grand rôle, que nous allons analyser, dans le mouvement culturel lyonnais. L'Académie des sciences, belles lettres et arts de Lyon se fait gloire d'être la plus ancienne de France. L'Académie n'avait pas attendu 1830 pour affirmer en toute circonstance ses idées de décentralisation littéraire et artistique. Le 31 août 1825 avait eu lieu la grande séance dans laquelle on décerna le prix de poésie sur le siège de Lyon. Breghot du Lut prononça un discours contre le système de centralisation des lettres et des arts dans la capitale. Le comte de Sèze, défenseur des filles d'Helvetius, de Besenval et du roi Louis XVI, pair de France, membre de l'Académie Française, hôte ce jour-là de l'Académie de Lyon se leva alors et s'écria "Et moi aussi, je suis de la province, et je m'en glorifie". Les thèmes de ces réunions, et les idées des hommes qui y prennent part permettent bien de définir l'idéologie dominante alors à l'Académie. C'est l'ultracisme contre révolutionnaire. Les trônes tombent, les idéologies dominantes se transforment. L'Académie se réforme. En 1842, on porte le nombre des membres à 60, on supprime la distinction entre académiciens "libres" et titulaires qui avait été instituée en 1840. Les sections sont rendues autonomes les unes par rapport aux autres, et les réunions des diverses sections : Lettres, Sciences, Arts ont lieu à des jours différents. La Société s'enrichit de nouveaux membres. Cette année-là on reçoit Jayr, conseiller d'état, préfet du Rhône, Audin François, professeur d'histoire à la faculté des lettres, Ozanam, professeur à la

Faculté des lettres de Paris... L'Académie comprend donc les plus célèbres personnalités lyonnaises. La présence de Jayr est significative. L'oeuvre de décentralisation artistique et littéraire à laquelle l'Académie de Lyon a participé se voit ainsi approuvée et encouragée par le pouvoir central. De 1831 à 1835, l'Académie a poursuivi sans relâche les études relatives à l'organisation de l'école de la Martinière. En 1840 la Compagnie prend la plus grande part aux travaux d'organisation du Congrès scientifique de France.

Le Congrès s'ouvre à Lyon le premier septembre 1841, et dans toutes les sections, les académiciens se trouvent au premier rang. On relève 1267 inscriptions à l'Académie parmi lesquelles 350 venus de l'étranger, Savoie, (Chambéry) et Italie. De grandes fêtes sont célébrées avec le concours de la municipalité, les journaux de répéter :

" Tout a contribué à venger notre cité industrielle de l'injuste reproche qu'on lui adresse incessamment : celui de vivre en dehors du mouvement littéraire et artistique ."

Le 25 et le 26 août 1846, les membres de l'Académie prennent part aux séances de la Société Française pour la conservation et la description des monuments historiques, tenues à Lyon. Une session, la même année, avait été tenue à Orléans pendant la semaine de Pâques, convoquée par l'Institut des Provinces. On en profita pour augmenter la subvention accordée par la municipalité à l'Académie, dont le chiffre fut porté à cette occasion à 2 400 francs. Le maire devint président de l'Académie".

L'Académie a ainsi fortement contribué au mouvement de décentralisation artistique et littéraire à Lyon entre 1830 et 1848. Elle a poursuivi passionnément ses travaux pour les lettres et pour les sciences. "De plus, son action s'exerce à l'extérieur : dans toutes les grandes villes d'Europe, on choisit des associés, dans toutes les villes de France, on nomme des titulaires ou des correspondants. Il s'établit des rapports confraternels avec les autres académies de province, notamment Marseille et Toulouse". (1)

(1) M. Roustan et C. Latreille - Lyon contre Paris - R.H.L. t. 3  
1904 - p. 38 et sq.

La Société littéraire va également contribuer à l'essor du mouvement culturel lyonnais. Elle va devenir à côté de l'Académie des sciences, Belles lettres et arts, une sorte d'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, où l'érudition, la philologie, l'archéologie, l'histoire ont leurs représentants à côté des poètes et des littérateurs. On passe de la Société à l'Académie, on fait ses preuves dans l'une, puis on est accueilli dans l'autre. La Société littéraire affecte volontiers une allure frondeuse. Toutes les fois que la liberté de pensée, la liberté d'écrire ou une quelconque des libertés les plus simples de la France fut imprudemment attaquée, il se trouva dans le cercle littéraire quelque voix indépendante et généreuse qui prit tout haut la défense de la justice et des lois outragées.

Elle exerça en définitive son action dans le même sens que l'Académie, d'abord elle groupa les littérateurs autour de la devise "Amicitiae et litteris" puis elle consolida l'alliance des provinces groupées en faisceau contre la décentralisation. C'est ainsi que des correspondants sont nommés à Marseille (P. Autranà et à Milan (Balbi), à Venise, à Gênes, à Trévoux, à Paris (Ozanam), à Nîmes, (Reboul).

D - Liens de la Revue du Lyonnais et du mouvement culturel lyonnais non institutionnalisés mais personnels.

Ainsi, les journaux, l'Université, les diverses écoles artistiques, la société musicale ont été des centres du mouvement culturel lyonnais.

A ces groupes, il faut ajouter l'Académie et la Société littéraire. En outre, diverses petites sociétés militent dans leur ordre propre pour la décentralisation : la société linéenne (1823), la Chambre de Commerce qui date de 1702, la société d'Education réorganisée en 1835. Le journal de Médecine, porte parole de cette société n'affirme-t-il pas son intention d'être une oeuvre originale, provinciale lyonnaise, et pas du tout parisienne.

Ainsi, il apparaît à la lumière de tous ces éléments, que c'est une petite élite qui donne l'impulsion à la vie culturelle et intellectuelle lyonnaise sous la Monarchie de Juillet et les Lyonnais suivent avec une plus ou moins grande promptitude les innovations que de petits groupes veulent imposer à Lyon, de façon autonome par rapport à Paris.



Sur l'existence de liens idéologiques tacites, qui unissent ces divers centres, et fondent ainsi la richesse et l'unité du mouvement culturel lyonnais, il est facile de s'accorder, mais il est plus difficile de démontrer concrètement le mécanisme de ces liens. Ces liens ne sont jamais formels et institutionnalisés, mais ne se situent qu'au niveau des hommes. Ainsi, le Cercle littéraire, né en 1832, qui se pose en successeur de la Société littéraire, dont les origines remontent à 1778, comprend Péricaud et Bregnot du Lut, collaborateurs de la Revue du Lyonnais, qui préparent leur Biographie Lyonnaise, imprimée par Boitel. En 1839 les travaux reprennent plus d'activité grâce à l'adjonction de nouveaux membres comme Ozanam, de Laprade, Fleury la Serve, Blain d'Aigueperse, qui sont des collaborateurs de la Revue du Lyonnais.

Ainsi, nous pouvons le voir, les liens existant entre les membres du mouvement culturel lyonnais ne sont jamais formels, mais seulement personnels. Jamais la Revue du Lyonnais n'eut la tâche de théoriser et d'organiser ce mouvement, mais en fait, par ses collaborateurs qui agirent efficacement dans le sens de la décentralisation littéraire et artistique à Lyon, elle en joua empiriquement le rôle.

CONCLUSION : Le peuple lyonnais et l'idéologie dominante de la bourgeoisie.

Sur la base sociale de ce groupe impulsant la vie intellectuelle à Lyon, il est facile de s'accorder ; ce sont les représentants de l'idéologie de la classe dominante. Ce petit groupe suffit ainsi à animer toute la vie culturelle lyonnaise, et à tenir sous son influence les Lyonnais s'intéressant quelque peu aux lettres et aux Arts. Ainsi, la Revue du Lyonnais (1) écrit : "A Paris même le peuple n'a pas le sentiment musical aussi développé que chez nous, par la raison toute simple qu'il ne fréquente que le théâtre du boulevard, et qu'il n'est ici aucun de nos ouvriers qui n'ait assisté à notre Grand Théâtre aux représentations de nos grands ouvrages lyriques". Ces affirmations

(1) Cf. R.L. t. 7 1843 - p. 337 et sq.

montrent bien que l'idéologie des éléments cultivés de la bourgeoisie lyonnaise s'impose aux Lyonnais des autres classes. Certes, la culture demeure le privilège d'un petit groupe d'hommes, malgré les efforts accomplis : création de la Martinière, des Facultés de Sciences, (1833), Lettres, Théologie (1838).

Et nous pouvons certes douter que les canuts lyonnais, aient eu pour habitude d'assister aux représentations de nos grands ouvrages lyriques, comme semble le suggérer la Revue du Lyonnais. Pourtant le public lyonnais des théâtres est assez mêlé, et a une attitude volontiers agressive, et régionaliste. Il prend souvent le contrepied du jugement de Paris. Cette tendance est accentuée par le fait que le public est reconnu souverain au Grand Théâtre de Lyon. Les artistes ne pouvaient être admis à figurer dans la troupe qu'après avoir subi l'épreuve de trois débuts dans trois ouvrages successifs, et le jour de leur troisième début, c'était la voix populaire qui se prononçait sur leur sort. Le commissaire de police consultait les spectateurs sur leur admission, et suivant que les applaudissements l'emportaient ou non sur les sifflets, les déclarait acceptés ou exclus. Cette pratique des débuts favorisait une grande turbulence du public.

"Le glorieux Duprez du Grand Opéra ne provoquait qu'une curiosité très vite émoussée. Ce qu'il fallait, pour obtenir les suffrages des habitués du Grand Théâtre, c'était une voix vigoureuse et fortement timbrée, capable de décrocher sans effort les notes les plus étendues, d'atteindre et de tenir les degrés les plus élevés de la gamme. Peu importait la recherche de l'expression, le souci des nuances, le sens et la perfection du style." Le public ne se fiait qu'à son propre jugement, renforcé dans cette opinion, par le système des débuts, qui persista jusqu'à la veille de 1914, bien qu'on ait essayé de le supprimer dès 1845. Un arrêté préfectoral du 5 novembre 1852 l'officialisa au contraire. Les spectacles donnaient souvent lieu à des manifestations passionnées du public. Ainsi, en 1848 à un moment certes, où la situation politique contribue à aviver les antagonismes de classes, de véritables batailles s'engagent, à propos du ténor Lapière, entre les premières galeries, auxquelles il déplait, et le parterre dont il a les faveurs (1). Ainsi, nous le voyons, le public lyonnais n'est pas aussi froid que la tradition le prétend. De plus l'idéologie du mouvement culturel lyonnais, qui incite le Lyonnais à être fier

(1) A. Salles - R. L. 1922 - f. 8. p. 95 - 117.

de sa ville, et à rester intellectuellement et culturellement autonome par rapport à Paris, a profondément pénétré au coeur du peuple, dans la mesure où elle prolonge toute une tradition autonomiste à laquelle la bourgeoisie lyonnaise est fort attachée depuis des siècles.

Ainsi le peuple, même s'il lui arrive de construire des barricades, n'a pas d'idéologie autonome par rapport à celle de la bourgeoisie. Le prolétariat existe en soi, mais non encore pour soi, c'est-à-dire en tant que classe sociale organisée et consciente de son rôle historique. Il ne peut encore prétendre à être le sujet moteur de l'histoire. Les hommes de gauche qui illustrent la vie culturelle à Lyon, Boitel, Kauffmann, Pétetin demeurent rattachés par un cordon ombilical à leur classe d'origine : la bourgeoisie. Les journaux de gauche n'ont pas de doctrine claire, mais admirent Napoléon, et défendent la patrie. L'évolution historique qui conduira au 2 décembre 1851 est déjà inscrite dans les positions de ces journaux. Les forces sociales avancées sont encore trop faibles. Il n'est donc pas étonnant que la bourgeoisie, dont la situation est encore dominante, tant dans la réalité que dans l'esprit des hommes, n'aura qu'à susciter un Bonaparte pour rétablir l'équilibre entre les forces sociales antagonistes, après l'explosion sociale de 1848. Ce sera Napoléon III .

## CONCLUSION GENERALE

## LE DECLIN DU MOUVEMENT CULTUREL LYONNAIS - SES

CAUSES - CONCLUSION

Ainsi, sous la Monarchie de Juillet, Lyon a vu l'épanouissement d'un mouvement culturel lyonnais, dont l'éclat peut contribuer à qualifier cette période d'âge d'or lyonnais. Mais la Révolution de février va marquer le glas de ce mouvement culturel lyonnais. La Société de Saint François Xavier dut s'arrêter de fonctionner après février 1848 en face des calomnies dont elle fut assaillie. On saccagea, dans la nuit même, qui suivit à Lyon, la proclamation de la République, le domicile et la petite bibliothèque de l'abbé Jayol, aumônier des Frères des écoles, à la montée Saint Barthélemy. Les diverses sociétés lyonnaises, Académies durent cesser leurs activités. La Revue du Lyonnais cessa de paraître, mais Boitel fonda de 1848 à 1850 un autre organe, qui n'eut pas le rayonnement de la Revue du Lyonnais.

Ce n'est qu'en 1850 que la Revue du Lyonnais reprit sa parution. Et en 1852, découragé, Boitel céda la direction de sa revue à Aimé Vingtrinier. Il annonce cette décision en tête du numéro de la Revue du Lyonnais pour janvier 1852. A lire cette préface, on le sent las et presque découragé. Ce qui manque à Lyon, dit-il, c'est le lecteur, c'est l'abonné, c'est un public sympathique et lettré " Lyon est une immense ruche où chacun accomplit sa part de travail et l'on ne s'y repose que pour reprendre de nouvelles forces. L'immense majorité reste indifférente... "(1). Cependant, il continua à donner son utile concours à Vingtrinier pendant deux ans. Son plus grand bonheur était alors de retourner pendant la belle saison dans sa propriété d'Irigny. C'est là qu'il devait se noyer en 1855. Collombet, son plus fidèle collaborateur, était mort dès 1852. Des dirigeants principaux du mouvement culturel lyonnais se voyaient donc décimés par la mort en quelques années. D'autres renoncèrent, tel V. de Laprade. La base populaire de ce mouvement était très étroite, et la mort des principaux catalyseurs inlassables et désintéressés de ce mouvement, ne pouvait qu'accentuer le déclin des arts et des lettres lyonnaises. De

(1) E. Vial - R. L. 1921 - p. 109 - 121.

fait, la Revue du Lyonnais ne retrouva plus son éclat d'antan. Elle devait survivre longtemps à son fondateur à travers diverses séries. Les arts et les lettres lyonnaises, ne brillèrent cependant plus comme durant la période de la Monarchie de Juillet.

Mais à ces causes subjectives et humaines du déclin du mouvement culturel lyonnais, qu'il ne faut certes pas mésestimer, sans doute devons-nous y joindre des facteurs objectifs qui sont liés à l'évolution de la Société lyonnaise, et à celle de la Société française en général.

Sous la Monarchie de Juillet, la volonté de la bourgeoisie lyonnaise, dont la Revue du Lyonnais n'a été que l'instrument fut d'étendre sa domination idéologique, politique, et économique sur toutes les régions environnantes, nous l'avons montré. Mais le développement des communications (chemins de fer), l'augmentation et l'accélération du trafic entre Paris et la province due à la rapide modernisation de l'infrastructure des transports, dès le début du Second Empire : création d'un réseau ferré unifié rayonnant à partir de Paris, achèvement du P. L. M., vont augmenter les relations entre les régions, et leur dépendance à l'égard de Paris : 1857 fusion de la Méditerranée et du Paris -Lyon financé par Mallet et Baring. Les révolutions industrielles et agricoles vont modifier la géographie économique de la France. Plantes fourragères et cultures spécialisées font leur apparition dans les campagnes. L'agriculture se commercialise. Coke et Fours Bessemer révolutionnent la sidérurgie. Plus que jamais, Paris deviendra l'entrepôt de la France où conflueront par rail ou par la route produits finis et agricoles.

Le jacobinisme centralisateur parisien sortira renforcé de ces profondes transformations économiques. Le régionalisme bourgeois lyonnais s'effacera temporairement devant le nationalisme jacobin bourgeois. Le terroir cèdera la place à la nation. Lyon perdra peu à peu sa place de centre commercial européen pour se voir réduit au rang de brillant second de Paris, à l'intérieur de l'hexagone. Les relations avec l'étranger, en effet, se feront moins intenses. Le protectionnisme va en effet s'imposer en France à partir des années 1880, favorisé d'ailleurs par les soyeux lyonnais. Ce n'est qu'alors que l'idéologie régionaliste sera récupérée par des tenants de l'ordre ancien, des exilés à l'intérieur (Cf. Maurras). Ainsi, nous pouvons le voir, le mouvement culturel lyonnais à l'origine mouvement de contestation de l'ordre établi, où se sont retrouvés des légitimistes Collobet, et des républicains : Boitel, Petetin, Kauffmann s'est peu à

peu rallié à l'ordre établi (1). Sa nature de classe rendait d'ailleurs ce ralliement inévitable. Puis lorsque ce mouvement devint une survivance ne répondant plus aux besoins de la classe dominante, il fut récupéré par les nostalgiques de l'ordre ancien.

Mais aujourd'hui, la région est de nouveau à l'ordre du jour. Il suffit de songer aux divers projets de régionalisation, même s'ils se heurtent à de fortes résistances qui peuvent avoir des racines historiques: Paris ne veut pas perdre sa suprématie. Quant aux rêves de démocratie de l'Ecole mystique, ils nous concernent toujours aujourd'hui, même s'ils n'étaient alors qu'une des expressions de l'idéologie dominante de la classe bourgeoisie lyonnaise.

Ainsi, les rêves de Boitel demeurent actuels. Mais, et c'est ce qui est le plus important pour un historien, ses rêves se sont, pour une part, réalisés durant cette période qui peut être considérée comme l'âge d'or lyonnais, de pair avec le XVI<sup>e</sup> siècle, l'âge de Louise Labbé. La Revue du Lyonnais parvint à centraliser la vie culturelle de Lyon et de toute la région environnante. Cependant, plus peut-être que l'évolution des structures économiques et sociales de Lyon et de la France, la mort de ses promoteurs principaux fut la cause de son déclin. Ce mouvement ne s'adressait qu'à un public choisi. C'est pour une part le dialogue d'hommes cultivés avec d'autres hommes cultivés. C'est pour cela que l'histoire culturelle de Lyon sous la Monarchie de Juillet, est d'abord l'histoire des Boitel, F. Z. Collombet, V. de Laprade, des Ozanam, Orcel, Chenavard, de tous ces noms qui surent donner à Lyon un éclat sans égal sous la Monarchie de Juillet, et qu'il ne devait plus retrouver. Certes, ces hommes se situent dans le mouvement objectif du processus historique. Ils répondent aux besoins de la classe dominante lyonnaise. Mais eux seuls permettent leur réalisation. C'est pourquoi, ces figures sont si attachantes, et constituent le fleuron d'une époque transitoire, où bouillonnaient les idéologies.

(1) La correspondance de Cousin ministre de l'instruction publique et d'Ozanam, le montre bien ainsi que les bonnes relations que Cousin entretenaient avec l'Abbé Noiret.

BIBLIOGRAPHIE

I - INSTRUMENTA

Almanach de la Ville de Lyon pour les années 1712 - 1875. B. M. L.  
950 998.

- CARTES ET PLANS.

Recueil de 14 plans de la Ville de Lyon de dates diverses -  
1 vol. 65 x 50 - A. D. R. A 116.

Recueil de plans de Lyon 1701 - 1848.  
A. D. R. A 105.

II - SOURCES.

A - Sources manuscrites.

Archives départementales du Rhône.  
Série T. 375 (sur R. L.)

Archives municipales de Lyon

1) Série I

I, 163 Cérémonies et fêtes publiques.

2) Série I<sub>2</sub>

I<sub>2</sub> 46 : Associations, Sociétés et clubs politiques.

I<sub>2</sub> 59 : Presse périodique  
1791 - 1870 295 pièces.

I<sub>2</sub> 60 : Imprimeries, librairies.  
1792, 1872 265 pièces.

B - Sources imprimées.

Journaux

R. L. 1835 - 1848 28 vol in 4° B. M. L. 450 402.

Echo de la Fabrique de 1831 - 1833 B. M. L. n° 5707  
et de 1841 à 1845.

La Glaneuse - Juin 1831 - 23 Mars 1834 - B. M. L. n° 5719.

III - TRAVAUX.

## Histoire de la Monarchie de Juillet

a) Ouvrages généraux.

BEAU de LOMENIE (E.). Les responsabilités des dynasties bourgeoises  
Paris Denoël 1943 in 12°

De Bonaparte à Mac Mahon.

DELANDRES (Maurice) - Histoire constitutionnelle de la France t. II.  
(1815-1870) Paris.

Librairie : 1933 766 p. in 8.

PONTEIL : La Monarchie parlementaire.

(1815-1848) Paris A. Colin 1948 in 16° 224 p.

WEILL (Georges)

Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870. Paris Alcan 1910  
in 8° 521 p.

b) Histoire Lyonnaise.

? F. LINASSIER - Les mystères de Lyon.

Ed. Ballay et Conchon 1858.

CHARLETY Sébastien.

4 Bibliographie critique de l'Histoire de Lyon depuis 1789 à nos jours.

Lyon Rey 1903 in 8° - 310 p.

CLERSON (P.) et MORIN (J.) : Histoire de Lyon depuis sa fondation  
jusqu'à nos jours.

Lyon Laurent 1829 - 1845.

6 vol. 21 x 13 et 1 vol. tables.

HODIEU (A.) : Essais de nomenclatures Lyonnaises municipales et au-  
tres de 1800 à 1865 de divers opuscules sur des questions lyon-  
naises -

Lyon (Thibaudier et Boin).

MONFALCON (J.B.) : Histoire de la Ville de Lyon

Lyon Guilbert et Dorier 1847 - 2 vol. in 4°. t. 2 après



p. 1156 pour la Monarchie de Juillet

KLEINCLAUSZC (Arthur) : Histoire de Lyon.

t. III de 1814 à 1940 par F. DUTACQ et A. LATREILLE.  
Lyon Masson 1952 in 4° + 321 p. + index alphabétique + 12  
planches.

TRENARD - Lyon de l'encyclopédie au préromantisme -  
820 p. 2 tomes P.U.F..

c) ~~Ouvrages~~ Ouvrages particuliers.

ROUSTAN M; et LATREILLE C. - Lyon contre Paris après 1830 -  
R.H.L. 1904 - t. 3 p. 24 - 109 - 306 - 374 et sq.

ROUSTAN M. et LATREILLE C.

COLLOMBET et son temps -  
R.H.L. t. 2 1903 p. 357 à 365.

M. ROUSTAN - Lamartine et les catholiques lyonnais -  
Paris Champion 1906 in 8° - 114 p.

M. ROUSTAN ; éditeur de Sainte-Beuve - Lettres inédites à Collombet  
Paris - Société Française d'Imprimerie et de Librairie - 1903.

GADRAT - Les journaux légitimistes de Lyon et leur personnel sous la  
Monarchie de Juillet.  
R.H.L. 1913 - p. 302 - 320.

ROUSTAN : Un épisode de la décentralisation littéraire à Lyon.  
Revue du Sud-Est 1906 - vol. 1 possim.

M. ROUSTAN et C. LATREILLE : La querelle universitaire à Lyon  
(1838 - 1843) t. 4 1905 - p. 21 - 91 - 178.

VACHET (R. P.) - Nos Lyonnais d'hier 1831 - 1910.  
Chartreux . Maison des Missionnaires - 392 p. St Etienne.

Lyon ancien et moderne - 2 vol. Boitel éd. 1841.

Album du Lyonnais - Boitel éd. 1838.

COLLOMBET - Cours de Littérature profane et sacrée.  
Lyon Sauvignet et Cie - 1833 in 8 in 2 vol.

L'art à Lyon en 1836. Revue critique de la première exposition de la Société des Amis des Arts -  
Lyon, Palais des Arts - 1837.

Catalogue illustré de l'exposition rétrospective des artistes lyonnais, peintres et sculpteurs dressé par M. Eugène Vial  
Palais Municipal des expositions - Quai de Bondy - Lyon 1904.

GROSCLAUDE : Lyon et le mouvement romantique.

Revue d'Histoire littéraire de la France -  
1935 - p. 33, 181 et sq.

CHAMBON : Les correspondants lyonnais de Victor Cousin.  
R.H.L. 1905 - t. 4 - p. 133 à 149.

Biographies sur NOIROT.

R. L. :

? GOURJU 1841 - 1er semestre - p. 472 et sq. ?

R. L. :

1855 - 2è semestre - p. 406 et sq.

Salut public du 6 février 1880.  
Notice de Fr. Bouillier.

( RAMBAUD (Camille) :

Histoire des idées philosophiques  
Lyon p. 444 - 459 - Vitte 1898.

( CHABOT - CHARLETY

Histoire de l'enseignement secondaire.

Lyon Rey 1901 - p. 103 - 106.

\* TAINÉ (H.) : Correspondance de jeunesse  
p. 124 - 129 - Paris 1902.

*Mme Guinet ?*

*litt. 1841 ?*

GOYAU (G.) : L'apostolat intellectuel du jeune Ozanam - Revue d'apologétique - Juin 1912 - p. 334 - 359.

Articles sur Collombet et Marceline Desbordes Valmore.

R.H.L. 1902 - P. 265.

E. Vial : Marceline Desbordes Valmore et ses amis lyonnais - Lyon 1923.

Articles sur Boitel.

E. Vial : La vie et l'oeuvre de Léon Boitel.

R.L. 1921 - p. 109 à 121.

Momblat : Biographie de Monsieur Léon Boitel, fondateur de la R.L.

R.L. 1866 - t. 1 - p; 15.

Article sur Marceline Desbordes Valmore.

BLETON : Marceline Desbordes Valmore à Lyon - Lyon - Rey 1896.

MARCELINE DESBORDES VALMORE

Lettres inédites 1812 - 1857, recueillies et annotées par son fils H. Valmore.

Paris, Louis Michaud S.D. (1912) in 16° 351 p.

Articles sur les réactions du public lyonnais sous la Monarchie de Juillet.

SALLES (A.) : L'opéra italien et allemand à Lyon au XIX<sup>e</sup> siècle. Paris Fromont 1906.

SALLES (A.) : R.L. 1922 f. 8 - p. 95 - 117.

Lyon ancien et moderne t. 2 - p. 331 - Boitel éditeur.

Ouvrages sur V. de Laprade et Blanc de Saint Bonnet.

Abbé SECHAUD (P.).

V. de Laprade  
Paris - Picard 1934.

MATON (G.) : Blanc de Saint Bonnet

De l'Unité Spirituelle - Lyon Ville 1961.

Ouvrages sur l'Ecole Mystique en général.

J. BUCHE : L'Ecole Mystique de Lyon.

Paris Alcan 1935 in 8° XI + 306 p.

## TABLE DES MATIERES

	Pages
<u>AVANT-PROPOS</u> - Méthode et Problématique .....	1
<u>INTRODUCTION</u> - Lyon vu par des contemporains autour de 1830 .....	5
<u>I - LES FONDEMENTS GEOGRAPHIQUES SOCIAUX ET HISTORIQUES DE LA VIE INTELLECTUELLE LYON- NAISE</u> .....	9
a) Les limites .....	9
b) Structures mentales et sociales de l'Univers Lyonnais .....	10
c) La vie intellectuelle à Lyon à la fin du XVIIIè siècle. Traumatisme de la Terreur.....	12
d) L'Ecole Mystique de Lyon .....	15
<u>II - LA RENAISSANCE INTELLECTUELLE LYONNAISE A SES DEBUTS - (1830 - 1837)</u> .....	21
A - Vision d'ensemble de la vie intellectuelle et cultu- relle autour de 1830.....	21
a) Les promoteurs de la Renaissance culturelle lyonnaise .....	22
b) La formation du groupe de la Revue du Lyon- nais .....	23
B - L'idéologie du mouvement culturel lyonnais.....	29
a) Les prémisses du mouvement culturel lyon- nais .....	29
b) Le début du mouvement culturel lyonnais ...	40

	Pages
c) L'originalité du projet de Boitel.....	48
<b>III - <u>L' IDEOLOGIE DE LA REVUE DU LYONNAIS</u> ....</b>	<b>53</b>
A - Base sociale et réussite du projet de Boitel.....	53
B - La pensée profonde des principaux collaborateurs de la Revue du Lyonnais.....	60
C - Attitude de la Revue du Lyonnais dans les grandes polémiques de l'époque .....	75
D - Importance du courant de l'Ecole Mystique .....	81
<b>I V - <u>LIENS DE LA REVUE DU LYONNAIS ET DU MOU- VEMENT CULTUREL LYONNAIS</u> .....</b>	<b>85</b>
A - La peinture et les arts à Lyon sous la Monarchie de Juillet .....	86
B - L'Université .....	92
C - L'Académie, la Société littéraire, la Société Musi- cale .....	93
D - Liens de la Revue du Lyonnais et du mouvement culturel lyonnais non institutionnalisés, mais per- sonnels .....	95
<u>Conclusion</u> : Le peuple lyonnais et l'idéologie dominante de la bourgeoisie .....	96
<u>CONCLUSION GENERALE</u> : Le déclin du mouvement cultu- rel lyonnais .....	99
<u>BIBLIOGRAPHIE</u> .....	102